



L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE.



PARIS — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.



Tome VI. 252 Frontispice





L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE

PAR GASPARD LAVATER.

Nouvelle Edition

CORRIGÉE ET DISPOSÉE DANS UN ORDRE PLUS MÉTHODIQUE,

AUGMENTÉE

D'UNE EXPOSITION DES RECHERCHES OU DES OPINIONS DE LA CHAMBRE, DE PORTA, DE CAMPER, DE GALL, SUR LA PHYSIONOMIE;

D'UNE HISTOIRE ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DE LA FACE;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR,

PAR MOREAU (DE LA SARTHE),
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Ornée de 600 gravures en taille-douce, dont 82 tirées en couleur, et exécutées sous l'inspection de VINCENT, peintre.

TOME SIXIÈME.



Paris.

DEPELAFOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE GIT-LE-COEUR, 4.

M DCCC XXXV.



L'ART
DE CONNAITRE LES HOMMES
PAR
LA PHYSIONOMIE.

SUITE DES ÉTUDES DE LA PHYSIONOMIE.

SIXIÈME ÉTUDE.

DES PHYSIONOMIES MORALES.

I.

REMARQUES GÉNÉRALES

Sur les signes de la sincérité, de la discrétion, de la fermeté, de l'orgueil, de la bonhomie, de la chasteté, d'une douleur profonde, du remords, etc., etc.

Il n'est point de formes de visage qui ne soient susceptibles d'un certain fonds de probité, mais elles ne l'admettent pas indistinctement. Les physionomies les plus laides et les plus disgraciées sont quelquefois les

plus honnêtes, tandis que souvent les plus belles et les mieux proportionnées sont trompeuses. Cependant, à tout prendre, je me fierai plutôt à un visage régulier qu'à des traits grimacés. Lorsque les sourcils, les yeux, le nez et les lèvres, vont en parallèle, l'expression de la probité n'en acquiert que plus de certitude.

On ne risque rien d'appeler honnête un visage qui réunit dans le même degré l'énergie et la bonté. La bonté, quand elle est sans appui, entreprend des choses qui sont au-dessus de ses forces; elle promet ce qu'elle ne peut pas tenir, elle commence ce qu'elle ne saurait achever. L'énergie qui n'est pas adoucie par la bonté, est difficile à émouvoir; elle fait moins qu'elle ne pourrait; elle opprime et devient injuste. La bonté sans énergie est un nuage sans eau; l'énergie sans bonté, un poids sans levier. Quand on possède une de ces qualités aux dépens de l'autre, on n'est guère un parfait honnête homme. L'énergie seule est dureté, et une trop grande bonté dégénère en simplicité. L'une pèche par un excès de mollesse, l'autre par un excès de raideur. C'est dans leur juste milieu que vous trouverez la force active, l'équité, la probité.

Ainsi la mollesse et la dureté, tant qu'elles restent isolées, ne s'associent point à la probité. Celle-ci demande à la fois de la facilité et de la force, une force qui n'est pas oppressive, et une facilité dont on ne se joue pas; une combinaison du sentiment de ce que nous sommes, et de ce que nous ne sommes pas; de ce que nous avons et de ce qui nous manque; de ce que nous pouvons faire et de ce qui est au-dessus de notre

portée. Tels sont les traits fondamentaux de l'honnêteté. La fourberie est un défaut d'énergie active, et on cherche alors à couvrir ce défaut par un effort. Tout effort qui n'est pas secondé par une force interne, ou par une cause extérieure immédiate, est factice. Ce qui est factice n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel est opposé à l'honnêteté. Au reste, je ne parle pas ici des efforts louables qui nous sont dictés par le sentiment intérieur, mais seulement de ceux auxquels l'homme a recours pour paraître différent de ce qu'il est.

D'un autre côté, l'inactivité et le relâchement sont tout aussi incompatibles avec la vraie probité que la contrainte. L'homme qui ne fait pas tout ce qu'il peut faire, n'est pas moins coupable que celui qui va trop loin. On commet une fraude en donnant ou trop ou trop peu, en donnant ou plus ou moins qu'on n'est en droit de nous demander. L'indolence reste en-deçà des bornes, la vanité les outre-passe. L'une nous tient dans un repos funeste, l'autre nous pousse à des excès.

Ce n'est donc pas le degré de l'énergie, mais le degré de son emploi qui fait l'honnête homme ou le fourbe. La nature ne nous crée pas fourbes et méchans : en sortant de ses mains, nous sommes tous innocens et purs. Mais vouloir être plus que l'on n'est, mais être moins qu'on ne pourrait être, voilà ce qui nous corrompt. Ces observations préliminaires nous fourniront quelques signes généraux de la probité, parmi lesquels je compte d'abord tout ce qui est naturel : une force active, qui n'est ni farouche ni indolente; de plus, un son de voix qui a de la douceur, sans être traî-

nant; qui, rapide et ferme jusqu'à un certain point, se plie sans effort au sujet du discours; une démarche qui n'est ni gênée ni négligée; la même précision et la même facilité dans l'écriture, dans les mouvemens, dans toutes les actions; dans le ton de l'amour, de l'amitié, de la prévenance et de la politesse.

Je reconnais surtout le véritable honnête homme, aussi-bien que le vrai sage, à la manière dont il sait écouter. C'est là l'instant où l'énergie et la bonté, et leur rapport réciproque, se montrent le plus distinctement.

Je mets encore au rang des traits physionomiques de la probité une certaine clarté dans les yeux, un regard lumineux, qui semble réunir le calme à la mobilité, et qui tient le milieu entre le brillant et le terne, une bouche sans grimace et sans contorsion, de l'harmonie entre le mouvement des yeux et celui des lèvres, un teint qui n'est ni trop plombé, ni trop sanguin, ni trop fade.

Les signes dont je viens de faire l'énumération pourront manquer à bien des physionomies honnêtes, mais vous les trouverez difficilement rassemblés dans celle du fourbe.

Un homme qui, en riant de bon cœur, ne laisse pas échapper la moindre marque d'ironie; qui, après le premier épanchement de sa gaieté, continue à sourire agréablement, et dont le visage prend ensuite un air de satisfaction et de sérénité, mérite à coup sûr notre confiance, et sa probité ne doit pas être révoquée en doute. En général, les différentes expressions du

rire et du sourire peuvent être envisagées comme autant de distinctions caractéristiques de l'honnêteté ou de la fourberie.

Les traits physionomiques du courage marchent toujours de pair avec ceux de la probité. Toute fraude est lâcheté. D'après ce principe, je crois qu'il n'y a point d'état où l'honnêteté soit plus ordinaire que dans le militaire. Elle est d'autant plus rare dans un autre état que je ne veux pas nommer.

Les visages qui réunissent des contours fortement arqués, de faibles sourcils éloignés des yeux, un petit nez flasque, une bouche molle et un petit menton, ont ordinairement à combattre l'inconstance et la perfidie qu'entraîne la faiblesse.

Des sourcils placés horizontalement, des yeux creux et fortement dessinés, et une tension marquée dans la ligne que décrit la bouche quand elle est fermée, m'ont toujours paru des indices infaillibles d'un caractère judicieux et discret.

Un homme qui ne se tient pas ferme sur ses pieds, et qui n'est pas capable de tourner lentement ses regards d'un objet à l'autre, ne brillera ni par la hardiesse des entreprises, ni par la vigueur de l'exécution. Un langage, ou précipité, ou traînant, est de mauvais augure pour l'énergie de l'esprit.

L'homme qui sait écouter sait aussi se taire, et la discrétion influe essentiellement sur toutes nos actions.

Tandis que le sens droit se manifeste d'ordinaire par un regard qui porte directement sur l'objet qui est devant lui, et par une belle proportion dans la forme du

visage, le faux esprit se trahit presque toujours par quelque dérangement des traits de la physionomie, et surtout de la lèvre, ne fût-ce que dans le moment où il est en activité.

L'homme modeste qui sait se tenir à sa place, qui se donne le temps d'attendre, et qui craint de se mettre en avant, ne s'annonce guère par de grands yeux perçans : il ne sourit pas habituellement et jamais aux dépens d'autrui. Le rire sardonique et la modestie sont aussi opposés que le oui et le non. C'est la vanité qui aime à sourire, quelquefois même avec amertume. Sa compagne favorite est l'affectation, et vous ne manquerez pas de la démêler dans les traits voisins de la bouche.

L'humilité baisse les yeux et se plaît à rester en arrière. Elle se replierait sur elle-même, si elle pouvait le faire sans être observée : elle voudrait occuper le plus petit espace possible dans la création, pour ne pas être sur le chemin de ceux qui cherchent à s'étendre; elle est embarrassée s'il lui arrive d'intercepter, sans le vouloir, la lumière qu'un autre est jaloux d'attirer sur lui.

L'orgueil se dresse et s'élève, il se rengorge, il veut toujours occuper un plus grand espace, dépasser et éclipser les autres. Il lui est difficile de cacher ses prétentions, ou du moins ce ne saurait être pour longtemps. Et comment pourrait-on dérober à des yeux clairvoyans une ambition toujours entreprenante, toujours inquiète? Il y a surtout un mouvement des sourcils, une manière de les monter et de les contracter

alternativement, qui trahit bientôt cette passion. Tout le monde la reconnaît dans le langage, dans l'accent, les gestes et la démarche. L'orgueilleux s'annonce surtout d'une manière décisive dans le moment où il vous approche et dans celui où il vous quitte. La plupart du temps vous lui trouverez un profil avancé et fortement arqué, un nez aquilin et des yeux étincelans.

La bonhomie se peint dans tous les traits du visage. Elle veut une bouche qui ait de la mobilité sans agitation, un front bien voûté, un son de voix uniforme et doux, une nonchalance qui fuie toute espèce d'assujettissement. Son contraste est la malice, qui n'est jamais contente, quoique vous fassiez; qui vous réserve une réponse contradictoire à chaque proposition. Elle a pour caractère physionomique un système osseux très massif, des traits marqués, une joue qui approche de la forme triangulaire, une mâchoire large et grossière, une lèvre d'en bas qui déborde, de petits yeux et un front droit, sillonné de lignes transversales. Le trait qui s'étend depuis le nez jusqu'à la lèvre supérieure est fort rapide et presque sans échancrure.

La chasteté se caractérise moins par les formes que par les attitudes; son regard baissé et sa contenance modeste l'indiquent assez. Lorsqu'elle est une vertu, une résistance aux attraits de la sensualité, elle peut s'associer aux tempéramens les plus sanguins. A l'opposite est la volupté, qui se manifeste ou par un regard langoureux et à demi-fermé, ou par des yeux à fleur de tête, collés avidement sur l'objet qui les attire, et enfin par un nez ou courbé ou fort concave Le vo-

luptueux amoureux voile ses regards, celui qui est purement sensuel vous regarde avec effronterie.

La modération dans les désirs marche toujours de pair avec une physionomie reposée et sereine, dont les traits sont plus ou moins prononcés. Un extrême relâchement dans le bas du visage, et particulièrement un menton fort charnu, sont la marque, je ne dis pas d'une intempérance décidée, mais au moins d'un penchant naturel vers ce vice, et il en coûte aux personnes ainsi constituées des combats perpétuels pour ne pas se livrer aux excès. Un nez ou trop plombé ou trop colorié, l'œil hagard et des lèvres mal closes, sont la suite ordinaire de l'ivrognerie.

Des contours hardiment prononcés, mais sans dureté, de petites lèvres bien fermées, des yeux perçans et des paupières supérieures qui se replient, dénotent un homme appliqué. L'indolence n'a pas besoin d'être caractérisée; toute la masse du corps l'annonce, surtout le bas charnu et spongieux du visage, la bouche ouverte, l'abattement des yeux, les bras pendans. La douceur a tous les dehors de la tranquillité et du calme. Les yeux n'ont ni courbures, ni angles marqués; le nez irrégulièrement dessiné, n'avance presque jamais par le haut; il y a plutôt une petite cavité vers la racine; les lèvres bien ondées ne s'affaissent pas dans les coins; le front est couvert d'une peau fine et unie. J'adopte comme signes de l'emportement un front, ou proéminent et fort osseux, ou perpendiculaire et mal arrondi par le haut, des sourcils épais, le plus souvent de grands yeux, et quelquefois aussi de petits yeux

bruns, un grand nez et une grande bouche, un menton large et saillant avec de profondes incisions, une espèce de tremblement dans la lèvre inférieure, une voix sonore, une démarche rapide et inquiète, un pas lourd.

La noblesse du caractère reparaît principalement dans le passage du front au nez; elle ne souffre ni entaille, ni inégalité, ni disproportion dans cette partie du visage. Vous la reconnaîtrez d'ailleurs à la sérénité du regard, à des yeux bien fendus, mais qui ne sortent jamais à fleur de tête; au dessin gracieux de cette partie musculeuse qui s'étend depuis l'aile du nez jusqu'à la bouche, et pour laquelle la physiologie n'a pas encore inventé de nom; enfin à l'arrangement, à la forme et à la propreté des dents. La bassesse ne saurait se déguiser : tantôt elle baisse le front, comme si elle méditait; tantôt elle se ravise subitement, et s'efforce de redresser la tête, sans qu'elle parvienne à la tenir long-temps levée, et moins encore à la fixer dans l'équilibre du repos. Son regard est profond, toujours aux aguets, jamais serein, jamais content. Sa bouche oblique est défigurée par de longues dents mal rangées; elle s'ouvre comme un sépulcre, dès qu'on vient à parler du bonheur ou du malheur d'autrui. Je ne connais rien de plus cruel et de plus déchirant pour un cœur sensible, que l'aspect d'un homme bas, dans l'instant où il triomphe de l'innocence opprimée et timide. La patience des anges ne tiendrait pas contre un tel spectacle.

La libéralité et l'avarice, mises en comparaison, se distinguent aisément, quand même elles ne seraient pas occupées précisément à prendre ou à donner. L'air de satisfaction et l'insouciance de l'une, l'inquiétude et la circonspection de l'autre, forment un contraste qui n'échappe à personne. Observez seulement la démarche de l'avare quand il vous quitte après un refus, surtout s'il n'a pas eu le temps de se préparer à son refus; et, supposé même qu'il l'ait prévu, sa prudence sera pourtant en défaut, et vous le démasquerez. Sa lèvre est toujours marquée d'un *noli me.*

L'homme grave et décent vous découvre un front carré et sillonné de rides égales; de petites plissures perpendiculaires et faiblement prononcées entre les sourcils; des lèvres qui ne sont ni pendantes ni jointes avec effort : il se fait connaître par son maintien et ses mouvemens, par l'air dont il vous aborde et vous congédie, par l'attention modeste avec laquelle il vous écoute; enfin par des réponses sages, pertinentes, et qui vont toujours au but, sans écart ni détour. L'étourdi et le moqueur remuent sans cesse les lèvres, ils ne se donnent pas le temps de vous entendre, et leurs réponses ne sont jamais satisfaisantes. Ils ont toujours la bouche de travers, plus ouverte d'un côté que de l'autre.

La force de la volonté est accompagnée du calme et de la concentration. Une transition bien marquée du front au nez, un nez large, plus ou moins courbé vers




Tome VI.
Page 11
253

le haut, et un front ouvert qui se rétrécit doucement vers le bas, sont les signes d'un courage entreprenant, qui est sûr de son énergie et de la réussite de ses plans.

1. Caractère plein de bonté, de candeur, et d'ingénuité, mais sans esprit, sans activité et sans énergie.

J'en dirai autant du n° 2, en ajoutant que le nez me parait encore plus stupide, ou du moins plus faible que celui du précédent. Ce trait, considéré à part, a de la finesse dans le profil n° 1.

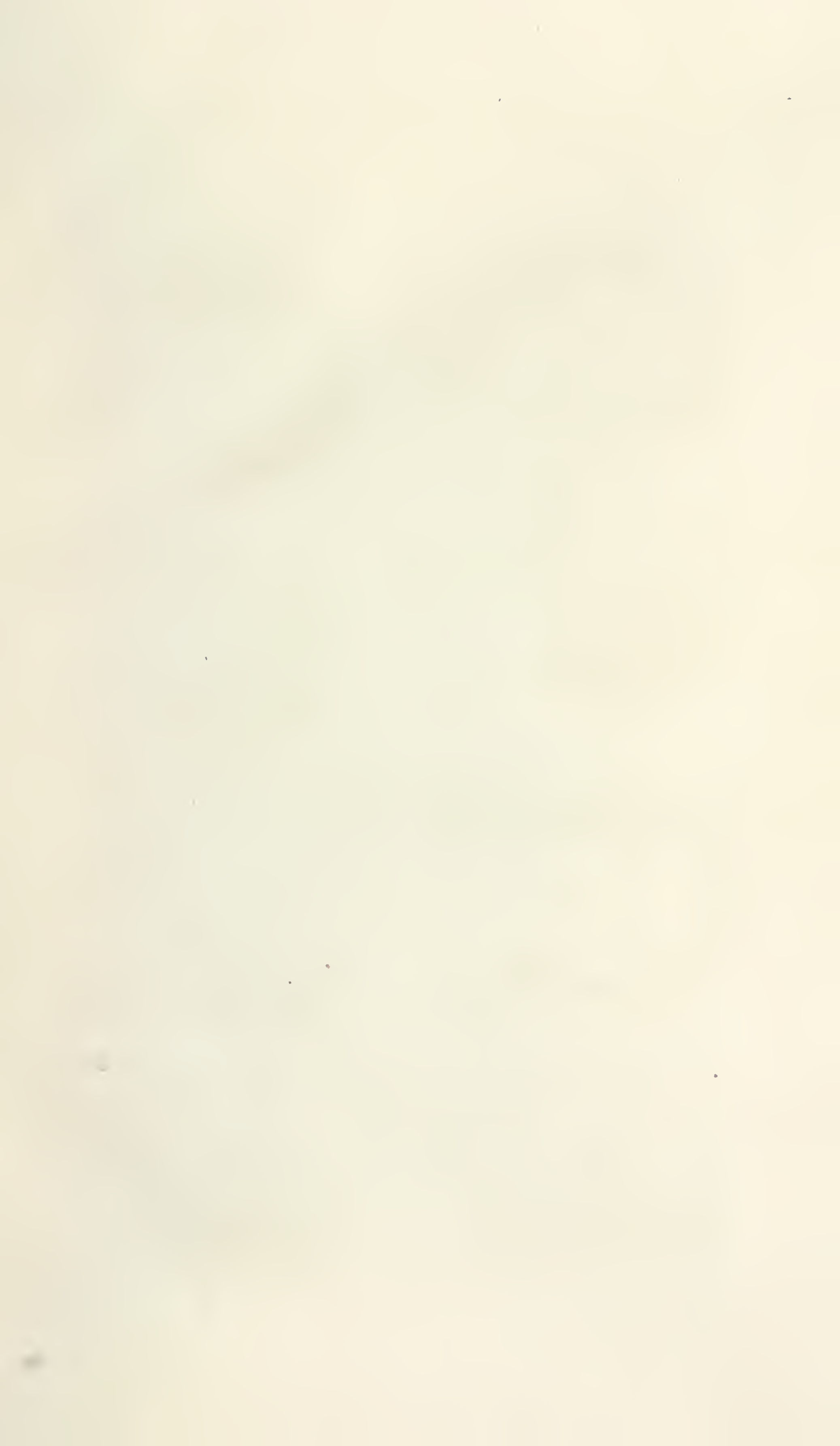
3 signifie peut-être la modestie d'un tempérament sanguin, peut-être aussi la circonspection d'un homme sensé, mais dont le jugement n'est pas à l'abri de l'erreur.

4. Grandeur et noblesse d'âme, sincérité, droiture de sens, et le tout avec un tempérament très sanguin.

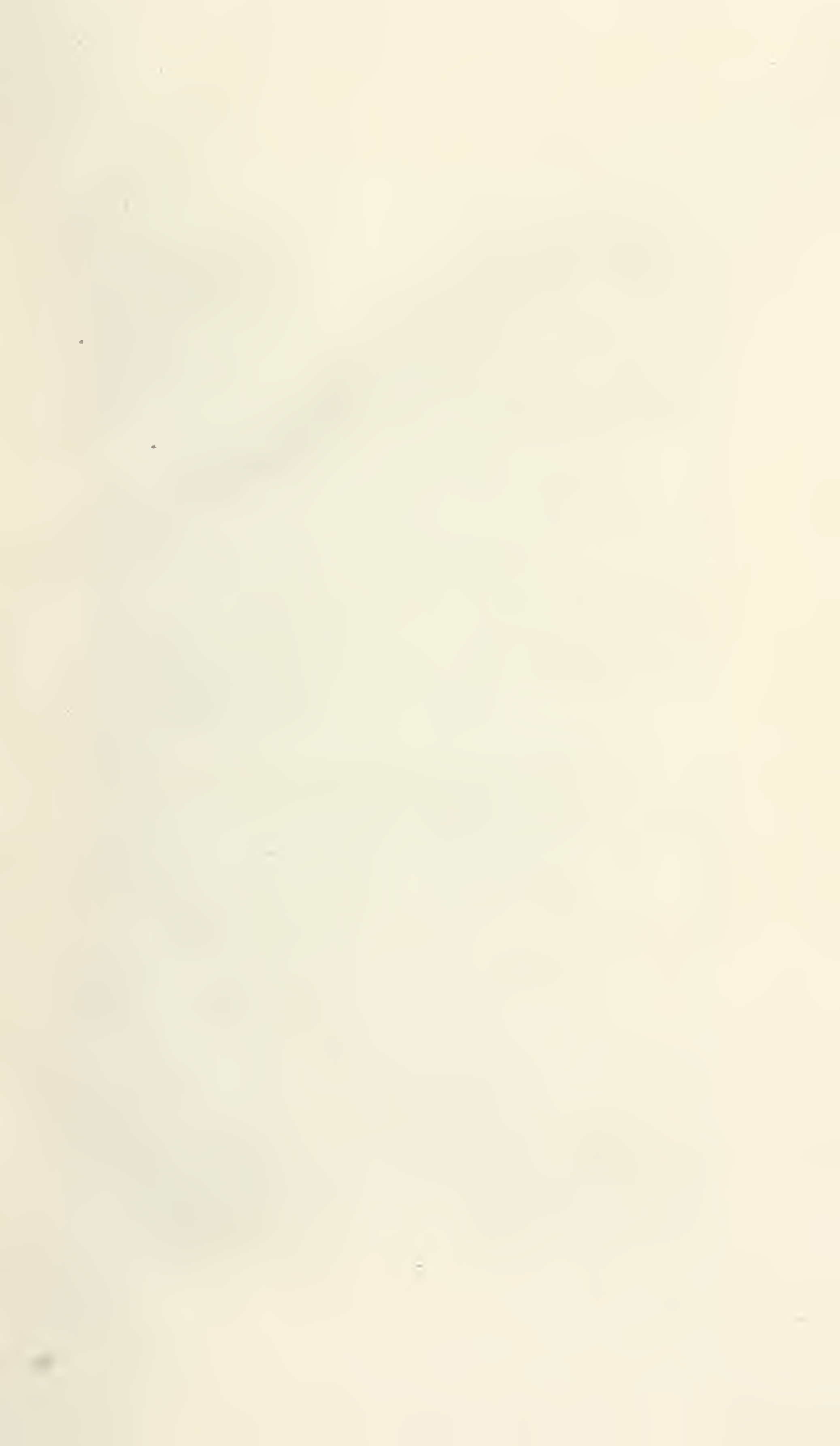
5. Humilité qui provient d'un retour sérieux sur soi-même.

6. C'est la même expression, seulement avec un petit mélange de sensualité dans le bas du visage.

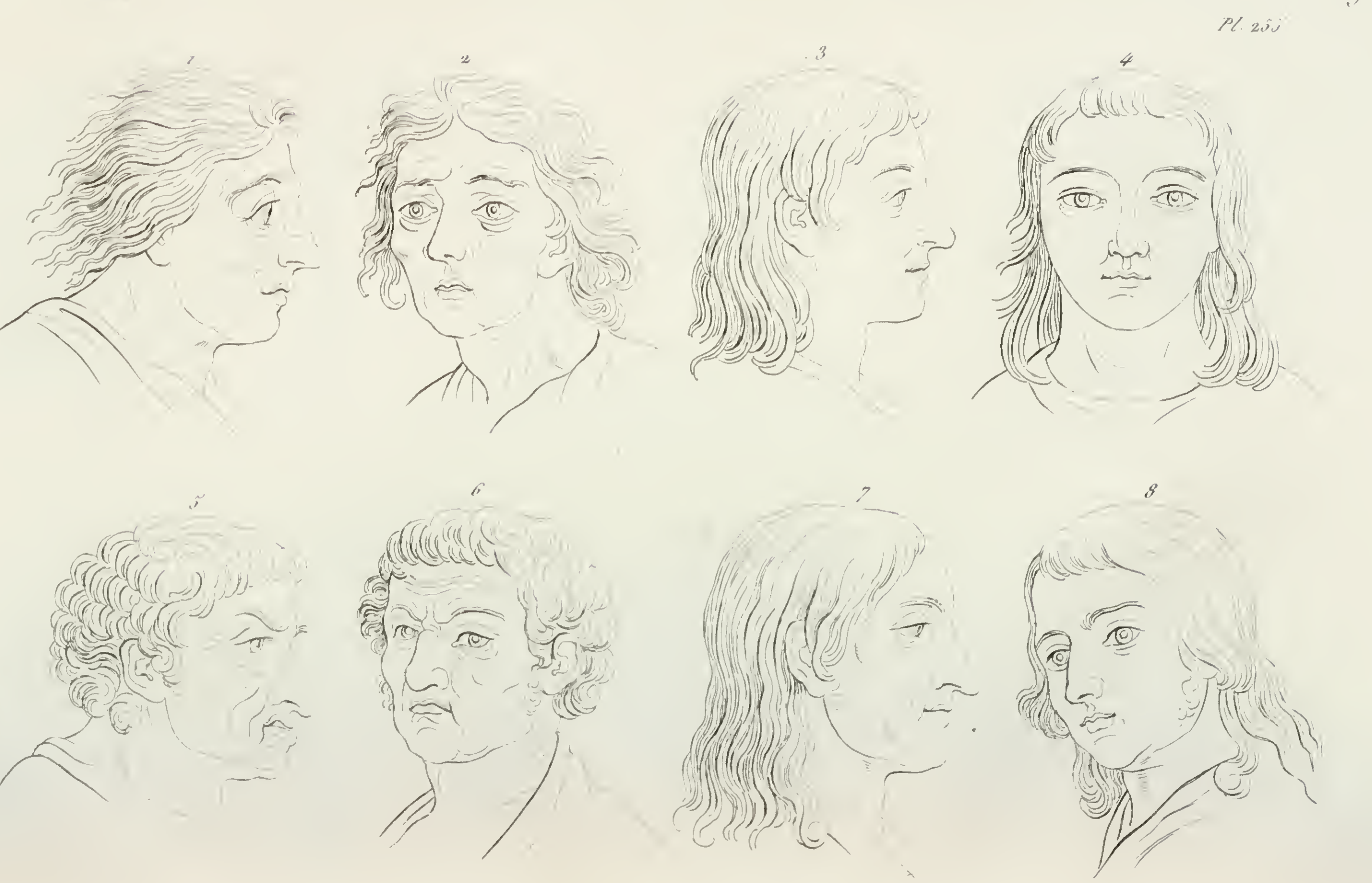
7 et 8. Exacts jusqu'à la sévérité, et fermes par réflexion, ils se recommandent encore par une activité infatigable et une probité éclairée.




1
2
3
4
5
6
7
8



Pl. 255



Malgré la faiblesse des nos 3 et 4, nous les préférerions pourtant aux nos 1, 2, 5 et 6; mais s'il fallait un choix, nous nous déciderions sans balancer pour les nos 7 et 8. La sagesse est dans le calme, et une physionomie dont les traits manquent d'harmonie, peut-elle admettre un esprit tranquille? La force du corps, abandonnée à elle-même, sans culture et sans raison, engendre la fureur et une colère indomptable. Gardez-vous de vous lier d'amitié avec un homme qui ressemblerait une seule fois en sa vie au n° 1 ou au n° 2! La vraie sagesse lui est étrangère, lors même qu'il n'est pas agité. Ses momens de repos ne sont que des momens de faiblesse, et il ne reprend des forces que dans ses emportemens. Les nos 5 et 6 sont des esprits faibles et grossiers, vides d'idées et pleins de prétentions, méprisans et méprisables, incapables d'aimer et indignes de l'être. Je le répète, nous nous en tiendrons aux nos 7 et 8, et nous leur passerons un peu de rudesse, parce qu'ils pèseront tranquillement ce qu'on leur dira, parce qu'ils répondront sensément et de bonne foi à ce qu'on leur demandera, et qu'ils tiendront fidèlement ce qu'ils auront promis.

La richesse de cette composition ne lui ôte rien de sa simplicité. C'est un chevalier qui vient d'assassiner sa maîtresse. Enchaîné par les remords de sa conscience, accusé par la présence de sa victime, il déplore sa fureur, mais ne s'en repent pas; il la déteste, et s'en applaudit encore. Un caractère de cette force était capable de commettre de sang-froid un crime prémédité. Avant de s'y livrer, il ne l'envisageait pas dans toute sa noirceur, et même, après le coup fatal, il n'en sent pas encore toute l'énormité.

Page 14.

Tom. 6 Pl. 256







Tom 6 Pl. 257. Page 15



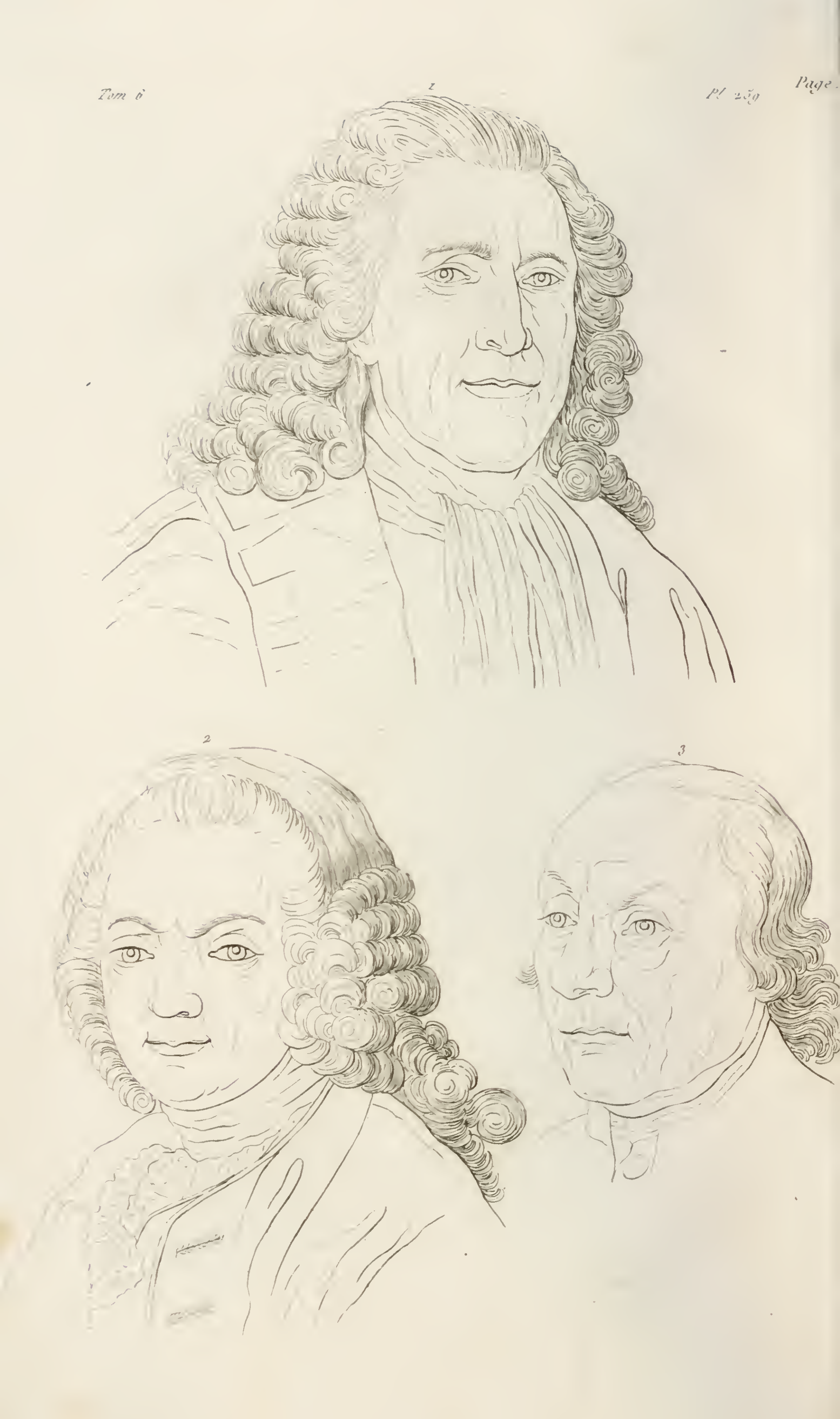
Relativement à l'attitude, on n'a peut-être jamais rien dessiné de plus vrai, que cette suite d'ecclésiastiques berlinois. Quelle simplicité dans la manière, et quelle énergie caractéristique dans l'expression! comme toutes les convenances sont bien observées! Activité bienveillante, éloquence du goût, application et habileté, humilité inquiète, piété raisonnable; voilà des qualifications générales, dont je vous laisse le soin de rapporter chacune au sujet qui me l'a fournie, et qui certainement n'est pas difficile à retrouver. L'un des huit annonce de la suffisance et des prétentions; un autre doit être dans l'habitude de méditer ses sermons en marchant. Vous voyez cela, vous en êtes frappé comme moi, et nous sentons ensemble que dans l'homme tout révèle l'homme.

Dans ce tableau d'un père mourant, l'affliction et la douleur se peignent sous des formes et des attitudes très variées. Celles-ci, considérées séparément, ne manquent pas de caractère; prises dans l'ensemble, elles ne se rapportent pas assez au sujet. Plusieurs figures de cette composition, et même des groupes entiers, ont une action théâtrale, et la douleur qui part du cœur n'est point grimacière. J'aime surtout, pour la vérité de l'expression, les deux enfans agenouillés devant le médecin, qui leur impose silence avec une mine indifférente. Je distingue ensuite ce pauvre honteux, appuyé sur sa béquille, et priant pour son bienfaiteur, d'un air qui semble récapituler tout le bien qu'il en a reçu. Il y a beaucoup d'énergie encore dans l'attitude de cette fille à genoux, tenant d'une main son livre de prières, et se cachant le visage dans le coussin du lit. Le fils aussi, penché sur le corps du père, donne des marques non équivoques d'une affliction vivement sentie. Enfin, et malgré l'incorrection du dessin, la jeune personne qui étend les bras sur le devant du tableau, annonce et exprime le pieux désir de l'amour filial.





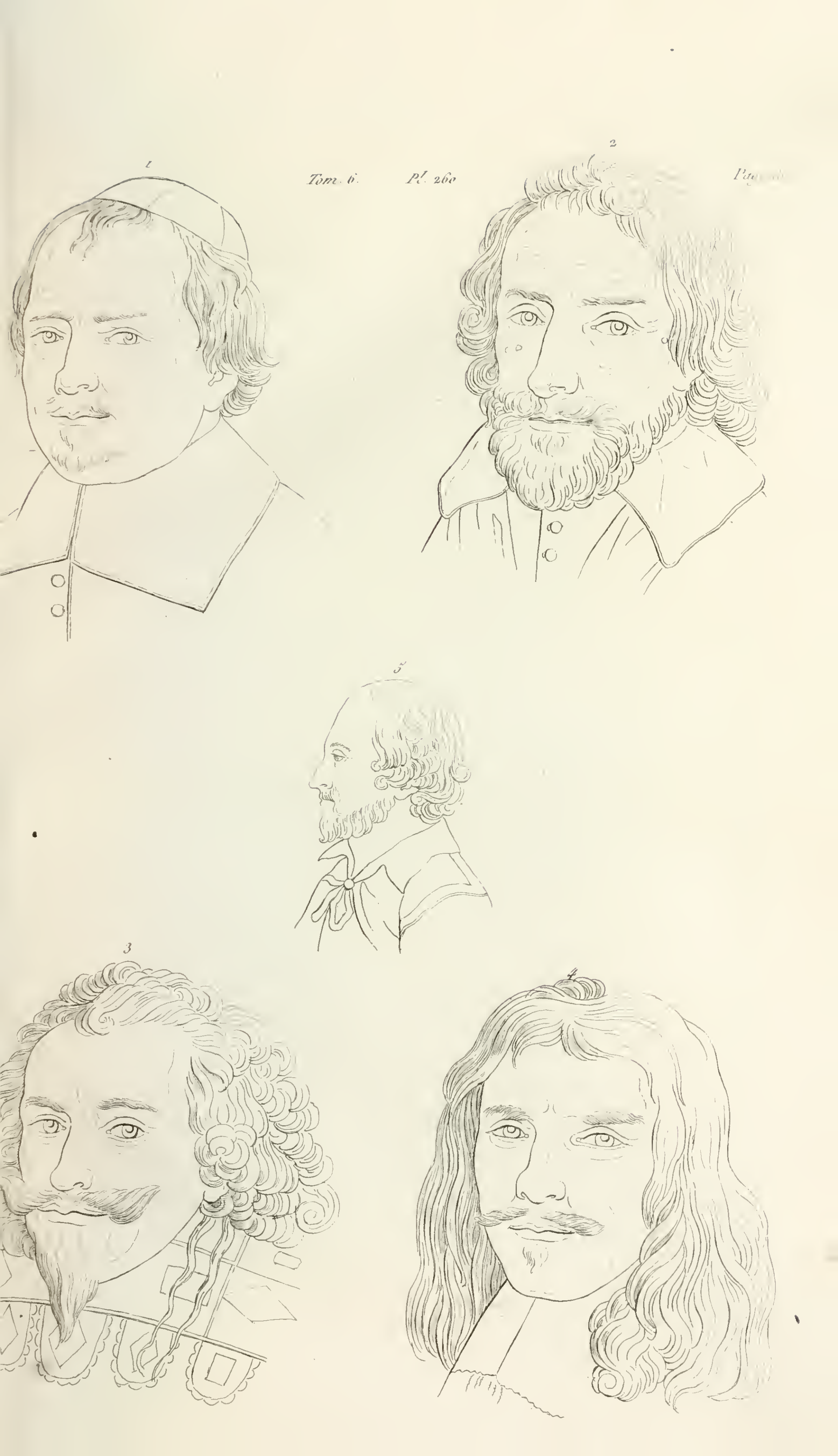


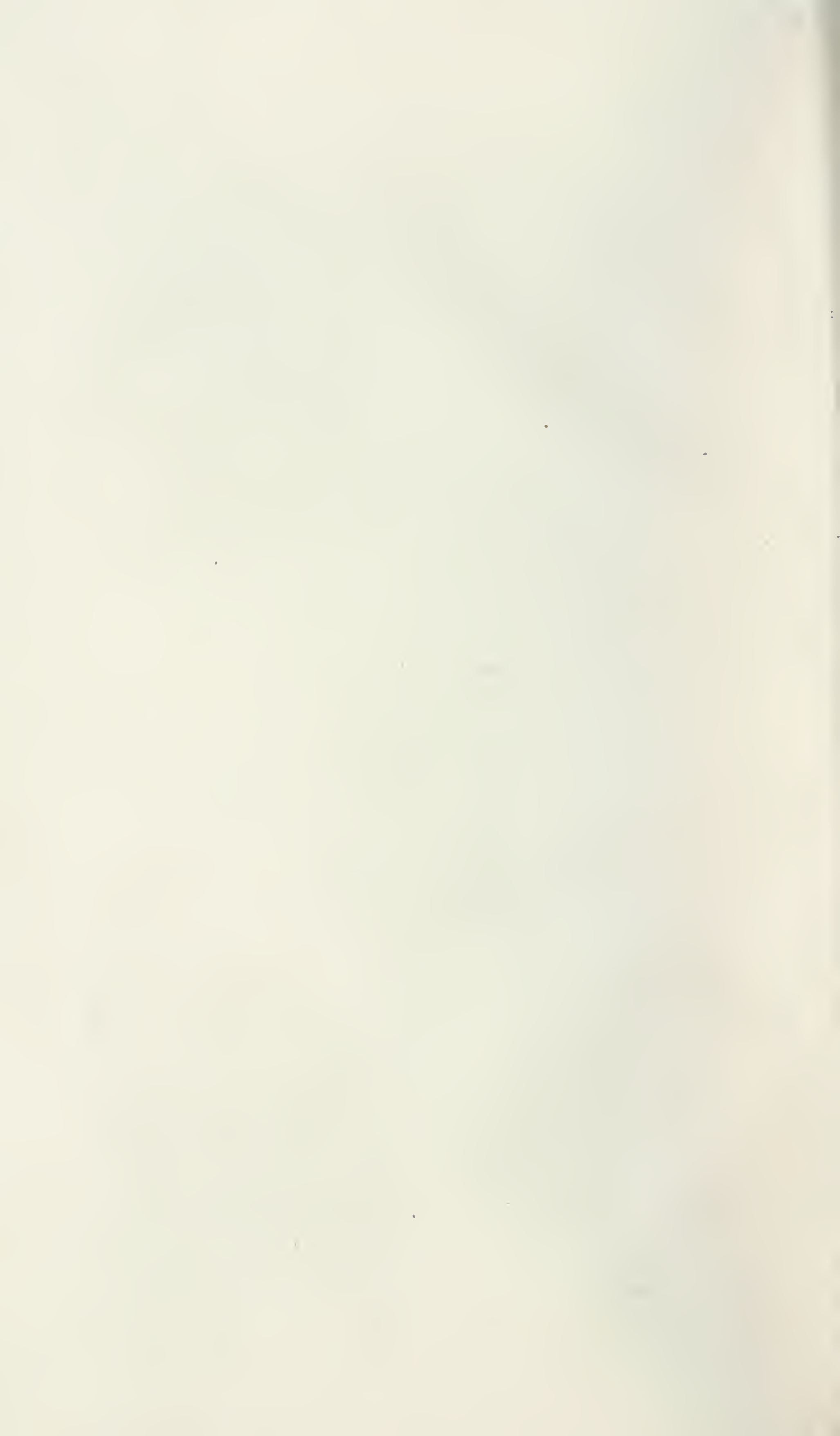

1
2
3

1 et 2. Ces deux têtes de Voisin et de Hénault ont un caractère bien marqué. Qui ne distinguerait d'abord le poète anacréontique de l'écrivain réfléchi, grave et profond? Combien de finesse dans l'œil droit de Voisin, et de candeur dans le nez et la bouche? N'est-on pas frappé du contraste entre le visage joufflu et voluptueux de l'un, et le visage de l'autre, dont les traits sont bien prononcés, et qui porte un caractère de sagesse?

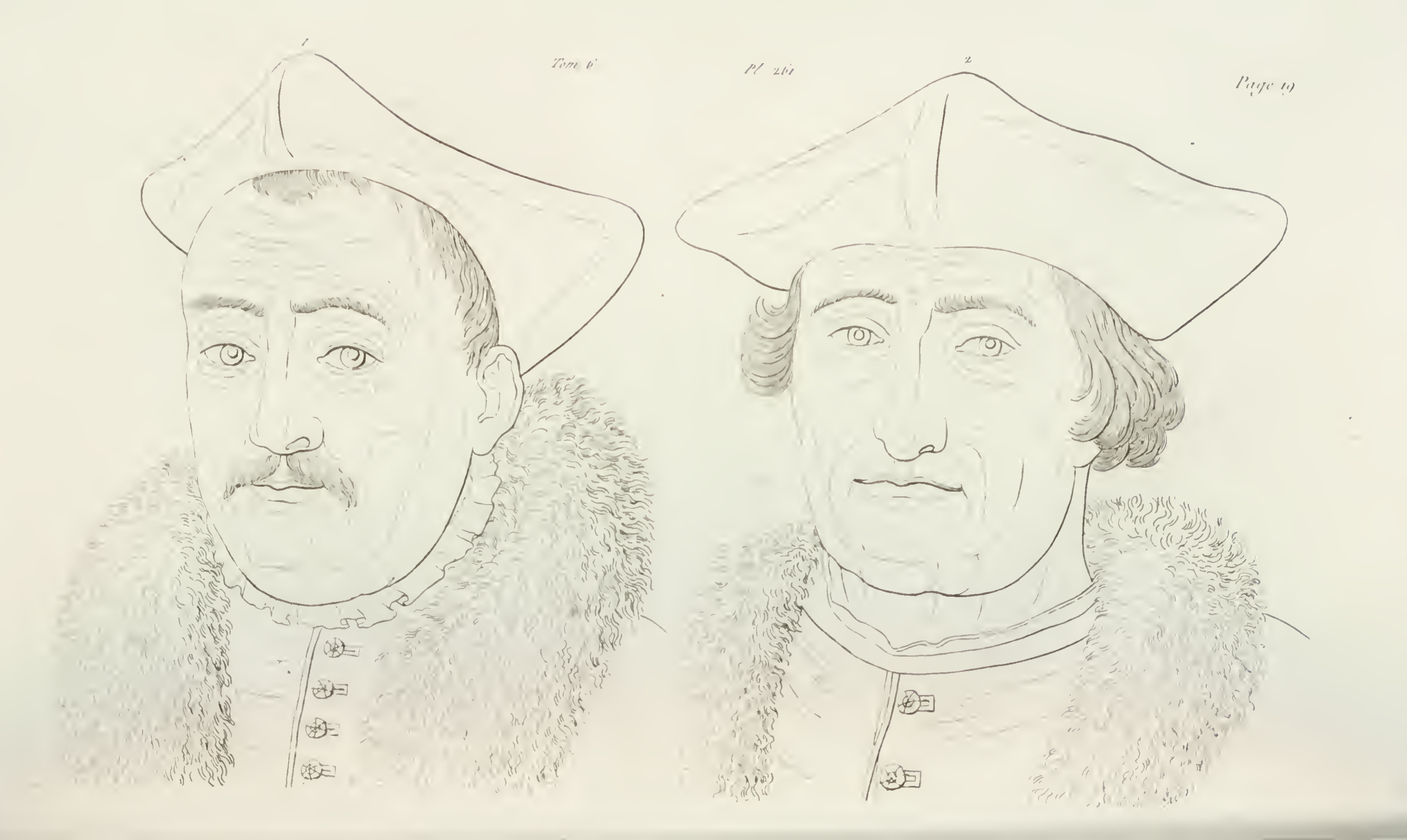
3. Un fonds de jugement inépuisable, un esprit modéré et qui consulte la raison en toutes choses, l'amour du bien et une activité réfléchie; voilà ce que mon tact physiognomonique me fait apercevoir dans cette esquisse; voilà ce que chaque connaisseur y apercevra, comme moi, dès la première vue, et bien plus encore d'après un examen attentif. Quelque avantageuse que soit l'idée que je me forme de l'original, je conviendrai cependant que les spéculations de la philosophie et les difficultés de l'analyse sont peut-être au-dessus de sa portée; mais j'affirmerai d'un autre côté que ses plans seront conçus avec simplicité et prudence, qu'il est sûr de ses moyens, que son calme et sa fermeté le conduiront infailliblement au but. Je n'attends pas moins d'un front aussi vaste et aussi régulièrement penché, de ces sourcils ondulés, de ce coup d'œil exercé, de cette forme de nez qui annonce l'homme instruit par l'expérience, de cette bouche, peu gracieuse, si l'on veut, mais d'autant plus expressive; de ce menton énergique, de tout le contour enfin qui s'étend depuis la racine du toupet jusqu'au bas de la joue.

Il suffisait qu'on eût rendu dans de Masle (n° 1) la ressemblance des sourcils, du nez et de la bouche; celle du front et du nez dans Howard (n° 2), et qu'il y eût quelque vérité dans le front d'Urfeius (n° 3), dans les yeux, les sourcils et la bouche de Turenne (n° 4), pour qu'ils conservassent tous ensemble, malgré l'imperfection du dessin, le caractère de grandeur qui leur est propre. Ajoutons ici un petit profil de Shakespeare (n° 5), où l'observateur exercé trouvera beaucoup d'expression, et particulièrement dans l'œil et le front.


Tom. 6.
Pl. 260
1
2
5
3
4






Tom 6
Pl 261
Page 19
1
2

DEUX BUSTES.

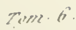
1. Il serait difficile de résister à ce regard. La forme même de l'œil n'a rien de grand, rien de supérieur ni de majestueux ; mais ces effets sont étonnans, et toute la partie depuis le sourcil jusqu'au coin de l'œil, donne à cette physionomie un air de noblesse qui en impose. Un regard qui vous étudie avec tant de délicatesse, qui vous pénètre avec tant de douceur, qui vous découvre avec tant de rapidité et d'exactitude, doit nécessairement commander le respect. Le contour du nez dénote moins de finesse que de bon sens ; et cette bouche discrète, qui peut se plier au dédain, mais qui n'en contractera la mine qu'après une mûre réflexion, vous avertit de ne point l'irriter par des procédés ineptes ou irréguliers.

Placez hardiment le n° 2 au nombre des grandes physionomies, au nombre de ces physionomies sages et fermes qu'il est également difficile d'aborder et d'éviter. Voyez comme la force d'esprit naturel l'emporte sur les qualités acquises, ou sur le simple talent ! Ce n'est pas que je donne l'original de ce portrait pour un génie sublime ; je n'en attendrai pas l'enthousiasme poétique ; mais l'excellence de son jugement, mais la supériorité de sa raison, lui assureront partout le succès. En effet, serait-il facile de se soustraire à ce coup d'œil scrutateur, à la sagacité de ce nez spirituel ? vous flatteriez-vous d'arracher un secret à cette bouche si réfléchie et si prudente ? de diriger ou de subjuguer un menton aussi

énergique? Vous y perdriez vos peines; car, en général, cette forme carrée du visage suppose un esprit ferme et résolu, auquel on n'en fait pas accroire aisément, et qui ne se détache pas non plus des opinions dont il s'est une fois pénétré.

Thomas Morus.

Ce portrait a été gravé d'après le tableau original de Holbein, qui se trouve chez M. de Mecheln, à Bâle, et qu'on peut mettre au rang des chefs-d'œuvre de la peinture. En vain on essaierait de saisir l'esprit qui semble émaner de ce morceau admirable; il n'est pas au pouvoir du plus habile dessinateur de rendre par le burin l'expression d'un original qu'on croirait sorti de la main d'un génie supérieur. Et cependant, que de vérité dans cette copie! quel air d'authenticité! il n'est pas possible que ce soit là le simple produit de l'imagination. Voilà ce qu'on peut appeler un homme qui mérite de l'être! Voilà une figure présentée dans la meilleure position possible, et dans le jour le plus avantageux, si toutefois le front n'était pas couvert par le chapeau. Qui est-ce qui s'avisera de refuser à ce visage de lion toute force et toute énergie? Qu'il est sûr, cet homme, de ce qu'il sait et de ce qu'il dit! Voudra-t-on lui en faire accroire? Pourra-t-on le mener, le remuer, le modeler à sa guise? Que d'unité! que de fermeté et de profondeur! quelle mâle vertu! quelle prudence inébranlable! Un esprit faible, timide, irrésolu ou léger ne saurait soutenir le froid dédain de son





silence. Comme ce regard réfléchi vous épie ! comme il sait démêler le verbiage de la flatterie ou celui d'une vaine politesse ! comme il va droit au but ! il nous écrase et nous élève. Appelez tout cela de la déclamation, si vous voulez ; le mot n'y fait rien. Vous sentez pourtant que j'ai raison, soit que vous ayez assez de bonne foi pour en convenir, soit que vous affectiez de ne pas voir ce qui saute aux yeux. Ce visage, ce large menton surtout, et ce gros cou, supposent une nuque extraordinairement épaisse ; et, malgré cette force prodigieuse, j'aurais presque dit cette force de taureau, quelle finesse de jugement, quel enjouement, que de sel attique dans la bouche, ou seulement dans la ligne qui la partage ! Je m'en tiendrai là, car peut-être j'aurai occasion plus d'une fois encore de citer cette tête.

Le comte de Stadion (1).

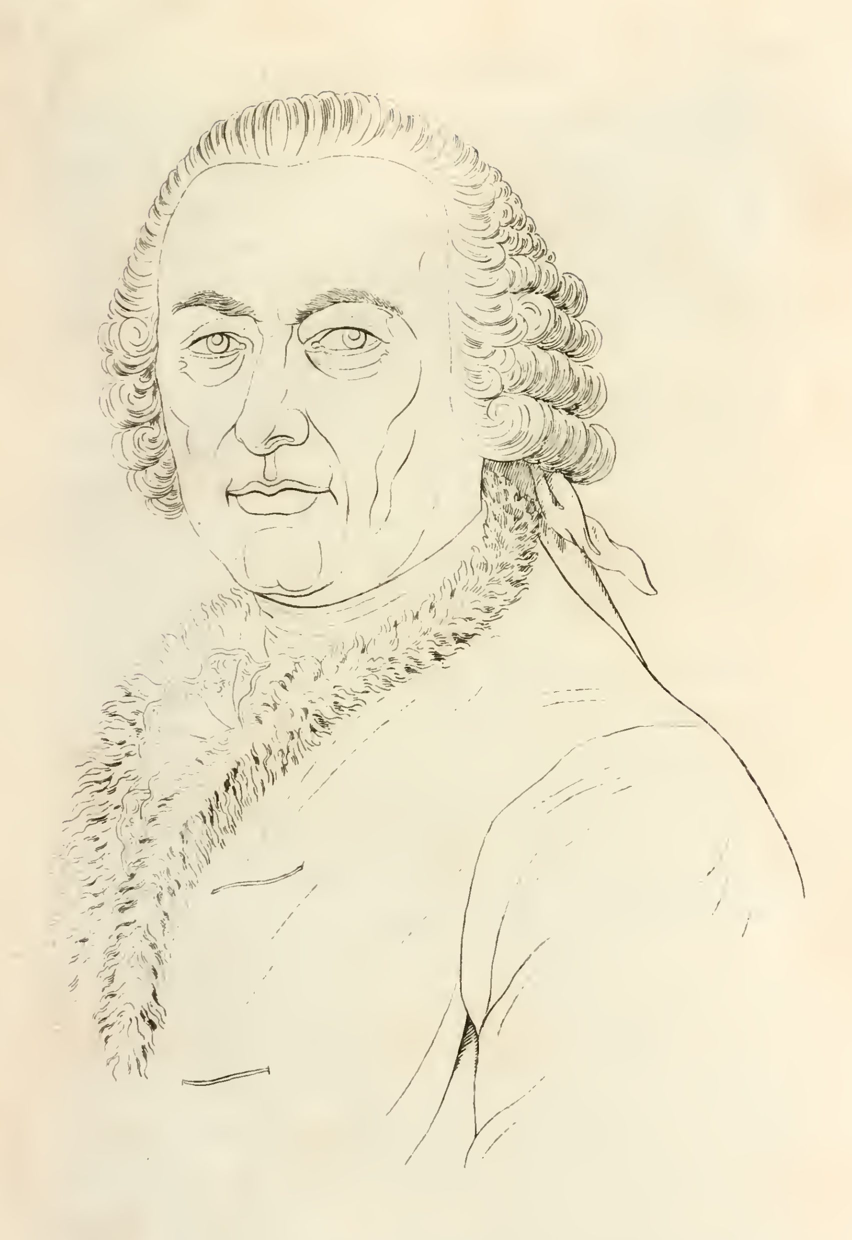
Le ministre d'état, l'homme consommé dans les grandes affaires, qui s'en acquitte avec autant de facilité que de célérité et d'exactitude, qui opère tout ce qu'il veut, voilà ce qu'un œil connaisseur découvrira aussitôt dans cette image.

Ces yeux sont fixes sur vous et vous pénètrent; ils écartent le voile respectueux dont vous étiez couvert dans l'antichambre. Le cœur s'ouvre à ce regard assuré : à peine paraissez-vous devant lui, son accueil vous a déjà prévenu. Tout œil dont la paupière supérieure est ainsi repliée, dont les contours sont aussi précis, aussi tranchans, dont l'angle allongé se termine en pointe comme celui-ci, tout œil, dis-je, ainsi formé, annonce décidément une activité éclairée.

L'enjouement qui appartient au caractère de l'original, n'a pas été conservé dans cette copie; mais le physionomiste le devine bientôt à l'ensemble des traits. Il en aperçoit le fond dans l'œil, dans le nez, et surtout dans le point du milieu de la lèvre et dans les plis de la joue. Il retrouvera encore dans l'angle de l'œil droit et dans les parties voisines, une gaieté douce et spirituelle.

Le contour du front ne s'accorde pas avec l'énergie et le feu qui sont répandus sur l'ensemble, et qui brillent principalement dans cet œil animé.

(1) Il était ministre d'état de l'électeur de Trèves.





La plupart des peintres, et celui qui a fait ce portrait, le grand Tischbein même, paraissent négliger les contours extérieurs du front, et ne s'attachent qu'à en rendre l'expression. Que ne savent-ils combien on est choqué de la disconvenance entre l'expression et les contours ! que n'imitent-ils l'harmonie ravissante qu'observe à cet égard la nature !

Il m'est impossible de méconnaître dans le parallélisme de ce visage, dans sa régularité et dans la justesse de ses rapports, un caractère droit et vrai, une grande capacité, l'amour de l'ordre, beaucoup de fermeté, de courage et de noblesse. Ce caractère s'annonce ainsi dès le premier abord : il s'empare aussitôt et du cœur et de l'esprit.

On remarque dans la bouche un petit air de mécontentement qui doit être attribué à l'incorrection du dessin. Le coin gauche de la lèvre supérieure est manqué : il aurait fallu indiquer par un trait léger sa liaison avec la lèvre d'en bas.

Le contour émoussé qui s'étend depuis la joue droite jusqu'au-dessous du menton, ôte à cette physionomie une partie de la finesse qui lui est propre.

Une bonté généreuse, des sentimens élevés, une grandeur d'âme naturelle, voilà ce qu'exprime ce portrait dans la vérité et dans l'harmonie de l'ensemble ; et ces différentes expressions sont plus aisées à sentir qu'à rendre. Comme ouvrage de l'art, le portrait me paraît admirable.

Ajoutons encore quelques traits qui achèveront de faire connaître ce caractère distingué, et qui certaine-

ment méritent de trouver place ici. Tout ce qui peut conduire à la connaissance des hommes et répandre parmi eux l'esprit de charité, entre dans mon plan et répond au but de cet ouvrage.

Le comte de Stadion, en prenant possession de ses biens, était chargé de dettes. Un intendant, qui connaissait l'état de ses affaires, lui proposa un moyen de les rétablir, en haussant le bail des fermes. Cette opération plut au comte, et lui procura de l'argent pour satisfaire ses créanciers. Long-temps après il visita ses terres, et, à sa grande surprise, il trouva qu'on avait affiché plusieurs métairies affermées depuis peu. Il en demanda la raison, et ne tarda pas à découvrir que le mal venait de l'excessive augmentation des baux. Il n'en fallut pas davantage pour l'engager à continuer les anciens fermiers, et il leur fit rendre la valeur de l'augmentation qu'on avait exigée d'eux. Cette restitution monta à la somme de huit cents louis.

On ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point il était aimé et considéré dans son pays. Quiconque jouissait de son estime, pouvait compter sur celle du public.

En Souabe, il avait été question de convertir quelques terres labourables en forêts. Si ce projet avait été mis à exécution, M. de Stadion y aurait beaucoup gagné; mais il s'y opposa : Cent cerfs, disait-il, m'intéressent moins qu'une seule gerbe de blé enlevée à mes payans ; qu'on abatte plutôt une des anciennes forêts, pour en défricher le terrain. » En hiver, il procurait du travail à des journaliers et à de pauvres paysans : dans les temps de cherté, il augmentait leur salaire. L'Au-

triche exigeait-elle des tailles, il en faisait les avances, pour éviter aux communes la nécessité de contracter des dettes onéreuses. On l'a vu souvent se promener dans les villages un enfant de paysan à chaque main L'orphelin et le pauvre trouvaient en lui un père.

Un anonyme, qui a connu particulièrement le comte de Stadion, nous a laissé à son sujet les détails suivans :

« Chez lui la justice avait son principe dans un noble désintéressement, et était soutenue par un caractère mâle et ferme ; aussi l'exerçait-il avec sévérité, et même avec rigueur, quand il s'agissait de prévenir le mal. Humain et bienfaisant envers chacun, il savait cependant distinguer ceux dont la façon de penser sympathisait avec la sienne; il avait le talent de les connaître : il les devinait en quelque sorte par une espèce d'instinct, qui le trompait rarement. Ennemi juré de l'hypocrisie, de la bigoterie et de l'intolérance, il ne gênait la conscience de personne, et avait principalement égard aux qualités du cœur : il éclairait de près la conduite de ceux qui recherchaient sa protection ou son commerce. Dans l'administration de ses emplois, il s'est montré politique habile et serviteur fidèle ; jamais la faveur ou des vues d'intérêt ne lui firent changer un plan dont il espérait le bien public. Doué d'une sagacité étonnante, il envisageait une affaire sous toutes ses faces, et en calculait tous les résultats. Son cœur était naturellement sensible, et nul sacrifice ne lui coûtait quand il s'agissait du bonheur de ses amis. Il aimait et protégeait les sciences. Favorable à l'agricul-

ture, parce qu'il en connaissait l'importance, il l'encourageait encore par goût : le jardinage était un de ses délassemens. Il a fait élever et voyager à grands frais plusieurs jeunes gens qui se distinguaient par des talens supérieurs; il n'épargnait ni peines ni dépenses pour assurer à sa patrie l'acquisition d'un homme de mérite. Sa bibliothèque, sa belle collection de tableaux, ses bâtimens, sont des monumens de son érudition, de son goût et de sa magnificence.

» Après cinquante ans de fidèles services, le comte de Stadion se retira des affaires et de la cour, pour mettre, disait-il, un intervalle entre la vie et la mort. Il se choisit un asile dans une de ses terres, où il passa encore huit heureuses années au sein de sa famille, dans la société de quelques amis qu'il estimait, et au milieu de ses sujets qu'il combla de bienfaits. Il termina sa carrière à l'âge de soixante-dix-huit ans; une belle fin couronna une si belle vie; il attendit son dernier moment avec la résignation d'un chrétien, et la fermeté d'un philosophe. Ses sujets l'ont pleuré; ses amis l'ont regretté; ses ennemis mêmes respectent sa mémoire. »




1
2

1. Les yeux sont si mal dessinés qu'il faut presque les compter pour rien. Nous n'en avons guère que l'esquisse; mais l'imagination saura bien se les représenter, pour peu qu'on examine la forme et l'air du visage. Relativement à leur orbite, ces yeux seront petits et enfoncés, mais en même temps ils n'en paraîtront pas moins lumineux. Une tête comme celle-ci, réfléchit tranquillement; elle tourne et retourne son objet de tous les côtés; elle y pense mûrement. Elle promet un homme naturellement bon, doux, modeste et sincère, qui joint beaucoup de finesse d'esprit au talent de la parole. La bouche surtout semble justifier cette opinion, qui est encore confirmée par la forme du visage, et même par la chevelure. Le dessin du front et trop vague et sans caractère. Un esprit serein est la seule induction qu'on puisse en tirer avec certitude.

2. Combien la silhouette n'est-elle pas ici plus expressive que le visage ombré ! L'un et l'autre annoncent, il est vrai, un visage estimable par sa bonté, son honnêteté et son empressement à obliger; mais le physionomiste s'attachera de préférence à la silhouette, parce qu'elle lui montre plus de noblesse dans le bas du profil, plus de sentiment poétique dans le nez. D'ailleurs, la forme du visage est infiniment plus commune dans le portrait. L'unité du moment y manque, ou pour mieux dire, on n'y retrouve pas un seul moment qui soit parfaitement vrai. Les yeux ne disent rien, ne demandent rien, n'observent rien; ils sont

vides d'idées. L'attitude et le jour me paraissent aussi mal choisis ; ils détruisent presque tout l'effet de la paupière supérieure, et ne sauraient convenir surtout à un visage dont le nez est aussi proéminent que celui-ci.



1

2

3

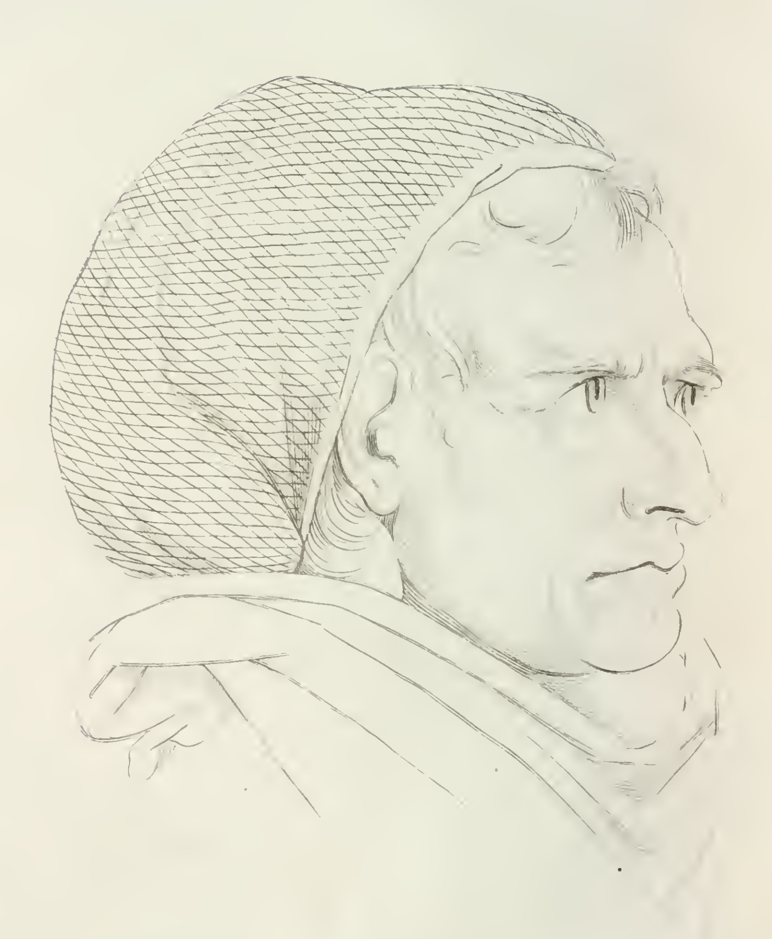
1. Il n'est au pouvoir ni de l'éducation, ni des circonstances, d'unir à ce visage de la sagacité ou un sens exquis; et il est absolument incompatible avec la philosophie et la poésie, avec les talens du politique et l'héroïsme du guerrier.

2. Voici une tête des plus originales, bien prise et bien éclairée. On y retrouve la forme et les traits du visage dans toute leur précision; et quoique les narines et les yeux ne soient pas dessinés avec la dernière correction, ils ne détruisent pourtant pas le caractère principal. Nous avons devant nous un homme plein de droiture, de candeur et de sens, également actif et inventif. Sûr de son fait, il osera s'écarter de la route ordinaire; mais il ne sortira jamais des bornes de la modestie qui lui est naturelle, et il ne fera sentir sa supériorité à personne. Je n'attendrai pas d'un tel front le talent de la poésie; mais je dirai toujours que c'est là un esprit attentif, que cet homme a du goût pour les recherches, et qu'il tournera vraisemblablement son industrie vers les arts mécaniques.

3. Il y a beaucoup d'esprit et de finesse dans cette physionomie, mais le dessin en est faible et timide. Le contour qui s'étend depuis l'œil jusqu'au menton, et celui qui occupe le derrière de la tête, promettaient un front plus sérieux. Le haut même de cette partie exigeait des progressions délicates et plus expressives. Le physionomiste dira d'abord que ce profil aurait dû être traité avec plus de hardiesse; que l'œil et la

bouche sont beaucoup trop timides et trop enfantins. Renforcez, par exemple, d'un seul coup de burin la paupière supérieure, et vous aurez rendu à ce visage une partie de la finesse qui lui appartient.







Tome VI. Pag. 31. 267



Un Transtéverain.

La nature a marqué bien distinctement la ligne de séparation qui borne les facultés de l'être dont nous voyons ici l'image; si elle n'avait donné au regard la vivacité la plus perçante, à la bouche une expression de sagesse et une candeur qui approche de la bonté, le caractère opiniâtre et dur de ce front d'airain, ces sourcils épais et fortement prononcés, ce nez qui annonce tant de force et d'action, nous causeraient un mouvement d'effroi. La nature voulait que ce visage fût ferme et difficile à émouvoir. Elle avait besoin de mettre à l'endroit où elle l'a posée une telle borne, une telle clef de voûte. Osera-t-on lui en demander la raison? Et qui oserait entreprendre de faire passer sur ce visage l'étourderie d'un jeune garçon, la délicatesse d'une fille, la sensibilité d'un poète amoureux, la timide réserve d'une matrone? Est-il un art, une éducation, des relations, des circonstances qui puissent lui donner la mollesse de l'enfant représenté dans cette vignette, ou qui puissent donner à cet enfant la mâle austérité du Transtéverain?

III.

DES PHYSIONOMIES DÉVOTES ET RELIGIEUSES.

Le mot de religion se trouve dans la bouche de tout le monde, et chacun y attache, pour ainsi dire, un sens différent. Ce terme si clair et si intelligible est rarement bien compris.

La religion serait-elle la vertu fondée sur l'amour de Dieu? Oui et non. Toute vertu fondée sur l'amour de Dieu est religion; mais toute religion n'est pas simplement la vertu fondée sur l'amour divin.

Quelle différence encore entre la vertu et la religion, malgré les rapports et les liaisons étroites qui existent et qui doivent nécessairement exister entre elles! Je conçois très bien qu'il peut y avoir une vertu sans religion, et une religion sans vertu, du moins sans vertu pratique, lorsque l'occasion nous manque de la mettre en œuvre. La vertu consiste dans la force de l'esprit. Elle est le triomphe de la raison et du sentiment moral sur les passions; elle est l'impulsion naturelle du sentiment qui nous fait préférer la justice à l'injustice; elle est la conviction interne d'une augmentation de bonheur que nous espérons obtenir en renonçant volontairement à des plaisirs illicites; ou, en d'autres termes, la vertu est précisément la force d'esprit qui résulte de cette conviction, et qui m'engage à me priver des plaisirs auxquels je n'ai pas droit de prétendre, et dont la jouissance me prépare des maux et des regrets.

La vertu, considérée séparément comme telle, et hors de ses rapports avec la religion, a pour domaine le monde présent, le monde visible. L'incrédule, l'athée, peut être vertueux, parce qu'indépendamment de ses penchans pervers, il se croit obligé, pour le bien de la société et pour son intérêt particulier, de donner à chacun ce qui lui revient, de ne prendre à personne ce qui lui appartient. J'appelle un homme vertueux celui qui réprime sa colère pour épargner son adversaire, celui qui néglige un avantage dont l'acquisition pourrait nuire à autrui, celui qui sacrifie ses propres intérets pour avancer le bien-être du prochain. La vertu est l'empire que l'esprit exerce sur la chair.

Mais la religion? Descendue d'un monde supérieur, elle tend sans cesse à y retourner. Le Ciel est le but qu'elle se propose, et non pas la terre, parce que c'est du Ciel qu'elle tire son origine. Elle ne s'attache pas au visible, mais à l'invisible. Un bonheur passager n'est point fait pour elle. Son regard embrasse des félicités éternelles; c'est là son monde, son espérance et son amour.

Lecteur, je n'oublie pas que j'écris des essais sur la physiognomonie, destinés à faire connaître l'homme et à le faire aimer. Ce que je viens de dire, et ce que je dirai encore, n'est pas étranger à mon sujet, et la digression dans laquelle je m'engage n'est au fond qu'apparente. Il faut me la pardonner, elle nous fournira des applications utiles, et dans un voyage aussi long que le mien, il est bien permis de s'arrêter sur une hauteur qui présente tant de vues ravissantes;

il est bien permis de consacrer quelques instans à des réflexions sur ce qui fait la base de notre bonheur.

La religion consiste dans le besoin des choses invisibles qui sont au-dessus de ce monde, et auxquelles nous mettons notre foi. La religion est le sens interne, le sentiment et le goût de ce qui est invisible, sublime, surhumain : elle repose toujours sur la foi, lors même qu'elle dégénère en superstition et en fanatisme. La superstition est la foi dirigée vers des êtres non existans, vers des choses invisibles, qui ne peuvent pas agir sur nous ; c'est une religion malade, une religion dénuée de raison. Le fanatisme est la foi qui s'attache aux illusions du monde invisible, une religion sans expérience. La vraie religion est la foi qui se fonde sur des choses invisibles réellement existantes, et dont nous éprouvons l'influence par le moyen des sens ; cette foi aux êtres supérieurs et invisibles est aussi ferme que le sentiment de notre propre exitence ; et puisqu'elle est fondée sur l'expérience, elle ne saurait nous induire en erreur, ni laisser des doutes sur sa réalité. Voilà ce que j'appelle la religion saine et pure.

Ainsi, dans tous les cas, la religion est la foi aux choses supérieures et invisibles, le don de se les représenter comme si elles étaient visibles.

Considérée sous ce point de vue, elle répond toujours à la dignité et à l'excellence de la nature humaine. Nous avons une foi innée qui nous élève involontairement au-dessus des objets visibles. Si j'avais le malheur de ne pas croire à l'existence de Dieu, cette faculté même négative de la foi me ferait déjà sentir

ma supériorité sur la brute, et me serait respectable, parce qu'à l'aide du raisonnement, elle me conduirait naturellement à la ferme conviction « que cette même faculté négative de la foi ne saurait exister sans être fondée sur un monde invisible quelconque, de même qu'il doit y avoir dans ce monde-ci des objets visibles qui se rapportent à l'organe de la vue, et des sons qui se rapportent à l'organe de l'ouïe. »

La faculté de la foi doit en même temps avoir son principe dans la structure et dans l'organisation de notre corps. Elle est refusée aux animaux, parce qu'elle est incompatible avec leur conformation ignoble.

Que de nouveaux motifs pour étudier attentivement le visage de l'homme, qui renferme ce sentiment supérieur dont nous chercherions en vain l'expression dans les figures des animaux !

A mon avis, la religion est donc le *sensorium* de la Divinité et du monde invisible, c'est-à-dire d'un monde meilleur et plus durable que le nôtre. Elle est le pressentiment des choses invisibles et immortelles qui se manifestent par ce qui est visible et mortel.

Tâchons d'analyser jusqu'à un certain point la différence des sentimens religieux.

La religion philosophique (ce terme a passé en usage) admet un Dieu invisible et un monde invisible; et cette espèce de foi est tirée par induction du monde visible.

La religion juive croit au Dieu d'Israël, et se fonde sur les documens de la Bible, qui porte le nom de Vieux Testament. Sa foi est appuyée sur l'authenticité de ces

écrits et sur des expériences analogues aux faits qui s'y trouvent annoncés.

La religion chrétienne se rapporte au père du Messie et à l'éternité de son règne invisible, qui s'est manifesté par la doctrine, les actions, la passion, la résurrection et l'empire de Jésus-Christ. Avoir la vie et le mouvement en ce Dieu, l'éprouver tel que son divin fils l'a éprouvé lui-même, être en communion avec lui, être initié à son esprit, tels sont les premiers fondemens de la religion chrétienne.

Maintenant j'approche du but auquel je voulais arriver, but solide, qui est pour moi un point d'appui inébranlable, quand même d'autres y découvriraient ou un abîme sans fond, ou une hauteur inaccessible. La religion est au-dessus de la vertu, non-seulement parce qu'elle engendre la vertu comme le soleil engendre la lumière, mais aussi parce qu'elle est plus dégagée des sens, plus sublime et plus immatérielle que la vertu.

La vertu élève l'homme au-dessus de l'animal; et, si je ne craignais pas d'être mal entendu, j'ajouterais que la religion élève l'homme au-dessus de l'humanité. La vertu fait que l'homme est homme, la religion fait que l'homme est un ange. La vertu nous assure des plaisirs nobles et purs dans la vie présente; la religion nous prépare des jouissances célestes dans l'éternité. Autant que l'homme est au-dessus de l'animal par la vertu, autant l'homme religieux et vertueux l'emporte-t-il sur celui qui a de la vertu sans religion. Si, d'un côté, l'animal n'atteint pas à la moralité de

l'homme vertueux, celui-ci à son tour n'arrive point au système plus sublime et plus immatériel de l'homme religienx. La vertu est la religion de la terre, et la religion est la vertu du Ciel. Celui qui est simplement vertueux sans religion, ne le sera jamais autant que l'homme dont la vertu est fondée sur des principes religieux. C'est la clarté de la lune comparée à la splendeur du soleil.

Il est vrai à bien des égards que la foi qui perce dans le monde invisible, qui y puise ses principes avec autant de confiance et de certitude que si elle les choisissait dans le monde visible, est capable de transplanter des montagnes. Elle pénètre partout, elle opère tout, elle vient à bout de tout, elle souffre et surmonte tout.

L'Israélite, s'il ne borne pas sa religion à des sons, à des mots vides d'idées, au mécanisme des formules, s'il la fait consister dans la foi, dans cette espèce de foi qui nous tient lieu d'intuition, d'expérience immédiate, l'Israélite doit avoir, en vertu de sa religion, plus de force active et passive que n'en peut donner la seule religion philosophique, car la prétendue religion naturelle se trouve déjà comprise dans celle des Juifs. C'est le Dieu de Jacob qui a fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils renferment.

Le chrétien, dont le visage retrace l'amour, la sagesse et la puissance de Jésus-Christ et de son père éternel; le chrétien qui sait en qui il a la foi, qui est sûr de la vie et de la toute-puissance de Christ, comme il est sûr de sa propre existence (et peut-on être chré-

tien sans cette certitude !), le chrétien, dis-je, est capable de pratiquer des vertus, auxquelles ni le philosophe, ni l'Israélite, malgré toute la pureté de leurs sentimens, ne sauraient atteindre. Qui est-ce qui triomphe du monde, si ce n'est celui qui croit que Jésus est le fils de Dieu ? Que ne puis-je rapprocher dans un même groupe physionomique le philosophe honnête homme qui borne sa foi à la religion naturelle, l'Israélite sans fraude qui adore le Dieu de ses pères, et le chrétien apostolique, participant tous trois à une même action vertueuse ! Qu'une telle comparaison serait instructive ! Mais où trouver le peintre qui rendrait toutes les nuances du tableau ? où trouver les trois originaux qui, malgré la différence de leurs opinions religieuses, consentiraient à s'entendre sur un même but moral ?

Ensuite quelle diversité infinie n'y a-t-il pas entre les facultés religieuses !

N'est-ce pas la sagesse éternelle qui l'a décidé ainsi ? La chose ne dépend du *vouloir* de personne, mais uniquement de la miséricorde de Dieu.

Et cette miséricorde divine veut que tous les hommes arrivent à la connaissance de la vérité, c'est-à-dire à la foi en notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Religion de Jésus, c'est toi qui fais le bonheur, la dignité et la gloire de l'homme. Je le répète encore, nos facultés religieuses seules nous élèvent au-dessus du reste des créatures ; elles ennoblissent, elles divinisent, s'y j'ose m'exprimer ainsi, la forme et la physionomie de l'homme.

Puisque nous sommes doués de ces facultés religieuses, puisque nous participons aux pressentimens, aux espérances, aux destinées qu'elles préparent, ne s'ensuit-il pas que notre organisation est semblable à celle du premier-né des hommes, du fils unique de Dieu, dans lequel réside la plénitude de la divinité?

Si le père de Jésus-Christ, lui qui sait que nous sommes des vaisseaux fragiles, et qui connaît que nous ne sommes que poussière, s'il veut qu'il y ait en nous un même sentiment tel qu'il est en Jésus-Christ, il faut aussi nécessairement qu'il ait organisé et formé nos corps à la ressemblance de celui qu'il nous a proposé pour modèle, et dont il veut que nous suivions les traces; car c'est uniquement par le secours de nos organes physiques que nous pouvons agir et sentir. Il ne moissonne pas où il n'a pas semé, et il ne reprend pas ce qu'il n'a pas donné. Il ne demande pas du païen les vertus de l'Israélite, à moins de lui avoir révélé le Dieu d'Israël. Il ne demande pas de l'Israélite les devoirs du chrétien avant de lui avoir révélé le Sauveur.

Dieu ne voudrait ni ne pourrait nous imposer les vertus du christianisme, si de toute éternité il n'avait élu et destiné l'homme à être semblable à Jésus-Christ.

Les exhortations et les encouragemens que Dieu nous adresse pour suivre la religion de Jésus-Christ, nous offrent la preuve la plus complète de la noblesse de la nature humaine et de notre destinée immortelle.

D'après le même raisonnement, nous ne saurions

douter que notre conformation physique n'ait reçu un degré d'excellence analogue à la perfection des facultés de notre âme. Un père qui appelle son fils, doit savoir d'avance que celui-ci est en état de le joindre; s'il lui tend sa main paternelle, s'il lui dit : « Viens et suis-moi, » il doit être persuadé que l'enfant sait marcher, qu'il a la capacité d'obéir.

Ainsi l'ordre qui nous est donné de suivre les traces de Jésus-Christ, suppose que nous sommes organisés comme lui, et faits à son image. Notre conformation a donc un caractère divin; elle nous met en relation avec ce Dieu que Jésus-Christ appelle son père, et dont il est l'image la plus parfaite. Et ce qui rend la forme humaine encore plus respectable, c'est qu'en remontant à son auteur, elle nous ramène aussi à sa religion et aux vertus divines qui en sont la base. Cette forme n'est pas faite seulement pour le monde visible, toujours en lutte avec la mort et avec la destruction; elle est réservée pour un monde invisible et éternel comme son créateur. Enfin cette forme, quelle que soit la décadence qu'elle puisse subir, est toujours susceptible d'être réintégrée dans sa ressemblance primitive avec Jésus-Christ; elle appartient à tous les enfans d'Adam; elle est inséparable de notre espèce, et on la reconnaît encore dans le pécheur le plus réprouvé.

La religion, la foi, l'élévation dans le royaume céleste; la religion du meilleur des maîtres; cette religion qui descend immédiatement du sanctuaire de la Divinité, et qui y remonte, nous la voyons attaquée, combattue et sapée par des hommes qui se disent sages et

bons, qui parlent sans cesse de la dignité et de l'excellence de l'esprit humain ! Leurs efforts sont inutiles, je le sais, mais ils n'en excitent pas moins l'indignation des cœurs honnêtes. Se dire l'ami des hommes, être fier de ce titre, le briguer, et vouloir ébranler notre foi en Jésus-Christ ! vouloir nous ôter le modèle le plus parfait, et qui approche le plus de la Divinité ! car, de l'aveu même de nos incrédules, ils ne connaissent personne dont la doctrine et les actions méritent davantage d'être admirées et suivies. Il y a de la contradiction à s'ériger en apôtre de l'humanité, et à se montrer l'ennemi de Jésus-Christ et de sa religion; à se dire l'ami des hommes, et à vouloir renverser une religion qui fait leur bonheur. Quoi ! nous voyons, et on ne nous permet pas de croire ! nous devons jouir, et ne pas nous rassasier ! souffrir, et ne pas espérer ! connaître, et ne pas sentir ! toujours agir, et ne nous attacher à rien, et n'aimer jamais rien ! L'homme apercevra son néant; il entendra la voix qui l'appelle à de plus hautes destinées, et il n'osera pas écouter cette voix, et il n'osera pas chercher dans le Ciel une félicité qu'il ne saurait trouver sur la terre ! Il n'osera pas mettre sa confiance en celui qui est venu pour sauver le monde ! Apôtres de l'humanité, hérauts de la vertu, enfans de la philosophie, est-ce là ce qu'enseigne votre froide raison ? Ah ! qu'ils sont différens tes préceptes, fille du Ciel, sainte Religion !

La religion sera toujours le besoin et la gloire de l'humanité. L'homme doit adorer en esprit et en vérité le Dieu invisible comme s'il était visible; il doit croire

en ce Dieu tel qu'il s'est manifesté autrefois sous une forme humaine. Vouloir bannir cette foi et la religion dont elle est la base, parce qu'elles peuvent dégénérer en superstition et en fanatisme, ce serait tirer tout le sang d'un corps bien portant pour ne pas l'exposer à une pléthore.

Mais venons-en à ce que la plupart des lecteurs appelleront le but de mon ouvrage, et à ce qui n'en est cependant que le moyen.

Je dis que la religion est un sentiment interne qui élève l'homme vers la Divinité et vers le monde invisible; sentiment énergique et qui vivifie tout quand il est éclairé par l'instruction, quand il est actif et passif à la fois; sentiment plus efficace que tous nos organes physiques, et supérieur à tout ce qui tient au monde visible. Et ce sentiment si vif ne se manifesterait pas dans l'intérieur de l'homme, dans sa physionomie et dans ses traits! il n'embraserait pas tout son être! Cette foi qui se perd dans l'immensité de l'avenir; cette force d'esprit qui nous soutient et qui nous fait envisager les choses invisibles comme si elles étaient visibles; cette fermeté d'espérance qui surpasse la foi, et qui lui est aussi supérieure que Dieu lui-même l'est à ses promesses; cet amour qui, en regardant avec indifférence les plaisirs passagers de ce monde, ne connaît et ne cherche d'autre félicité que celle du Ciel et de l'éternité; toutes ces vertus divines resteraient cachées et enfouies, elles ne luiraient pas sur la face de l'homme! Ou bien, son caractère altéré par l'orgueil, par l'avarice, par la volupté, par toutes sortes de vices

et de vanités, laisserait à son visage l'expression de douceur et de tranquillité qui annonce le chrétien ! Le moindre mouvement d'honnêteté se peindra dans la physionomie de l'homme de bien, et le sentiment religieux, et l'amour qui embrase l'univers entier, ne se peindra pas dans nos traits ! Contradiction évidente. A chaque battement du cœur, cet amour divin imprime son feu à toutes les particules du visage, et son langage se fait entendre à tous ceux qui sont dans la vérité.

La piété, la dévotion, l'adoration du Très-Haut, que ces mots sont imposans pour le mortel que Dieu a visité, pour celui qui a éprouvé dans son cœur l'ardeur d'une foi vive et pure ! Dévotion, rayon échappé d'un meilleur monde, qui pourra te décrire, te dépeindre? L'incrédule lui-même osera-t-il méconnaître les physionomies que tu éclaires, méconnaître tes caractères divins, la patience et l'amour, absorbés dans la pensée de celui qui, prêt à succomber sous le poids de ses souffrances, s'écria : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font? »

Quel tableau que celui du chrétien sage et bon, qui adore son Dieu avec la simplicité d'un enfant, et qui, rempli de l'Eternel, se sent destiné à l'éternité ! Non, il n'est pas de plus beau spectacle sur la terre : l'homme de bien en est touché, et peu s'en faut que le méchant n'y soit sensible (1).

(1) « Vous savez combien l'avilissement de l'humanité me fait souffrir; mais je perds patience quand je vois l'envieux, l'orgueilleux, le colère, l'impudique, le colomniateur, l'avare

On a dit que le génie ne se cache pas plus que l'éclair. Il en est de même de la religion active et des dispositions que nous y apportons; car la religion est le génie des choses invisibles, le pressentiment des choses invisibles en ce qui est visible.

Il suffit d'être homme pour être susceptible de religion : il suffit d'être organisé comme celui qui a été semblable en toutes choses à ses frères, pour ne point être exclu de la miséricorde divine.

Mais chaque chose a son temps, et le développement de nos facultés ne dépend pas toujours de notre volonté ; elles paraissent réservées en partie pour la vie à venir. Tout se retrouvera, et celui devant lequel mille années ne sont pas plus qu'un jour, donne à chaque germe le temps de mûrir et de porter des fruits. Beaucoup d'hommes naissent avec les plus heureuses dispositions, et ils sortiront pourtant de ce monde sans que leurs facultés soient arrivées au développement, parce que Dieu l'a résolu ainsi. Ce qui est en eux ne devait pas se manifester encore, mais être différé jusqu'au jour où il n'y aura plus de temps.

Tous les hommes sont susceptibles de religion, parce qu'ils sont hommes; mais, puisqu'ils diffèrent entre eux au physique et au moral, leurs sentimens religieux doivent varier aussi. Nous avons tous les mêmes

échapper impunément au bras de la justice. Si j'étais chargé de leur infliger un châtiment, je les ferais peindre dans l'instant où leurs mouvemens vicieux éclatent sur leur visage, et je ferais exposer ces effigies aux endroits publics qui sont propres à imprimer la terreur. » (*Voyages de Sophie,* vol. 1, p. 293.)

organes et les mêmes membres ; mais dans chaque individu les organes et les membres ont des formes et des dessins différens. Il en est ainsi à l'égard des religions : elles se rapportent toutes à une divinité et à un monde invisible ; mais elles se modifient ensuite selon notre conformation et notre organisation. Zwingle, Luther, Calvin, Zinzendorf, tous ces réformateurs avaient une religion, mais leurs principes différaient autant que leurs physionomies.

Il est absurde de contraindre une nation, une paroisse, une communauté, à suivre une même forme de religion. Rien n'est plus aisé que d'arracher aux hommes la profession extérieure de la foi ; mais on ne force pas les consciences, et la conviction interne n'est pas une affaire de commande. Nous ne saurions sentir, souffrir, ni agir tous de la même manière. Il y a de la démence à exiger de la tête dure et pointue de Calvin, la dévotion languissante du culte de Zinzendorf, et il serait injuste de vouloir obliger celui-ci à réduire sa religion en syllogisme. Le but de la religion, c'est le bonheur de l'homme. Ayons sincèrement la foi, l'amour et l'espérance, la forme individuelle n'y fait rien. Lecteur, je suis homme comme vous, quoique nous différions vraisemblablement de nation et de physionomie : il peut y avoir de la différence dans nos sentimens religieux ; mais pourvu qu'ils ramènent notre foi à un même monde invisible, pourvu que cette foi nous guide, nous fortifie, nous vivifie et nous sanctifie, nous serons heureux chacun dans notre religion, seulement peut-être dans un degré différent. Y eut-il jamais deux

caractères plus opposés que ceux de saint Pierre et de saint Jean? Quel contraste apparent dans leurs idées religieuses! et cependant leurs principes étaient les mêmes, et ils ne variaient que dans la forme. Donc il doit y avoir dans les formes de la religion autant de différence qu'il y en a dans la forme humaine; mais, au fond, les unes et les autres rentrent dans leur espèce. Si vous partez de la forme primitive de l'homme, vous trouverez qu'elle a pris dans la suite des variations et des dissemblances à l'infini, qui toutes remontent à la même source. Si vous regardez la religion, vous lui trouverez un même but, et des chemins sans nombre qui y conduisent, un même principe universel, malgré tant de systèmes et d'opinions qui s'en écartent plus ou moins, enfin une même essence qui admet plusieurs formes.

Voilà de ces distinctions qui échappent trop souvent. On ne considère pas assez que Dieu a prévu et réglé tout dans ses décrets immuables; que nous tenons de lui, et non de nous-mêmes, la forme primitive qui décide de toutes nos facultés intellectuelles et morales, et par conséquent aussi de nos facultés religieuses. C'est elle qui détermine le degré de tiédeur ou de chaleur du sentiment, et cette gradation même ne fait tort à personne; elle n'empêche pas d'être sincère dans la foi; la différence consiste uniquement dans celle des impressions que nous recevons d'un monde invisible, et auxquelles nous sommes obligés de subordonner nos actions. La variété est une des causes qui concourent aux merveilles de la création. Nous serions

certainement peu flattés si nous n'avions qu'un seul ton en musique, qu'une seule couleur en peinture, qu'un seul rayon dans la lumière, qu'une seule coupe de physionomie; et nous voudrions qu'il y eût uniformité dans les facultés religieuses, égalité dans la façon de sentir ! Rien de plus injuste. Que chacun cherche la Divinité d'après sa manière d'être, et qu'il permette aux autres de la chercher suivant la leur. Et puisqu'il ne dépend pas de nous de posséder, ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre, toutes les richesses qui pourraient nous tenter, que chacun prenne au moins ce qui est propre à l'émouvoir, à l'exciter, à le purifier, à le sanctifier, et tâchons d'être prudens dans nos choix. Il faut à chaque semence le terroir qui lui convient : le sol peut être excellent et la graine aussi, et cependant il est très possible qu'ils ne sympathisent pas ensemble. Appliquez cet exemple aux formes de religion, et vous sentirez qu'elles ne sauraient être partout les mêmes.

Pour peu que vous examiniez le système religieux de Zwingle, vous conviendrez que sa foi aux choses invisibles devait être de beaucoup plus circonspecte et plus froide que celle de Luther et de Calvin ; et, d'un autre côté, vous retrouverez dans les principes de Melanchton toute la douceur et la modération de son caractère. Dans une grande maison, a dit un philosophe très profond, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, il en faut aussi d'airain et de bois.

« Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus-Christ. Que si quel-

qu'un édifie sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'œuvre de chacun sera manifestée, car le jour la fera connaître, parce qu'elle sera manifestée par le feu, et le feu éprouvera quelle sera l'œuvre de chacun. Si l'œuvre de quelqu'un qui aura édifié dessus demeure, il en recevra la récompense. Si l'œuvre de quelqu'un brûle, il en fera perte; mais pour lui il sera sauvé, toutefois comme par le feu. » (1. *Corinth.* III, 11-15.) Le sens philosophique de ce passage est admirable.

Tous les hommes ont des yeux, mais le coup d'œil exact et précis du peintre n'en est pas moins rare. Nous avons tous l'organe de l'ouïe, et cependant il y a peu d'oreilles musiciennes. Nous avons tous le sentiment de la religion; mais qu'il s'en faut que tous les cœurs soient également ouverts à ce sentiment, qu'ils soient également capables de comprendre la pureté, la sainteté, le sublime de la religion de Jésus-Christ! Dans ce sens encore, il est vrai qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Plus notre âme s'élève au-dessus de la terre, plus elle s'attache aux choses immortelles et à celui dont elles émanent, et plus notre forme s'embellit, et plus nos traits s'ennoblissent. La foi qui vivifie nos cœurs, et qui les nourrit des béatitudes célestes, éclaire aussi nos physionomies, comme l'aurore naissante dissipe les ténèbres de la nuit.

Autant que l'Israélite l'emporte par ses sentimens religieux sur celui qui est simple sectateur de la religion naturelle, autant le disciple de Jésus-Christ l'em-

porte-t-il sur celui qui borne son culte et sa foi au judaïsme. C'est donc la religion chrétienne qui, plus qu'aucune autre, nous rapproche de Dieu, nous assimile à lui, et nous établit dans sa confiance. Heureux l'homme à qui il a été donné de sentir que le besoin de son cœur lui prescrit de considérer l'humanité telle qu'elle est, et non suivant des idées abstraites! heureux celui qui, sans vouloir percer les mystères ineffables auxquels la faiblesse de notre entendement ne saurait arriver, reconnaît la divinité de l'Homme-Dieu, qui a revêtu la nature humaine! heureux celui à qui il a été donné de comprendre ces paroles de Jésus-Christ : « Personne ne connaît le père, si ce n'est le fils, et celui à qui le fils l'a révélé : celui qui me voit, voit aussi le père! » Ah! s'il m'était réservé encore de rencontrer ici-bas le mortel véritablement pénétré de ces sentimens, quelle serait ma joie! Sa physionomie deviendrait mon point de repos, et je m'écrierais : Voici l'image de la Divinité!

Plus notre foi est interne, active, énergique, vive et pure, plus elle est à l'abri d'illusion; plus cette foi est concentrée dans le sentiment et dans l'expérience de Dieu en Jésus-Christ, plus notre physionomie s'épure et se sanctifie. Elle fera la joie du Créateur; la joie des anges, auxquels vous croyez sans les voir, et qui vous aiment plus tendrement que vous ne le pensez; la joie enfin du petit nombre des élus sur la terre, qui sauront découvrir dans vos traits le moindre rayon d'immortalité.

L'imagination même du sentiment religieux, l'hypocrisie ou la religion des mots, le mélange du senti-

ment et de l'affectation, de la vérité et de l'apparence, de l'esprit et de la manière; tout cela s'exprime aussi très distinctement sur la physionomie. Quand on a étudié les hommes et qu'on s'est étudié soi-même, il n'est pas difficile de démêler toutes ces nuances cachées.

« Il se peut, me répondrez-vous, qu'un observateur attentif et exercé devine quelque chose d'approchant, par les parties molles. » Ce n'est pas en dire assez; non-seulement les dispositions religieuses de chaque individu s'expriment dans l'air et dans les traits du visage, dans la mobilité de la physionomie, dans l'assiette et dans les plis qui résultent des mêmes mouvemens souvent répétés, mais le dessein et la forme solide vous donneront encore une juste idée de ce que l'homme est, de ce qu'il peut être et du genre de religion qu'il doit adopter.

Par exemple, vous reconnaîtrez aisément dans la mine du piétiste sa gravité composée et inquiète; dans le herrnhuthien, son calme efféminé; dans le mennonite, sa simplicité cordiale; dans le mystique, son amour spirituel; et tous ces caractères religieux vous les saisirez indépendamment de l'attitude, de la démarche, du geste et de la voix; circonstances dont chacune séparément ajoute encore tant à l'expression. Mais ce qui est bien plus, je soutiens qu'il y a pour chaque classe religieuse une conformation particulière.

Une conformation religieuse! Cette expression n'a rien de choquant en elle-même, et la philosophie que

je me suis faite ne se met pas en peine des mots, parce qu'elle n'a pas besoin non plus d'être en peine des choses que ces mots désignent. Cependant je prévois l'étonnement de quelques-uns de mes lecteurs : ils se récrieront sur ce nom de *conformation religieuse :* ils diront : « Le bon LAVATER n'est pas sage, et à force d'écrire il perd la tête. » Ce n'est pas cela pourtant; je suis sûr de mon fait, je sais que je parle le langage de la vérité, et je promets de fournir les preuves de mes assertions, non pas seulement dans le Traité des lignes physiognomoniques, mais, sur l'heure, dans les additions qui vont suivre.

S'il est des formes de visage dont on ne fera jamais de grands capitaines, s'il en est d'autres dont vous ne tirerez jamais parti pour le travail du cabinet, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des formes dont on pourrait prédire qu'elles n'appartiendront jamais ni à des herrnhuthiens sincères, ni à des méthodistes constans?

Si l'expression physionomique, si la mine répond aux sentimens religieux intérieurs, pourquoi la forme n'y répondrait-elle pas aussi? Car, après tout, la mine est la partie vitale de la forme, et à mesure qu'elle s'anime et s'enflamme, elle peut aussi communiquer son feu aux parties solides, les purifier et les réhabiliter dans leur forme primitive.

Autant qu'il m'a été possible d'éclaircir la matière, je crois pouvoir distinguer les conformations religieuses en trois classes principales, et c'est la même division que j'ai déjà adoptée précédemment : 1° les formes tendues ou dures (comme par exemple celle de Cal-

vin); 2° les formes lâches ou molles (dans le genre de celle de Zinzendorf); 3° les formes droites et dégagées, qui sont susceptibles d'un excès de rigueur, ou du plus haut degré de douceur (telles que saint Paul et saint Jean).

Notez que je parle ici des cœurs vraiment religieux, et non de ceux qui sont purement vertueux, et bien moins encore de ceux qui, avec beaucoup de prétentions à la religion, n'en ont pas moins perdu ou étouffé le sentiment.

Les uns, fortement constitués, mais néanmoins touchés du besoin de la religion, se représentent les choses invisibles sous un aspect imposant et redoutable; ils s'attachent de préférence aux idées qui les remplissent d'épouvante et d'effroi; d'autres, d'une trempe plus molle, ne voient dans l'éternité que des êtres célestes dont le caractère aimant est en sympathie avec le leur. Il y en a peu qui aient l'avantage d'éprouver avec la même vérité, et les mouvemens de l'extase, et les secousses violentes : il y en a peu qui dans la joie et dans l'affliction aient toujours ce seul et même principe : Dieu est l'amour.

Il est des hommes qui ne se transportent dans le monde invisible que par la force de la pensée. Chez eux la religion n'est que la sérénité de l'esprit; leur Dieu, un être abstrait. C'est à peu près le système de Wolff et celui de ses disciples.

D'autres embrassent la Divinité et le royaume des Cieux par l'imagination : tels sont les herrnhuthiens.

Enfin il y en a qui substituent à la pensée et à l'i-

magination le seul sentiment, et qui cherchent le souverain bonheur dans la rêverie, dans l'anéantissement: tels sont les mystiques.

Quel est le fidèle qui réunisse tous ses efforts, qui combatte de tout son pouvoir et de tous ses sens, pour gagner le royaume céleste?

Les âmes vigoureuses l'emportent à la lutte.

Les âmes faibles veulent y monter par les pleurs et par les chants.

Les caractères qui sont à la fois mobiles et solides rapportent tout à ce grand but, leurs efforts et leurs larmes, leurs actions et leurs souffrances.

Tout homme religieux modèle, sans le savoir, sa divinité sur son caractère. Le flegmatique adore un Dieu calme et doux; la colère redoute son pouvoir et sa vengeance. Voilà pourquoi saint Pierre et saint Jean parlaient du même Dieu, l'un avec crainte, et l'autre avec tendresse. Quoi qu'il en soit, notre sentiment religieux nous porte à considérer Dieu comme le souverain bien et le souverain amour; et de quelque manière que ce sentiment opère en nous, il tend toujours à notre sanctification.

De toutes les physionomies religieuses, il n'en est peut-être pas de plus reconnaissables, de plus frappantes que celles des jésuites. Les yeux des jésuites ont passé en proverbe; et en effet, je me ferais fort de les dessiner d'idée, et non-seulement leurs yeux, mais presque leurs formes de tête. Sous quelque costume qu'un jésuite paraisse, il porte toujours sur soi les marques de son ordre; le physionomiste ordinaire les retrouvera dans le regard; le physionomiste exercé, dans le contour de la tête. Ce contour est remarquable à l'égard du front, du nez et du menton. Le front sera presque toujours élevé en voûte et d'une grande capacité, sans être ni compacte, ni vigoureusement prononcé. La plupart du temps le nez est grand, courbé et très cartilagineux vers l'extrémité. Le menton est large, pas trop gras, mais relevé en bosse. Ajoutez à cela des yeux qui s'affaissent, et des lèvres bien marquées. C'est une chose singulière que parmi tant de savans distingués qu'a produits l'ordre des jésuites, il se trouve à peine une seule tête vraiment philosophique. Des mathématiciens, des physiciens, des politiques, des orateurs et des poètes, tant que vous voudrez, mais presque point de philosophes. La raison en est toute simple. Le caractère souple et insinuant, le langage étudié, la réserve et la dissimulation, qui entraient dans le système de cet ordre, pouvaient-ils s'associer avec la franchise, la hardiesse et l'exactitude scrupuleuse de la philosophie? Des principes aussi opposés n'étaient guère compatibles. Les jésuites ont été réputés pour l'esprit d'intrigue, mais l'exécution

des entreprises hardies n'a jamais été leur fait; car la finesse détruit communément l'énergie, si même elle ne l'exclut pas tout-à-fait. L'audace des jésuites était sans bornes, je le sais; mais elle était mystérieuse, elle se cachait dans les ténèbres, et le courage qui fuit le grand jour, ne mérite plus ce nom. J'observerai encore que le véritable enthousiasme religieux (bien différent de cet enthousiasme factice qui n'est qu'une affectation) habite rarement, ou, pour mieux dire, n'habite jamais les corps osseux à l'excès.

Ignace de Loyola.

Il fut d'abord homme de guerre, et ensuite l'instituteur de son ordre. Moitié héros, moitié enthousiaste, ce personnage extraordinaire a été l'écueil de tous nos historiens philosophes.

Il est rare qu'avec des yeux bien fendus et fortement arqués on soit fanatique : il est difficile qu'avec des yeux pareils à ceux-ci on ne le soit pas. L'arrêt n'est cependant pas irrévocable.

Le visage de Loyola (n° 1) rappelle encore à plusieurs égards le guerrier, soit dans l'expression de la bouche, soit dans le regard, ou dans la structure de l'ensemble. Mais ce qui fait le caractère distinctif de sa physionomie, c'est cet esprit de cagoterie et d'intrigue qu'on a toujours reproché, et au fondateur, et à tous les membres de l'ordre des jésuites. La bouche me paraît incorrectement dessinée, et la lèvre d'en bas trop faible. Mais le front et le nez, et surtout l'œil, cet œil perçant et voilé, annoncent un homme fin et plein de ressources, qui, actif ou passif, est toujours également tranquille, et qui, par cette tranquillité même, opère de grands effets. Au reste, le front renferme mille projets rejetés et repris tour à tour. Une tête comme celle-ci ne peut rester oisive; elle veut agir et gouverner. Ne dirait-on pas que ce nez flaire de loin ce qui lui convient ou non? Le bas du visage est ce qui me plaît le moins; il est dur et faible.

La tête n° 2 n'a pas la même teinte de dévotion que le n° 1, mais d'autant plus de dureté, de hardiesse et d'opiniâtreté.

1



2



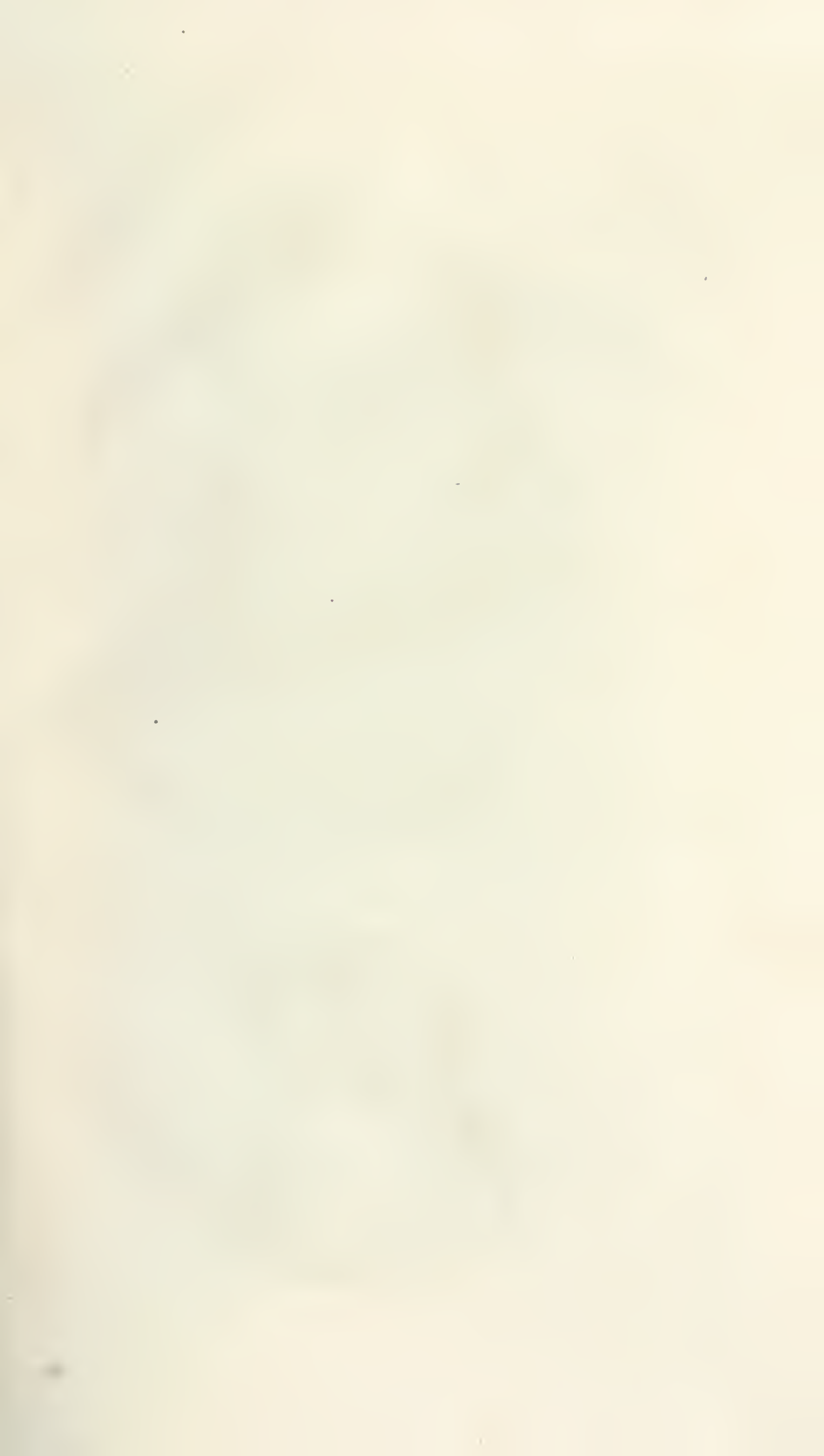






Trois profils de jésuites dont je ne connais pas les noms, mais qui m'ont été donnés pour authentiques et qui en on certainement l'air. Les formes principales et certains traits particuliers sont d'une vérité frappante : ils confirment ce que je viens de dire, et ne promettent ni beaucoup de profondeur philosophique, ni une grande solidité de jugement. Mais ont-ils du moins l'esprit religieux, ou seulement l'enthousiasme de leur chef? Je n'en suis pas sûr; et en général, je ne sais pas trop de quoi ils sont capables; tout au plus j'essaierais d'indiquer ce qui est au-dessus de leur portée. Par exemple, je doute qu'un de ces personnages réussisse à nous séduire, à nous inspirer de la confiance, à devenir le fondateur d'un ordre qui tende au bonheur du genre humain. Distinguons cependant : l'un des trois, et vous devinerez bien lequel, s'étudiera

à nous captiver par de basses flatteries, et par une feinte douceur qui cache un fond dur et revêche; mais, pour peu que vous lui opposiez une noble fermeté, vous le verrez timide et tremblant. Un autre sacrifiera aux plaisirs de la bonne chère l'empire des cœurs et des consciences. Un troisième, plus délié, plus instruit, plus éloquent et plus fertile en projets, n'emploiera dans ses moyens ni souplesse, ni dureté; mais la subtilité du raisonnement pourra lui valoir quelques succès, auxquels pourtant son mérite personnel n'aura contribué en rien. Enfin, quoi qu'il en arrive, je réponds qu'aucun des trois n'obtiendra jamais les honneurs de la canonisation, mais ils méritent tout aussi peu l'anathème.




1
2

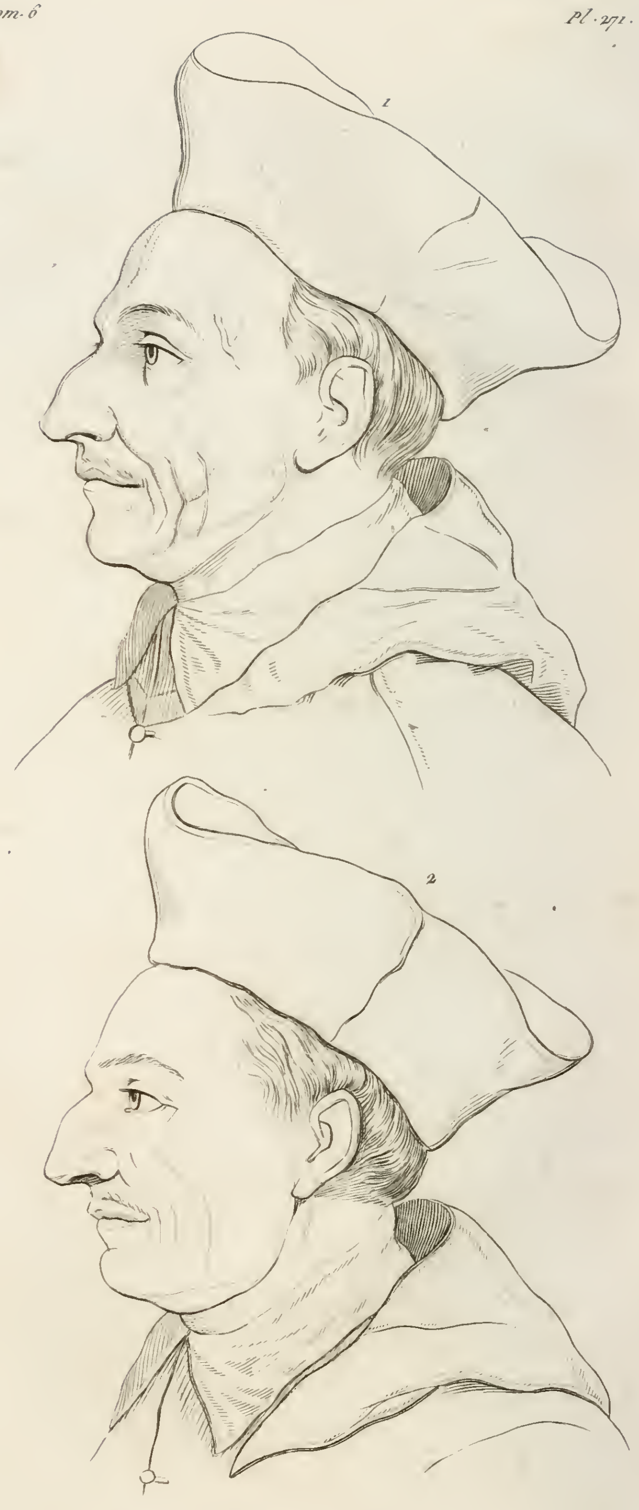
Ximenès.

1. Cette copie, si prodigieusement inférieure à l'original de Rubens, retrace encore un esprit supérieur, un des caractères les plus décidés qui aient jamais paru sur la terre. Vous y penserez mûrement avant de vous commettre avec lui; et plutôt que d'en courir les risques, vous préférerez ou de l'éviter, ou de lui céder. Son regard vous saisit, soit pour ne plus vous laisser échapper, soit pour vous écarter sans retour. Ne vous attendez pas à la moindre déférence de sa part; votre volonté sera obligée de s'assujettir constamment à la sienne; mais en revanche il ne vous proposera rien qu'il n'ait examiné et pesé avec soin. Le front, quoique trop aplati en comparaison du regard, a cependant trop d'énergie pour admettre une direction étrangère; d'ailleurs, il est en parfaite harmonie avec cette bouche discrète et close Placez un tel homme au milieu des politiques les plus raffinés, il démêlera, il devinera leurs plans les mieux conçus, sans trahir un mot du sien. Il saura projeter, dissimuler, différer, exécuter, conduire à son but tout ce qui l'intéresse; et, sans se mettre en peine de la louange ou du blâme, il trouve sa récompense dans le sentiment de sa force victorieuse; et content de lui-même, il se sert de son bréviaire, de sa tête de mort et de son cordon, pour gouverner ses passions et celles du monde. Sa religion sera austère, et son Dieu rigide; il ne sacrifiera rien aux plaisirs de la chair, mais son ambition cherche

à exercer un empire absolu sur les rois et sur les sages de la terre.

2. Il y a plus de trivialité et plus de rudesse dans cette tête : ce n'est plus qu'un bon moine ordinaire, sans qualités éminentes ni du cœur, ni de l'esprit.




1
2

Charles Borromée.

L'estampe ci-jointe présente l'image du célèbre Borromée, qui dans sa vingt-troisième année fut archevêque et cardinal, et qui mérita son élévation. Tels étaient les traits d'un homme qui par son inconcevable activité parvint à remplir tous les devoirs de ses charges importantes, qui fonda plusieurs établissemens utiles et durables, qui fut dans tous les temps un ministre zélé de l'Evangile, un modèle de religion et de vertu, et qui, joignant le talent à l'autorité, les fit concourir l'un et l'autre à l'avancement d'un même objet. Reconnaissez dans l'esprit de cette physionomie toute la sérénité et toute la ferveur d'un cœur plein de foi, d'espérance et d'amour. Reconnaissez dans ce coup d'œil l'homme qui sait apprécier l'homme, qui assigne à chacun la tâche qu'il peut remplir, qui dès le premier abord distingue et classe chaque individu selon sa capacité. Admirez après cela combien ce caractère religieux exprime en même temps de douceur et d'humilité ! (Et peut-il y avoir une religion sans humilité, peut-on être humble sans religion?) Le regard, la coupe de l'œil et l'arc du front, annoncent un penseur qui s'entend à former et à exécuter ses plans, mais qui n'emploiera jamais ni la violence, ni la hauteur, ni peut-être même son pouvoir, pour les faire réussir. Son sentiment religieux me paraît de nature à recevoir aisément des impressions timides ; mais il n'est pas moins prompt à s'ouvrir aux consolations et aux espérances de la béatitude éternelle.

Parmi les sillons que le jeûne, les souffrances et les mortifications ont tracés sur ce visage, on démêle encore une présence d'esprit imperturbable et qui suffit à tout. Sur cette bouche résident la modestie, la chasteté, la condescendance, la bienveillance, l'affection la plus cordiale. Le nez surtout est d'une expression décisive ; le dessin de la narine peut avoir subi quelque altération, mais je réponds de la forme principale, et je réponds aussi qu'avec une telle forme on ne saurait être un homme ordinaire ou insignifiant : elle suppose nécessairement un caractère actif et porté aux grandes choses. Il y aurait dans la physionomie de Borromée beaucoup moins de douceur religieuse, et dix fois plus d'énergie et de fermeté, et une noblesse presque redoutable, si la bosse du nez, au lieu d'être placée au centre, remontait un peu davantage vers la racine, ou si la proéminence du contour se prolongeait en ligne droite sans excavation marquée. J'avoue cependant qu'une telle conformation ne serait guère compatible avec un front uni et régulièrement voûté, qui se termine comme celui-ci en angle aigu.

Enfin, il reste un mot à dire de l'oreille : elle est dessinée avec la plus belle précision, ondulée avec élégance, et parfaitement bien détachée de la tête.

Dans l'ensemble, le caractère national de l'Italien est, en quelque sorte, voilé par une teinte religieuse, qui indique plus d'honnêteté que de sagacité.

2. La différence du second profil est palpable; il tient beaucoup plus du caractère italien, et beaucoup

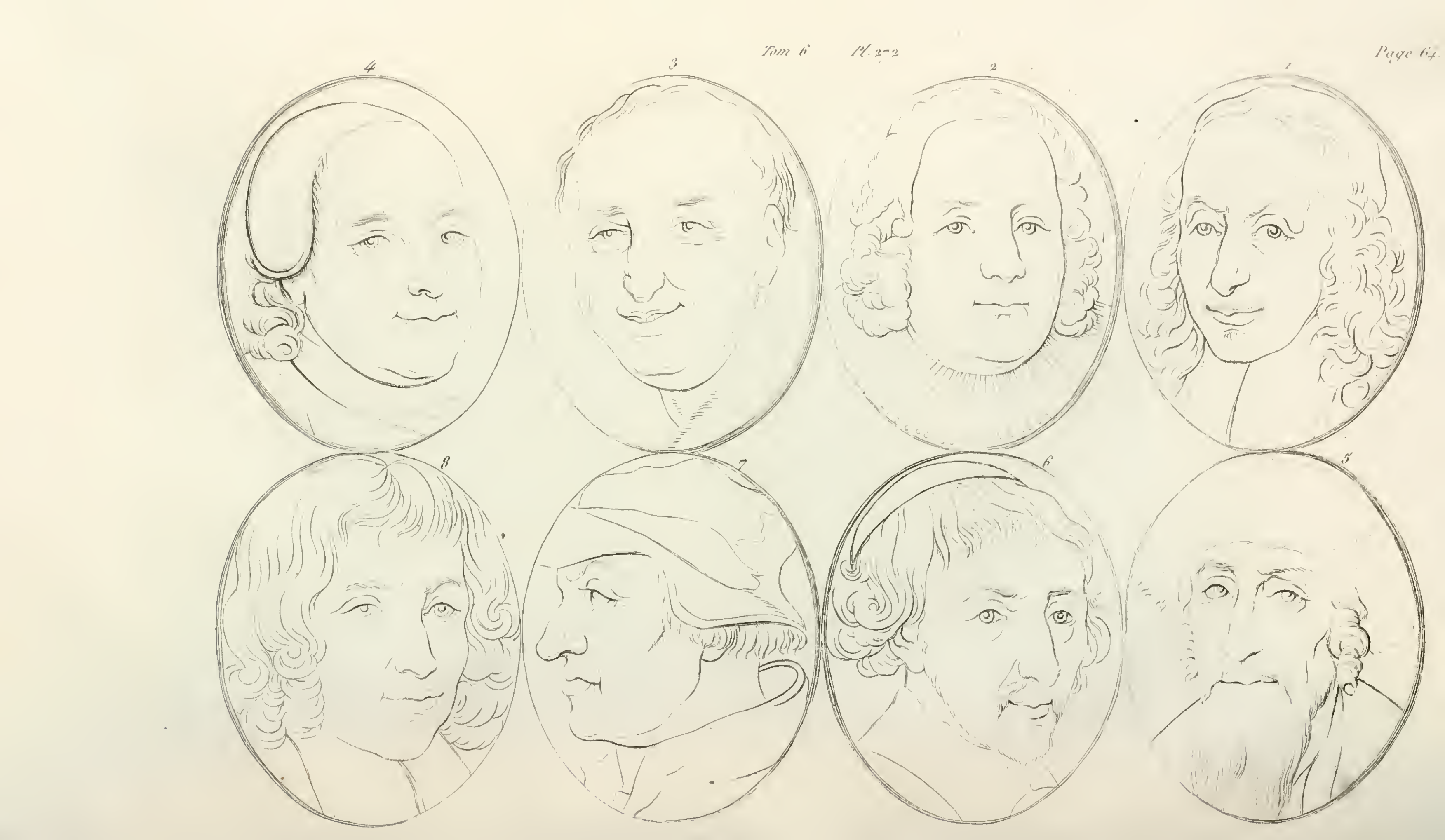
moins de celui de Borromée. Le front et le bas du visage l'emportent en prudence sur le premier; ils sont plus dignes d'un cardinal, on y trouve plus de finesse, mais d'autant moins de piété. Cet œil calculateur n'a plus la même douceur mélancolique; et en accordant au front plus de noblesse et de génie, je dirai pourtant que sa transition au nez et la courbure exagérée du nez même offrent un contraste choquant.

1. Spener. Visage plein de candeur, mais travaillé par la controverse, et, selon toute apparence, très sévère aux incrédules et aux hétérodoxes. Ce regard pénétrant ne connaît plus la tolérance pour ce qu'il a une fois réprouvé. L'ensemble de la forme suppose une vaste mémoire, une exactitude scrupuleuse, une probité à toute épreuve, et une extrême douceur dans la vie domestique. Un théologien qui a tant de piété, d'application à l'étude, de modestie et d'humilité, n'a certainement pas manqué sa vocation.

Le n° 2 est d'une trempe commune. Méthodique, attaché aux préceptes de l'école, il est très éloigné de cette piété pratique qui rend la physionomie du n° 1 si respectable.

Le n° 3 sera bientôt jugé. Le prendrez-vous pour un apôtre de l'humanité, et l'aura-t-il jamais été? Y reconnaîtrez-vous le sage qui prêche la sagesse et la vertu? Inspirera-t-il la confiance aux cœurs généreux? Je suis fâché de le dire, mais il y a quelque chose de diabolique dans ses traits. Tout y rappelle la légèreté, la profanation, la sensualité, l'ironie, la malice et l'abus de l'esprit.

4. Cet homme était fait pour diriger des consciences délicates et timides; il méritait d'être le fondateur d'une secte qui se distingue par la douceur et la simplicité de ses mœurs, et qui, bornée dans ses désirs, n'est pas difficile à contenter. Avec une physionomie si unie et si naïve, on doit avoir nécessairement un langage insi-


4
3
2
1
8
7
6
5



nuant et persuasif. Ce n'est pas là un penseur profond ; mais il a opéré par le sentiment des choses étonnantes, dont je défie ses détracteurs de venir à bout. Je démêle dans ses traits un peu de mollesse, peut-être même du caprice, mais surtout le talent de varier agréablement la même idée. Le tableau original, que j'ai vu, a une expression bien plus touchante.

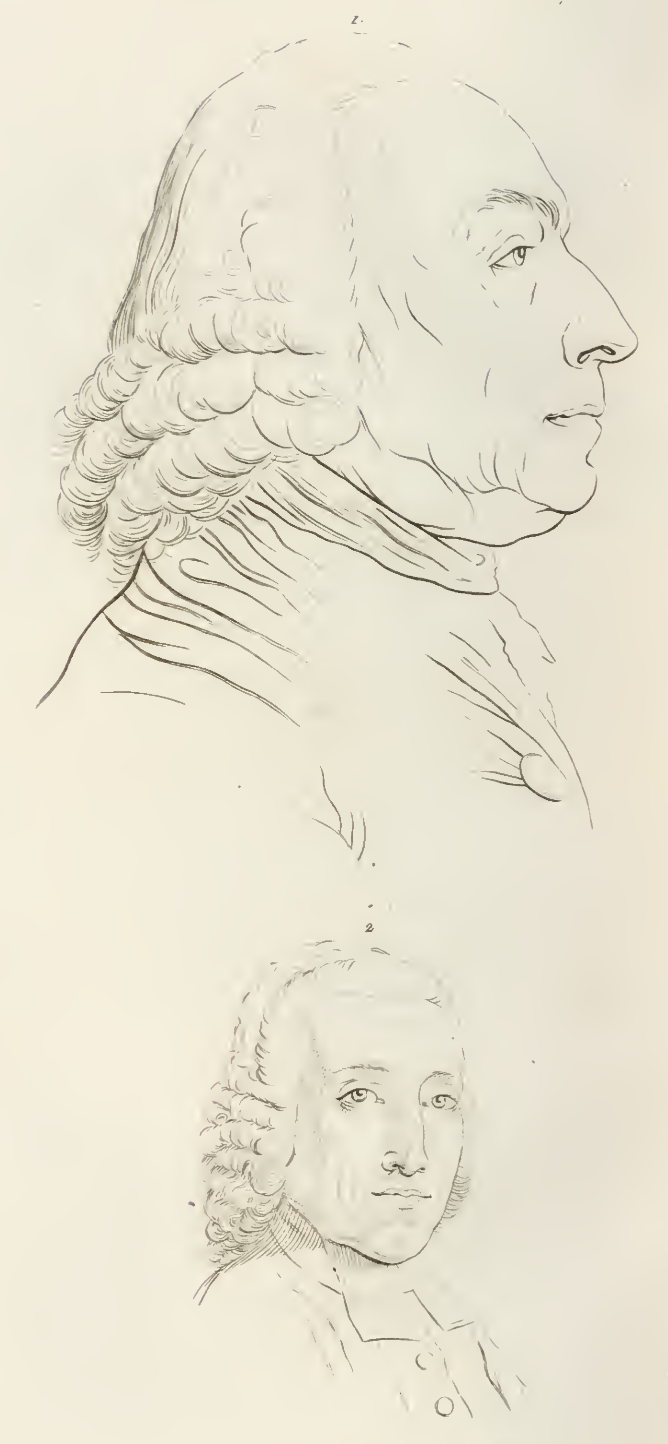
5. Comparée à Zinzendorf (n° 4), cette tête-ci a bien plus de sang-froid, de réflexion et d'énergie, une piété plus austère. Que de profondeur et de pénétration dans le regard ! que de raison pratique et quelle sagesse mesurée dans la forme du nez ! Cette bouche réservée ne prononcera jamais des jugemens précipités.

6. Ici vous découvrez des différences d'un autre genre, plus de mollesse, une imagination plus riche et plus fleurie, de l'éloquence, de la facilité, une teinte de légèreté, et je dirais presque d'irrégularité. Si le n° 5 s'est attaché des partisans par sa gravité circonspecte, le n° 6 entraînera par son luxe d'esprit, quoique peut-être il manque de goût et de délicatesse.

Le n° 7 réunit la sagesse au bon goût, et la culture de l'esprit à la dignité, à la solidité et à la simplicité du caractère. Ses idées religieuses n'auront ni la légèreté du n° 6, ni la sécheresse du n° 5, et sa froide raison rejettera avec dédain tout ce qui tient à l'exagération du sentiment, à la bigoterie et au fanatisme.

8. Me pardonnera-t-on si je trouve de l'amabilité dans la physionomie d'un homme décrié, dont le système paraît tenir de l'athéisme? me pardonnera-t-on si j'aperçois dans ses traits une grande droiture de cœur et de bonté, un caractère paisible et calme? Ce beau regard rappelle la douce mélancolie d'un esprit enthousiaste; le nez est plein de sagacité, et une telle bouche n'est pas faite pour être jugée par des profanes. Cet homme-ci ne serait-il pas en droit de se plaindre qu'il a été mal compris par ses disciples, et traité avec trop de rigueur par ses critiques?




1.
2

1. Quel heureux mélange de douceur, de tendresse, de bonté, de sensibilité et de modestie ! L'homme doué d'une telle physionomie est humble de cœur, exempt de passions turbulentes, toujours serein et tranquille, toujours content ; gai, sans se livrer aux excès de la joie, et sérieux sans succomber à la tristesse. Vous le trouverez équitable dans ses jugemens, circonspect dans ses démarches, réservé dans ses propos : il aime la propreté et la sobriété, il est pieux et dévot. L'original de ce portrait est un membre respectable de la communauté morave. Tolérant par principe, philanthrope par caractère, il chérit tous les hommes comme ses frères, et il est chéri de même par tous ceux qui le connaissent. Il réunit la prudence du serpent à la simplicité de la colombe ; et sa finesse d'esprit ne nuit à personne, parce qu'elle est toujours subordonnée à la charité et à l'amour du prochain. Attentif à tout ce qui peut l'intéresser, il sait contenir et sa langue, et ses mouvemens. Sa franchise n'a rien de dur, et une correction lui fait plus de plaisir qu'un éloge. Indulgent envers les autres, il est rigide envers lui-même, et pourtant éloigné de cette espèce d'anxiété qu'entraîne souvent une trop grande défiance. Son jugement exquis n'atteint pas au sublime du génie créateur, mais il a toute la pénétration et toute la sagacité qui s'acquièrent par la réflexion. Enfin, sans être égoïste ni disputeur, ni fanfaron, il a cependant assez de caractère pour soutenir ses droits avec courage. Au reste, tous ses traits portent l'empreinte de sa secte ; la bouche et l'œil en conservent plus particulièrement la

teinte, ou, pour mieux dire, la mélodie ; et l'ensemble de la physionomie, en se rapprochant de la simplicité des frères moraves, se distingue cependant par un degré de noblesse qui ne leur est pas habituelle.

2. Faible image d'un théologien infiniment respectable et très éclairé, dont le cœur et le caractère l'emportent de beaucoup en ferveur et en onction sur ses écrits religieux. Ceux-ci sont pleins de raison, mais l'auteur y laisse trop percer sa crainte de passer pour enthousiaste. Le calme de la réflexion, une douce sensibilité guidée par les lumières de la sagesse, beaucoup de bonté, de modestie et de circonspection, l'humeur la plus serviable, une piété exemplaire, jointe à une force d'esprit qui n'est à charge à personne; c'est ce qui fait le caractère fondamental de cette physionomie, et bien plus encore celui de l'original.





La Vierge et l'Enfant-Jésus, d'après Raphaël.

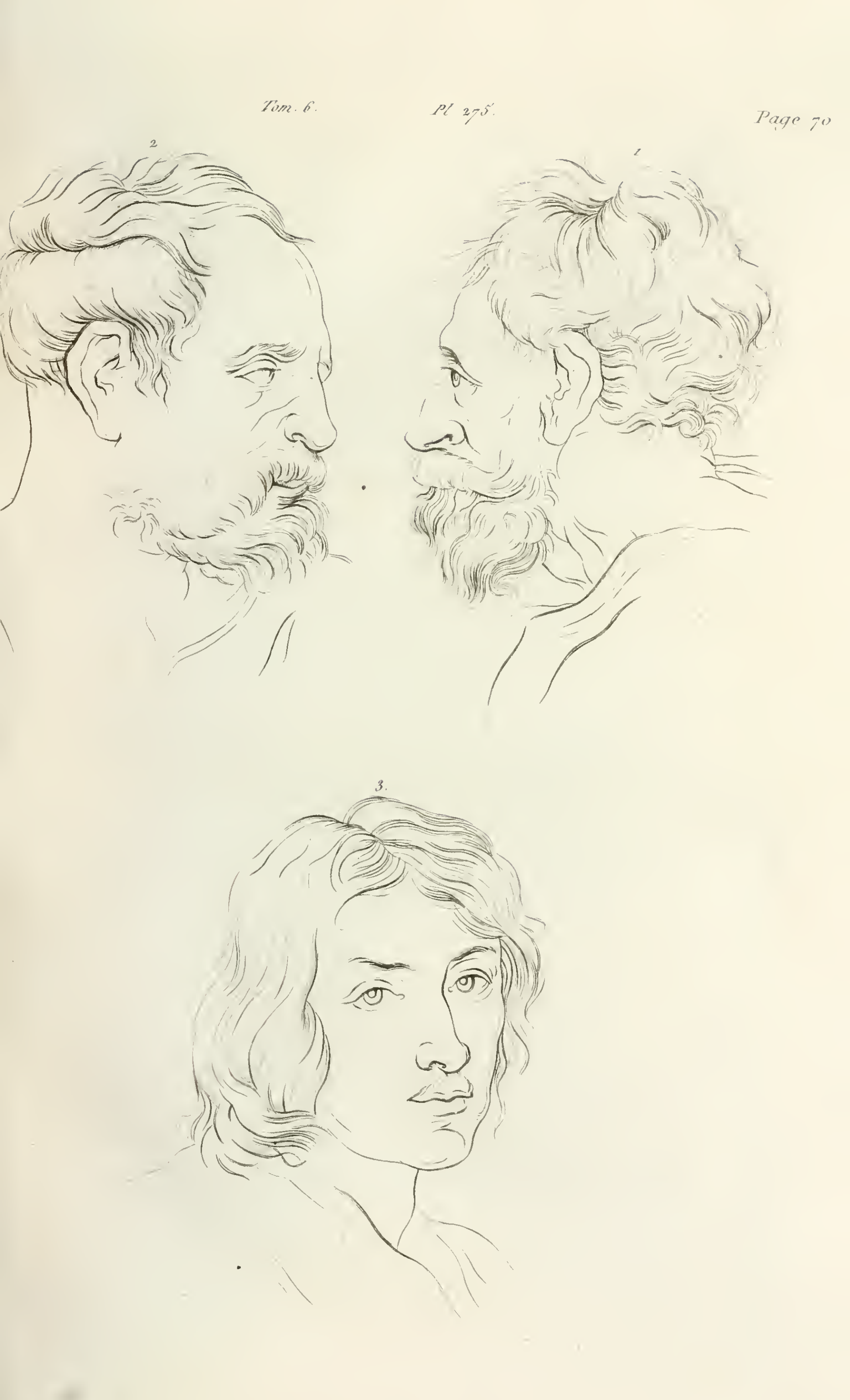
Inimitable Raphaël! peut-on méconnaître la sublime simplicité de tes compositions et la noblesse sans mélange dont elles portent le caractère inviolable? Où as-tu pris cette beauté céleste et pure que ton âme sensible a imprimée à tes figures? Examinez ses Maries, elles ont toutes la même douceur enchanteresse; ses Enfans-Jésus, ils ont tous la même énergie surnaturelle. Dans chacun de ceux-ci on entrevoit le développement vigoureux de l'homme; mais retracent-ils en même temps aussi la touchante image du Christ? Cette femme pleine d'aménité, dont la physionomie, sans être efféminée, n'a pourtant rien de massif, comment a-t-elle pu donner le jour à un fils qui, dans toute sa conformation, annonce des forces héroïques au-dessus de son âge? Jésus enfant, tel que nous le voyons ici, présage le vainqueur qui doit écraser la tête du serpent; mais dans le visage aimant et calme de la Vierge, je n'aperçois que la mère de celui qui est venu pour sauver le monde. Jamais le souffle impur du péché ne souilla ses lèvres, jamais elles n'ont proféré le mensonge : il y a autant de noblesse que de douceur dans la forme du nez; mais, vu de côté, il ne se lierait peut-être pas assez naturellement au front. Admirez ensuite l'attitude, le maintien, la draperie, le clair-obscur. Quelle simplicité, quelle unité et quelle harmonie dans tout ce groupe! Raphaël, artiste sacré, quelles délices tu dois avoir éprouvées en contemplant tes ouvrages! Il faudra des siècles pour te reproduire.

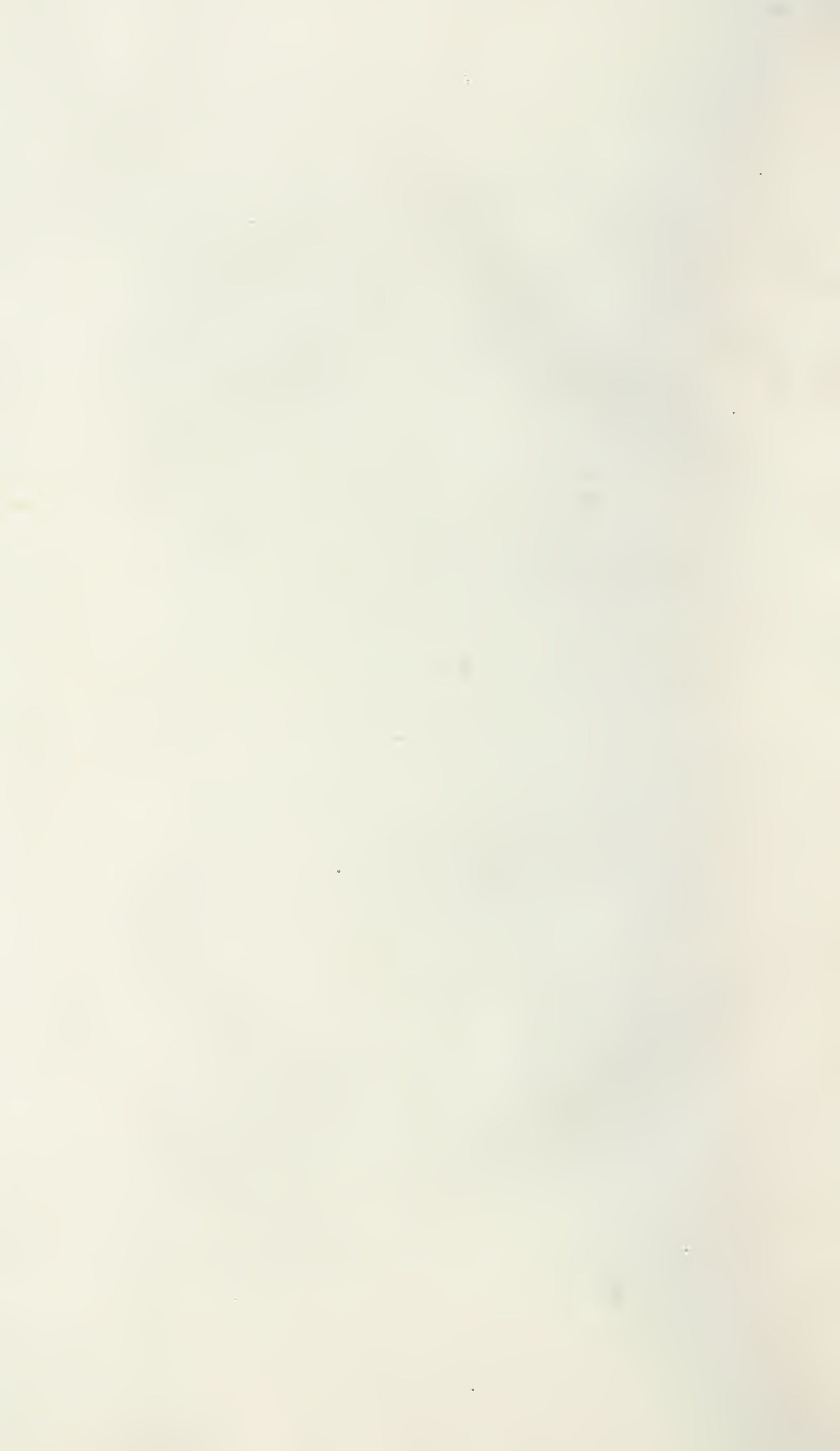
Trois Apôtres, d'après van Dyck.

Le plus grand peintre en portraits connu, van Dyck, qui s'étudiait tant à imprimer à toutes ses têtes un caractère d'originalité et d'authenticité, et qui lui-même avait reçu de la nature une physionomie si auguste, van Dyck était fait pour représenter dignement les disciples de Jésus-Christ. Ses douze apôtres, dont nous allons donner quelques esquisses, sont à peu près ce que l'art a produit de plus parfait dans ce genre. Quoique variés avec une intelligence admirable, on voit pourtant qu'ils ont été formés par la même main et dictés par le même esprit.

1. On reconnaît dans les traits de Simon le disciple attentif qui recueille et qui suit avec un saint respect les paroles et les actions de son divin maître. La trop grande échancrure du nez, d'ailleurs spirituel et distingué, diminue un peu la noblesse de l'ensemble. La barbe a bien plus de dignité dans le tableau original. On sait combien van Dyck était heureux et même sublime dans le jet de ses chevelures.

2. Mathias. En décomptant cette bouche impitoyablement caricaturée, et cette barbe insignifiante, on retrouve encore dans les deux sections supérieures du visage un caractère nerveux, appuyé sur les principes de la vertu et de la raison. J'attendrais de lui moins de vivacité, mais plus de fermeté que du n° 1.

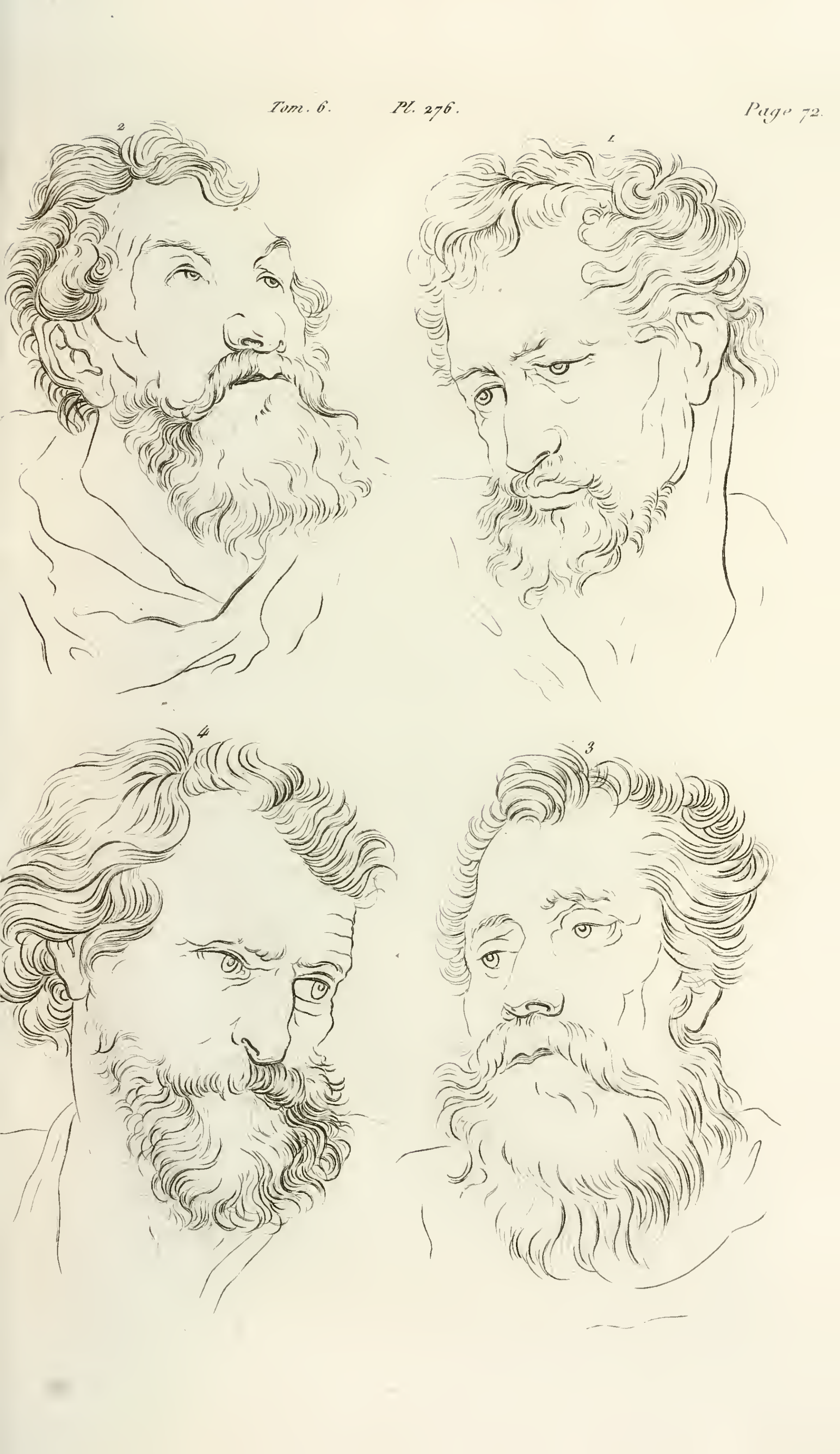

2
1
3.



3. MATTHIEU. Faible squelette d'un tableau original, vrai bousillage d'écolier, et néanmoins le contour extérieur depuis le sourcil jusqu'au menton, le nez et la chute des cheveux, rappellent un sentiment divin et un caractère de douceur qui l'emportent sur les deux précédens.

Quatre Apôtres, d'après van Dyck.

Barthélemi et Thaddée (n°s 1 et 4) se ressemblent par la forme, comme deux frères; par l'attitude, comme deux amis; mais, considérés de plus près, ils diffèrent de caractère. Le nez est le trait distinctif de leurs physionomies. Celui du n° 1 a le plus de sagacité et de délicatesse; celui du n° 4 le plus d'énergie, de précision et d'audace; et, en général, il y a dans le visage de Thaddée un degré de dureté et de violence qui approche presque de la cruauté. Dans l'un et dans l'autre les yeux sont trop passionnés, trop colériques pour des apôtres de Jésus-Christ; et dans tous les quatre, la bouche est ou mal dessinée, ou tout au moins détraquée. La tête d'André (n° 3) pèche surtout par cette partie; mais elle excelle par le nez, qui indique la sagesse, un sens droit, et la plus grande probité. La figure de Philippe (n° 2) doit exprimer la contemplation; mais l'idée est mal exécutée, et ne répond guère à la piété apostolique. Le peintre et le physionomiste seront également révoltés de ces barbes hérissées; ce n'est pas ainsi qu'il faut rendre cet ornement antique quand il ombrage le menton d'un personnage respectable. Au reste, Barthélemi (n° 1) paraît un observateur soupçonneux; Philippe (n° 2), un dévot plus fervent qu'éclairé; André (n° 3), un esprit attentif et réfléchi; Thaddée (n° 4), un ennemi irréconciliable de l'hypocrisie et de la méchanceté.


Tom. 6. Pl. 276. Page 72.
2
1
4
3






2
1
3
5
4

Cinq apôtres, d'après Spilsbury.

Un même esprit les a dictés. Ils ont tous la même sérénité et la même simplicité ; pas un seul caractère compliqué ou intrigant ; pas une seule physionomie dont vous feriez ni un pape, ni un cardinal, ni un Mazarin, ni un Fleuri, ni même un Borromée. Je ne retrouve point dans ces têtes l'énergie pressante de Raphaël ; le style de l'artiste annonce partout un homme tranquille et doux, simple, uni et ennemi du faste. Il est aisé de reconnaître le médaillon du milieu ; visage angélique, dont la forme et les traits offrent l'image visible de l'innocence et de la bonté. Ce n'est pas le prédicateur fulminant qui invoque le feu du Ciel sur les impies, ni l'antagoniste redoutable des profanes qui voulaient chasser les démons au nom de Jésus-Christ ; c'est un contemplateur recueilli en lui-même, plein de sagesse et d'indulgence ; c'est le disciple chéri qui repose sur le sein de son divin maître. L'expression du visage serait admirable, s'il y avait moins de dureté dans la bouche. Le nez du n° 5 ne répond guère au caractère apostolique, et la 4e figure indique un peu trop de faiblesse. Le front et les sourcils du n° 2 l'emportent sur tous les autres par la force du jugement. Le n° 1 se distingue par son esprit attentif ; sa bouche exprime une grande bonté, son nez une grande élévation d'âme. Le n° 4 nous montre une probité à toute épreuve, et qui n'admet pas l'ombre de la prétention. Le regard le plus spirituel est celui du n° 2. Voyez combien de dignité et d'intelligence physiognomonique le dessinateur a su mettre dans les barbes !

SEPTIÈME ÉTUDE.

DES PHYSIONOMIES INTELLECTUELLES.

I.

DES SIGNES GÉNÉRAUX DE LA NULLITÉ INTELLECTUELLE, DU GÉNIE, DE LA MÉDITATION, ETC.

Nous avançons d'un pas, et nous en venons aux signes des facultés purement bornées, qui ne touchent ni à la stupidité, ni à la folie. C'est l'homme sans talent, l'homme médiocre, l'homme ordinaire que nous allons considérer.

Tout individu qui ne nous frappe en aucune manière, qui n'attire et ne repousse personne, qui n'accable ni ne soulage, qui ne se fait ni désirer ni haïr, qui n'est ni assez riche pour donner, ni assez puissant pour ôter, qui laisse tout à sa place, qui ne produit rien de son propre fonds, et qui n'a pas assez d'énergie pour porter atteinte aux productions d'autrui, rentre dans la classe nombreuse des gens médiocres, dans la classe des êtres qui sont absolument indispensables pour maintenir, pour consolider et pour compléter l'ordre de la création. Il n'y a que l'insensé qui puisse les mépriser, il n'y a que le profane et le méchant qui puissent les regarder comme inutiles.

La physionomie d'un homme médiocre n'a donc rien

de saillant, rien de marqué, rien qui nous saisisse au premier abord, rien qui nous fixe ou nous attache. Vous ne remarquez dans ses traits ni trop de tension, ni trop de relâchement, ni excès de grossièreté, ni extrême finesse, point de front fortement osseux et proéminent, point de sourcils épais qui se rabattent sur la paupière, point de regard vif et perçant, point de nez également dessiné, point de bouche agréable qui se ferme doucement; tout est commun, et fait pour nous laisser dans l'indifférence.

Mais d'où vient, malgré cela, que tant de visages, qui ont quelque chose de si caractéristique, passent cependant aux yeux de tout le monde pour médiocres? C'est tantôt parce que ces traits caractéristiques ne sont ni assez prononcés, ni suffisamment développés; tantôt parce qu'ils ne se sont pas encore montrés dans tout leur jour; quelquefois aussi parce qu'il s'y mêle des disproportions plus ou moins analogues aux signes de la bêtise, et qu'alors, grâce aux traits accessoires qui adoucissent ou qui couvrent ces défauts, nous mitigeons nos jugemens. D'ailleurs, comme la classe des gens ordinaires renferme un plus grand nombre de beaux visages que de laids, nous nous accoutumons insensiblement à ennoblir la médiocrité. Enfin souvent nous faisons tout le contraire, et nous sommes assez injustes pour appeler médiocre ce qui ne l'est pas.

A proprement parler, je doute qu'il y ait dans la nature un seul visage tout-à-fait médiocre. Ce terme est relatif, comme ceux de grand et petit. Tout visage, quoique réduit par la pauvreté de nos langues à passer

pour médiocre, a quelque chose de particulier et d'individuel, qu'aucun autre visage au monde ne saurait lui disputer, ni posséder de cette même manière. Chaque quantité de vie, quelle que soit sa qualité, a une tendance interne à se manifester au-dehors d'une façon qui lui est particulière. Le philosophe et l'ami de l'humanité le savent; et, par cette raison, ils rassemblent toutes leurs connaissances physiognomoniques et toute leur bienveillance, pour tirer la perle du fumier, pour démêler soigneusement et consciencieusement dans chaque physionomie médiocre ce qui lui appartient individuellement.

Cette individualité se déclare dès l'instant qu'on touche la corde sur laquelle elle repose. L'âme semble se concentrer alors en un seul point, et cette concentration subite nous découvre aussitôt le caractère d'une faculté utile ou louable. Essayez d'entamer en présence d'un homme médiocre, ou cru tel, une matière qui soit de son véritable ressort, et souvent vous verrez partir les éclairs du génie de sa physionomie, auparavant immobile et indifférente. C'est une des plus belles et des plus nobles occupations de l'esprit et du cœur, que d'étudier ces regards vivifiés, ces traits animés, ces tons originaux du caractère. Béni soit le père de famille, bénis soient les maîtres chargés de l'éducation de la jeunesse, et les instituteurs de nos princes, s'ils ne laissent échapper aucun de ces traits, s'ils savent mettre à profit chacune de ces facultés individuelles! Heureux moi-même, si je contribue de mon côté à fixer l'attention de l'homme vertueux et bien-

faisant sur le mérite ignoré ou méconnu de telle et telle physionomie! Heureux si j'arrache du moins à quelques esprits incrédules cet aveu secret : « Oui, j'ai dédaigné, j'ai repoussé jusqu'ici des physionomies qui me paraissaient indignes de mes regards, et maintenant j'ai la satisfaction de découvrir en elles le germe des facultés les plus estimables et les plus utiles qu'en vain je chercherais ailleurs ! »

De la mémoire.

Je mets immédiatement au-dessus de la classe des esprits médiocres les gens dont tout le mérite consiste à posséder une grande mémoire.

La mémoire est la faculté de se représenter d'une manière identique les signes arbitraires qu'on a lus ou entendus. Elle diffère de l'imagination, en ce que celle-ci nous rappelle le souvenir des images que nous avons vues.

Lorsque notre jugement est occupé à ranger les signes des objets et des sensations qui l'ont frappé, nous sentons une espèce de vibration entre les sourcils ou un peu au-dessus. C'est donc là qu'il faut placer le véritable siége du jugement : il doit se trouver naturellement à l'endroit même où nous apercevons ses organes. Aussi me suis-je toujours fait un principe de chercher dans cette région du visage le caractère et la mesure du jugement, et j'y réussis la plupart du temps, tandis qu'il me paraît évident que la mémoire et l'imagination résident dans la partie supérieure du front.

Voici les signes généraux auxquels j'ai reconnu jusqu'ici la faculté de la mémoire : un front élevé et oblong, qui paraît carré sur le devant, tel que ceux de Casaubon, de Scaliger et de Juste-Lipse, trois exemples des plus étonnans d'une forte mémoire ; une peau blanche, molle et charnue qui couvre un front spacieux, haut et uni. Magliabechius, savant d'une mémoire prodigieuse, avait le front penché en arrière, et revêtu d'une peau charnue et plissée.

Parmi nombre d'enfans dont j'ai examiné et touché les têtes, je n'ai trouvé que deux garçons doués d'une mémoire extraordinaire, qui avaient près de la suture du crâne une cavité oblique. Il en résultait au haut du front une petite voûte, qui, dans le profil, décrivait à peu près cette figure ⟨.

J'ai recherché inutilement le même signe dans une infinité de jeunes gens qui se distinguaient par une mémoire très heureuse ; mais il est vrai que les deux sujets dont je parle possédaient cette faculté à un degré éminent ; outre cela, ils étaient extrêmement vifs, et ils avaient le système osseux fort dur.

Ce n'est pas cependant que tous les fronts larges, élevés et spacieux, supposent une bonne mémoire : ils l'excluent, au contraire, lorsque la peau est coriace, fortement tendue et brunâtre ; lorsque la partie osseuse est rectiligne et oblique. Il y a autant d'espèces de mémoires qu'il y a d'espèces de jugemens, et par conséquent on ne saurait établir un signe général pour toutes les mémoires heureuses ; il faut les différencier selon leurs propriétés particulières. Telle mémoire ne

parvient qu'à se rappeler de simples noms sans connexion d'idées; d'autres excellent à retenir des signes abstraits, des images, des chaînes de raisonnemens, des tirades de vers, des scènes de théâtre, des contes romanesques, des histoires compliquées.

Nous avons remarqué dans la silhouette de Haller les indices palpables d'une des plus vastes mémoire qui fussent jamais. Nous avons également démêlé dans l'occiput de M. Bonnet les marques distinctives de sa mémoire presque surhumaine. Le front d'Homère, d'après tous les dessins que nous en avons, est un magasin inépuisable de signes et d'images qui se renouvellent et se communiquent sans cesse.

La mémoire entre-t-elle trop dans les détails, sans être appuyée sur la force du jugement, l'homme s'arrête alors à des individualités et à des bagatelles qui ne conduisent à rien; il devient pédant. Si, à force d'analyser les détails, il oublie l'ensemble, se sert des moyens comme but, épelle au lieu de parler, il tombe dans l'affectation. De là ces gens qui passent leur vie à faire des collections et à rassembler des matériaux, qui poussent l'amour de l'ordre jusqu'à l'inquiétude, qui jettent tout ce qui est grand et hasardé, qui mettent des entraves perpétuelles à l'esprit, qui sont incapables d'envisager ou d'embrasser les objets sous un point de vue général. Rien de plus facile à reconnaître dans son extérieur et dans toutes ses allures qu'un pédant. Ses traits, son maintien et ses gestes, annoncent à la fois une gravité compassée, un air contraint et serré. Vous remarquerez surtout ce carac-

tère dans sa bouche, qu'il ouvrira le moins souvent possible, et dans ses lèvres qui collent fortement ensemble.

Lorsqu'une grande mémoire est soutenue par une certaine mesure de jugement, elle prend quelquefois l'apparence du génie. La faculté de bien retenir ce qu'on a lu et entendu, jointe au talent d'exposer les faits avec ordre, a souvent été confondue avec le génie même.

On pourrait comparer la mémoire à une rente viagère, à un fonds perdu qui rapporte de gros intérêts, et le jugement à un capital solide qu'on fait valoir, qu'on place et déplace à volonté. Un homme qui a beaucoup de rentes viagères passe pour riche, et il l'est en quelque façon; mais pour faire un bon commerce, il faut nécessairement des fonds.

Observations générales sur quelques-unes des nos facultés intellectuelles.

Lorsqu'on fait rapporter à chaque chose le signe arbitraire qui la caractérise individuellement; lorsqu'on établit ces signes avec assez d'exactitude pour que l'objet indiqué ne puisse plus être confondu avec un autre objet plus ou moins analogue; lorsqu'on est en état de ranger et de combiner ces signes, de manière qu'ils fassent distinguer tout de suite entre ce qui appartient à un sujet et ce qui lui est étranger, on peut passer pour une *tête logique*. Une saine logique demande la clarté et l'intensité du regard. Si l'art du raisonnement est

purement mécanique; s'il n'est point éclairé par le goût et par la délicatesse; s'il n'est point accompagné de ce tact fin et sûr, qui, dans les objets soumis à nos sens, discerne, tantôt leur noble simplicité, tantôt l'unité la plus heureusement variée, tantôt une harmonie enchanteresse où il n'y a ni trop, ni trop peu, où tout est à sa place, la physionomie s'en ressentira d'abord, elle sera désagréable, lourde et dure. Le front et la bouche prendront-ils une forme gracieuse, quand l'esprit est insensible au vrai beau, quand au lieu d'approfondir les choses, il s'en tient uniquement aux signes? Je citerai pour exemple ces mathématiciens abstraits qui ne sortent jamais du cercle de leurs calculs, et qui, indifférens à toute autre jouissance de l'esprit, se communiquent peu et rebutent par leur sécheresse. Moins on jouit, et moins on prépare de jouissances aux autres. Aussi reconnaît-on sans peine à l'extérieur un homme intraitable dans le commerce de la vie, et on distinguera de même ces têtes superficielles, trop faibles pour former des idées abstraites, et qui font consister toute leur science en ce qu'elles appellent le goût; expression dont on abuse si souvent pour cacher un défaut de solidité et d'instruction.

La mémoire s'occupe des signes arbitraires, de la combinaison répétée des signes précédemment combinés. L'imagination s'attache aux images, aux contours, au coloris, à la composition, aux attitudes. Le jugement recherche la signification des signes, d'abord individuellement, et ensuite dans leurs différentes liaisons. Le goût discerne le beau et le laid, les accords

et les dissonances, dans les objets qui frappent les sens. La raison démêle les cohérences et les incohérences, en remontant aux causes des effets. La sagesse juge des conséquences de ce qui est bien ou mal combiné. L'esprit aperçoit et fait sortir des ressemblances entre des choses disparates, et en rapprochant les objets, il détermine par des comparaisons saillantes les convenances et les disconvenances.

La raison, jointe à l'expérience et au pressentiment des suites d'une action, constitue la sagesse; et, dans ce cas, elle a pour signes physionomiques une gravité mêlée d'assurance et de calme, de grands traits fortement prononcés. S'associe-t-elle en outre le courage, l'héroïsme, de la dextérité et du savoir faire, les traits n'en ont que plus d'intensité et de fermeté; l'air du visage est plus expressif, il y règne d'autant plus d'harmonie et de totalité. L'esprit est toujours caractérisé par le rire ou par le sourire, dans des degrés différens. Le doux sourire du bon esprit ajoute au regard et à la bouche des grâces et un sel qui ne sauraient échapper à l'observateur éclairé; mais l'esprit de méchanceté, qui se plaît à des rapprochemens malicieux, engendre un rire sardonique qui dégénère en contorsions. De petites rides autour des yeux et de la bouche, des sinus frontaux proéminens, et la plupart du temps aussi le contour plus ou moins arqué d'un nez rabattu, peuvent nous faire soupçonner au moins des dispositions à l'esprit. Comptez en même temps alors sur une imagination propre à se représenter les objets qui touchent les sens, et remarquez qu'une imagination fertile, vive

et riante, admet constamment un front qui recule par le haut.

Mais si toutes les facultés intellectuelles dont je viens de faire l'énumération se trouvent réunies au même degré dans une parfaite harmonie, ou si, réparties par mesures inégales, elles sont concentrées par une même force proéminente, elles enfantent le génie. Celui-ci se manifeste selon l'impulsion que la force prédominante donne aux principales facultés intellectuelles et sentimentales qu'elle a subordonnées à ses lois. Cette force produit les artistes, lorsque l'esprit gouverne les organes avec assez de supériorité pour saisir avec finesse et pour reproduire les aperçus : elle forme les peintres, quand c'est l'imagination qui domine; les poètes, quand l'imagination et l'esprit se livrent aux charmes de l'amour et aux rêveries du sentiment; les musiciens, quand le sentiment amoureux est affecté de préférence par l'harmonie des sons; les génies militaires, quand le courage est entraîné par un penchant irrésistible au mépris du danger, et ne considère le péril que par les grands effets qui doivent en être la suite; les génies politiques, lorsqu'un sens droit, juste et prévoyant sait calculer d'avance les conséquences et les résultats de ses plans, de ses démarches et de ses opérations. Nous reviendrons successivement à toutes ces distinctions, et nous nous bornerons pour le moment à tracer les caractères physionomiques de quelques facultés intellectuelles.

La raison se manifeste par un extérieur noble et

calme, par de justes proportions dans les parties principales du visage.

Les esprits clairvoyans, doués d'une raison supérieure, mais qui n'ont pas assez de profondeur pour se livrer aux abstractions, s'annoncent ordinairement par des fronts d'éléphant, c'est-à-dire des fronts lisses, doucement voûtés et partagés en deux parties, dont celle du haut recule et celle d'en bas est avancée. L'expression de la raison se retrouve aussi dans le feu et le mouvement de grands yeux bien fendus.

La sagacité qui s'occupe plus de signes que d'images, admet la plupart du temps, sinon des fronts qui paraissent perpendiculaires, du moins de petits yeux enfoncés et pétillans. Des angles aigus indiquent la finesse et la solidité du jugement, et les têtes qui brillent par l'imagination ont toujours des contours agréables et bien arrondis.

On peut statuer pour règle que la forme des yeux est analogue à leur caractère. Les yeux clairs annoncent de la perspicacité; les yeux enfoncés (s'ils ne sont pas en contradiction avec le reste), de la profondeur; les yeux exactement dessinés, de la précision; un regard vague, de l'irrésolution.

Un petit nez pointu et d'une forme d'ailleurs élégante, suppose plus de jugement que de sagesse.

Celle-ci aime à se loger dans un front spacieux et compacte. Il lui faut en même temps des paupières bien apparentes, des yeux avec des angles aigus et longs, un grand nez large qui se voûte doucement au-dessous

de la racine, des lèvres bien fermées, un menton qui avance par le bas et avec une incision.

Le courage paraît, et dans l'ensemble et dans chaque partie séparée du corps, dans chaque mouvement de la main, dans chaque pas.

Vous reconnaîtrez l'homme de cabinet à ses sourcils rabattus ou prêts à se rabattre.

Du génie.

Qu'est-ce que le génie? On ne saurait résoudre cette question sans être soi-même un homme de génie; et, quand on l'est, on ne s'arrête pas à la définition du mot. Peut-être celui-là seul est-il en droit de la donner, qui, placé dans un juste milieu, ose porter ses regards tantôt au-dessus et tantôt au-dessous de sa sphère.

Je demande encore une fois ce que c'est que le génie, et ce qu'il n'est pas. Consiste-t-il uniquement dans l'extrême clarté des images et des idées? Est-ce la simple connaissance intuitive? n'est-ce que la justesse du coup d'œil et du raisonnement? n'est-ce que la capacité de produire de grands effets, la faculté de classer, de communiquer et de répandre ses notions? n'est-ce qu'une aptitude pour apprendre, concevoir et comparer avec facilité? n'est-ce que le simple talent?

Le génie me paraît être ce que les philosophes anciens appelaient leur esprit familier.

Voir, apercevoir, concevoir, sentir, penser, parler, agir, inventer, écrire, chanter, créer, comparer, sépa-

rer, combiner, raisonner, pressentir, se communiquer, comme si on était inspiré par un esprit invisible d'une espèce supérieure, ou comme si on était sous sa dictée, c'est avoir du génie. Faire toutes ces choses comme si on était soi-même cet esprit d'une classe supérieure, c'est être un génie.

Avoir un ami riche et sage qui nous assiste de ses conseils dans tous nos embarras, qui nous accorde ses secours dans tous nos besoins, ou bien être riche soi-même, et en état de pourvoir aux nécessités d'autrui, être sage soi-même, et pouvoir conseiller les autres, voilà, selon moi, la différence qu'il y a entre être un génie et avoir du génie.

Partout où vous trouverez des idées, des sentimens, des facultés, des actions et des effets, qui ne sont ni copiés, ni étudiés, ni enseignés, ni appris, vous trouverez aussi le génie.

Rien de plus facile à reconnaître ni de plus difficile à décrire que le génie : semblable à l'amour, on le sent mieux qu'on ne l'exprime.

Le caractère du génie, et de tous ses ouvrages, et de tous ses effets, est à mon avis l'apparition. Telle je me figure une apparition céleste. Elle n'arrive point, elle est là ; elle ne s'en retourne point, elle s'évanouit. Sa présence ébranlerait jusqu'aux moindres de nos fibres : immortelle par son essence, elle saisirait ce qu'il y a d'immortel en nous ; elle continuerait d'opérer sur nous, même après avoir disparu ; elle nous laisserait dans un doux frisson, partagés entre la frayeur et la joie. Tels sont aussi les effets que produit le génie.

Le génie est le *propior Deus.*

Ou bien cherchez-lui tel nom et telle définition que vous voudrez; qu'on l'appelle fécondité d'esprit, esprit de source et source inépuisable de l'esprit; énergie sans pareille, force primitive, force d'amour; élasticité de l'âme, ou des sens, ou du système nerveux, prompte à recevoir les impressions, et prompte à les rendre après leur avoir imprégné une teinte de sa propre individualité; énergie interne, naturelle et propre; force créatrice, abondance de facultés intellectuelles intensives et extensives; réunion, concentration de toutes les facultés naturelles; force d'imagination qui vivifie chaque objet, qui assujettit tout à son empire; force agissante qui, dans tous ses effets, actifs ou passifs, qui, dans son langage et dans son silence, va toujours au but, sans le manquer jamais; vertu interne, toujours assez puissante pour se manifester au dehors; esprit et feu central auquel rien ne résiste; esprit vivifié et vivifiant qui sent son principe de vie, qui le communique sans effort et dans toute sa puissance, qui s'ingère partout avec la rapidité de l'éclair; pressentiment de l'invisible dans ce qui est visible, de l'avenir dans le présent; besoin pressant, excité par la conviction d'une énergie interne qui satisfait à ce besoin; aptitude extraordinaire à combiner des rapports éloignés, sans le secours des rapports intermédiaires, à saisir de plein vol des ressemblances que la méditation ou le raisonnement ne découvriraient jamais; raison toujours calme, quoique entraînée par le torrent du sentiment; concours inné et inséparable de la foi, de

l'amour et de l'espérance. Enfin, si toutes ces définitions ne vous suffisent ou ne vous satisfont pas, choisissez-en de plus simples. Appelez le génie le don de l'invention, l'instinct de l'homme libre et pur; adoptez telles dénominations et telles descriptions que vous voudrez et que vous pourrez, le génie consistera toujours dans cette faculté divine et interne qui ne s'acquiert ni par l'étude, ni par emprunt, ni par imitation, puisqu'elle est une propriété innée. Le génie tient de l'inspiration : c'est là le caractère que toutes les nations, que tous les siècles lui ont attribué, et il portera ce caractère tant qu'il y aura des hommes qui sauront penser, sentir et parler. Le génie paraît comme l'éclair ; il crée subitement, sans rien préparer et sans être préparé lui-même ; il réunit ce que personne n'est parvenu encore à réunir ; il sépare ce que personne n'est en état de séparer. Il voit, il entend, il sent, il reçoit et communique d'une manière qui s'annonce aussitôt comme inimitable, et que tout autre désespère d'atteindre. Ses productions, uniques dans leur genre, ne sauraient jamais être égalées : elles sont immortelles comme l'étincelle divine dont elles émanent. Le vrai génie n'a d'autre origine que Dieu même, d'autre source que la lumière éternelle. Tôt ou tard on le reconnaît, on lui rend justice, on lui imprime le sceau de l'immortalité ; mais tôt ou tard aussi le temps démasque et apprécie à sa juste valeur le faux génie qui séduit les ignorans, et qui est tout au plus l'effet du talent, de l'étud et de l'imitation, qui n'est que factice, qui n'est point l'esprit vivifié par l'esprit, qui ne coule point de source, qui ne

porte point l'empreinte de l'homme intérieur, qui ne conserve pas l'image d'une énergie cachée, et n'en est que l'avorton. Parcourez les rangs de ceux qui, chez toutes les nations et dans tous les siècles, ont remporté unanimement le titre de génie ; ces auteurs sublimes dont les ouvrages et les résultats passeront à la postérité la plus reculée, qui vivent de génération en génération, qui ne sauraient être méconnus ni effacés, qui ont résisté et qui résisteront à tous les orages : citez un seul d'entre eux qu'on eût nommé génie, s'il n'avait senti, proféré, composé, donné et créé des choses originales tirées de son propre fonds. L'inimitabilité est le caractère du génie et de ses résultats, comme elle est le caractère des œuvres et des résultats de la Divinité. Tout ce qui tient au génie est inimitable, est l'affaire du moment, est une révélation, une apparition, un don, un pressentiment heureux qui se trouve là sans intention ni désir, que nous découvrons subitement, sans savoir ni pourquoi ni comment. C'est une influence supérieure, qui émane ou de Dieu, ou du démon.

Il y a mille objets dans la nature qui peuvent nous affecter, aiguiser nos facultés, attirer nos goûts, vivifier notre foi, notre énergie, notre espérance ; mille objets sur lesquels l'esprit créateur de l'homme peut s'exercer ; mille branches que l'esprit humain peut embrasser ; et voilà ce qui constitue les différentes espèces de génies.

Le monde visible et invisible est de son domaine. L'univers est pour lui plein de phénomènes. Le génie

est susceptible de toutes les impressions directes; mais, de quelque espèce qu'il soit ou puisse être, son essence et son caractère le mettent toujours au-dessus de l'art, au-dessus du savoir et du talent. Il ne subsiste que par lui-même. Sa marche a l'essor de l'aigle, l'impétuosité de l'orage, la rapidité de l'éclair. L'esprit étonné suit ses élans, entend son bruit et admire ses grands effets; mais il n'aperçoit ni son origine, ni sa destination, ni ses traces.

Génie! nom souvent profané, surtout dans le siècle présent, si fertile en faux génies! Mais qu'est-ce que le nom sans la chose? Chaque petit talent en cite un plus petit encore, qui, à son tour, se glorifie d'avoir des subalternes; et tous ces esprits médiocres usurpent une qualification téméraire. Que de peines ils se donnent pour prendre un vol forcé et mal soutenu! comme ils étalent leur savoir! que d'admiration, que d'encens ils se prodiguent les uns aux autres! mais leur règne est de peu de durée; le soleil se lève, se couche, et ils ont disparu.

Vrais génies! vous les flambeaux de l'univers, le sel de la terre! images de la Divinité, doués comme elle d'une force créatrice! trésors de votre siècle, astres qui dissipez les ténèbres et qui répandez partout la lumière! esprits sublimes, qui créez et détruisez à votre gré et les dieux et les hommes! dépositaires des secrets les plus sacrés! interprètes de la nature! vous qui prononcez des choses ineffables; vous les prophètes, les lévites et les rois de l'univers; vous que la Divinité a formés et organisés pour la révéler, pour révéler la

force et la sagesse de sa création, l'immensité de sa bonté et la majesté de ses œuvres, et leurs rapports avec la source éternelle, principe et dernière fin de tout ce qui existe; c'est de vous, génies, que je parle, c'est à vous que je m'adresse : Dieu vous a-t-il marqués d'un sceau? et quel est celui qu'il vous a imprimé? Dites-nous quelle est votre forme, quels sont vos traits, vos gestes, vos attitudes? qu'est-ce qui vous distingue du reste des mortels que vous laissez de côté à droite et à gauche? Vous portez un signe caractéristique, rien n'est plus vrai; il ne s'agit que de le trouver. La nature comprend le langage de la nature, et le génie pressent le génie. L'artiste sait démêler le regard de l'artiste, de même qu'on voit un fanatique se laisser attirer par un autre fanatique. Le génie, sans s'arrêter aux comparaisons, ni aux raisonnemens, ni aux réflexions, sent l'approche du génie; dès la première rencontre ils se reconnaissent, soit par la force de l'attraction, soit par une répulsion irrésistible. Telle est la nature des génies, de même qu'il est de la nature de l'aimant, d'attirer par un de ses pôles et de repousser par l'autre.

En parcourant les classes générales du génie, on trouve pour chacune des marques distinctives qu'on peut étudier et indiquer, des signes déterminés et déterminables. Je ne prétends pas les avoir saisis tous; je ne suis pas même capable d'établir les principaux, mais je rapporterai du moins mes faibles aperçus.

Il est une infinité de contours et de traits dont on peut dire avec certitude qu'ils n'appartiennent point au

génie, qu'ils sont incompatibles avec lui. Telles sont toutes les formes du visage que j'ai citées dans le chapitre de la stupidité d'esprit, toutes celles qui sont ou trop perpendiculaires ou trop arrondies. D'un autre côté, il y a des traits et des contours qui nous arrachent au premier coup d'œil ce cri d'admiration : Le voici ; quelquefois aussi le front seul, pris exclusivement, décèle le génie par une coupe tout-à-fait particulière ; mais il faut un tact des plus exercés pour la reconnaître.

Au reste, quel que soit le génie, son caractère, ou sa trempe, c'est toujours par l'œil qu'il se manifestera le plus. Cherchez-le dans le regard proprement dit, dans le feu qui l'anime, mais surtout dans le contour de la paupière supérieure, prise en profil. Au défaut de toute autre marque distinctive, je m'en tiendrai toujours à celle-là ; elle ne m'a jamais trompé. Je ne crois pas avoir vu l'homme, quand je n'ai pas vu ce contour. Que ce seul trait soit positif et décisif, peu m'importe le reste. S'il m'arrive quelquefois de manquer de temps ou d'occasion pour étudier une physionomie en plein, j'observe au moins la paupière supérieure. Souvent même elle me suffit pour indiquer en gros, mais avec assez d'exactitude, la masse des facultés intellectuelles d'un enfant, quelle que soit ma répugnance à porter un jugement sur un visage qui n'est pas entièrement développé ; et ce trait cependant est encore du nombre de ceux que les dessinateurs négligent impitoyablement la plupart du temps ; et voilà pourquoi il est si difficile de se faire une juste

idée de l'original par des portraits, quelque ressemblans qu'ils paraissent.

S'il est vrai, comme je l'ai constamment éprouvé moi-même, que le génie voit toujours en génie, sans en venir à l'observation, c'est-à-dire qu'il voit sans s'y préparer d'avance; s'il est vrai qu'il a le don de la perception, que ses aperçus les plus profonds et les plus exacts se font de plein vol (sauf ensuite au jugement à les épurer et à les rectifier); s'il est vrai que le génie trouve sans chercher; que d'après une de nos expressions précédentes, le génie est là, sans arriver; qu'il disparaît, sans qu'il s'en retourne; que ni le jugement le plus pénétrant, ni l'imagination la plus vive ne suffisent pour faire le génie; que celui-ci n'est qu'un simple coup d'œil, un regard électrique et concentré qui rassemble toutes les facultés de l'âme, on peut en conclure, et je crois même *à priori*, « que si jamais l'empreinte du génie est visible, c'est dans la paupière supérieure. » Non que ce soit là sa place exclusive; au contraire, il s'étend à chaque muscle et à chaque fibre, il bat dans chaque artère; mais je dis en même temps que, s'il ne paraît pas dans la paupière, il ne se montrera nulle part ailleurs. Ce n'est au reste que par une longue expérience qu'on apprend à démêler les inflexions souvent si prodigieusement diversifiées de ce contour; et tel grand dessinateur qui n'a pas fait une étude suivie de cette partie, aura bien de la peine à saisir et à rendre toutes ces nuances.

Un mot encore du regard de l'homme de génie.

D'abord j'y distingue une particularité qui n'est ni bien fréquente, ni bien sensible, et qui, pour être plus rare, n'en est que plus difficile à reproduire par le dessin. Indépendamment de ces traits de feu, de ces traits perçans et rapides qui s'expliquent en quelque sorte par la forme de l'œil, celui du génie a des émanations. Qu'elles soient réelles comme celles qui découlent de la lumière, ou qu'elles résultent uniquement du mouvement des matières que nous appelons lumière, fluide magnétique ou électrique, il n'en est pas moins vrai que l'œil du génie semble avoir des émanations qui agissent physiquement et immédiatement sur d'autres yeux. Je ne parle point d'émanations substantielles, ce serait une absurdité. Je prétends tout aussi peu déterminer la nature de ces émanations; mais je rapporte une chose de fait qui a presque passé en proverbe, qui est constatée par l'expérience, et qui ne saurait être révoquée en doute par quiconque admet une différence des couleurs. S'il est décidé que chaque corps réfléchit la lumière d'une façon qui lui est particulière, qui tient à son essence, ou qui du moins en rappelle l'affinité, il faut donc aussi que chaque œil donne à ses rayons les directions et les vibrations qui lui sont propres, et par conséquent les rayons qui partent de l'œil du génie doivent produire des sensations plus fortes que n'en produirait un œil ordinaire. Je retrouve l'indice de cette espèce de regard vivifiant dans les portraits du cardinal de Retz, de van Dyck et de Raphaël. Le regard du génie dans son plus beau foyer est irrésistible, incontestable, mira-

culeux, divin. Tous ceux qu'il frappe plient le genou devant lui; ils baissent les yeux et lui rendent hommage.

Le vrai génie, dans toute sa force, répand la clarté partout où il lance ses regards; il domine partout où il porte ses pas; il attire et repousse à son gré; il peut ce qu'il veut, et ne veut que ce qu'il peut; mais au plus haut degré de son élévation, il se croit encore petit, parce qu'il voit encore au-dessus de sa sphère un monde de génies, de forces supérieures et de grands effets; plus il prend l'essor, et plus il découvre l'immensité des espaces qui restent à franchir. Le génie jette ses racines en terre, semblable à cet arbre du rêve de Nabuchodonosor, qui rassemblait sous l'ombre de ses vastes branches les animaux des champs. Le génie tend toujours à s'élever, et tous les efforts contraires ne réussiraient point à l'écraser. Il terrasse le flatteur, il méprise ses détracteurs, il rit de ses calomniateurs avec la sécurité du riche qu'on cherche à décréditer. Ce génie sublime dont je parle, ce génie dominateur, qui, semblable aux gardiens sacrés de Daniel, est un sûr conseil dans tous les cas douteux; ce génie primitif dont chaque pensée est une intuition, chaque sensation une action, et qui dans toutes ses opérations est irrésistible, inextinguible; ce génie porte son caractère principal, son empreinte céleste, non-seulement dans le haut de la tête, dans le front, dans l'œil et dans l'expression du regard, mais vous le reconnaîtrez particulièrement à la racine du nez, lorsqu'elle est large, plus ou moins arrondie, resserrée et proéminente au-dessus de sa voûte. « C'est ici, dit

un de nos écrivains allemands, c'est ici que logent toutes les grandes afflictions, allégées par la force majeure qui sait les supporter et les vaincre; c'est ici qu'habitent une énergie concentrée et toute la plénitude de l'esprit. »

J'ai cependant vu des hommes de génie qui n'avaient pas ce trait, ou, pour mieux dire, qui avaient la racine du nez excessivement faible, mais leur génie était aussi d'un autre genre. Quelle que fût leur énergie naturelle, c'était moins une substance interne, solide et profonde, qu'une grande tension. Leur caractère était ordinairement plus sensuel, plus irritable, et laissait entrevoir des côtés faibles. Ils l'emportaient sur ceux de la première classe, par le calme et le sang-froid du jugement, par le don de l'abstraction, par l'esprit d'analyse : ils se répandaient davantage, ils avaient plus d'imagination que de sensibilité, plus de bon sens que de brillant, plus d'irritabilité que d'énergie; ils attiraient plus qu'ils ne repoussaient.

Le génie inventif, qui agit sur un seul point, se distingue par la force du système osseux, par des chairs fermes, par la pesanteur et la simplicité des mouvemens, par la solidité des nœuds frontaux, par des fronts qui approchent de la perpendiculaire.

Au contraire, les génies extensifs, qui embrassent une plus grande étendue, admettent des formes plus douces et plus allongées, des chairs plus molles; leurs fronts sont plus penchés, sans retomber pourtant nonchalamment en arrière.

Tous les génies, soit intuitifs, soit sensitifs, soit

actifs, tous les génies possibles en un mot, peuvent être rangés, si je ne me trompe, en trois classes. Ce sont, ou des génies de détail, ou des génies d'ensemble, ou des génies qui embrassent à la fois l'ensemble et le détail.

1. L'espèce de sens inspiré, l'énergie inimitable, qui sait isoler et abstraire chaque objet individuel, le génie de détail, qu'on appelle communément génie d'artiste (dont les papillons et les lézards de Hamilton, et les têtes de Tenner, peuvent nous donner une idée), retrouve ses lettres de noblesse dans la pénétration du regard, dans l'enfoncement de la paupière supérieure, dans l'intensité de ce coup d'œil frappant, qui, sans avoir rien d'attractif, rappelle les yeux des oiseaux de proie, enfin dans des traits concentrés et fortement dessinés. Les peintres et artistes d'Augsbourg et de Nuremberg offrent une multitude d'exemples de cette classe de génies.

2. L'espèce de sens inspiré, l'inimitable énergie qui embrasse de vastes champs, des tableaux entiers, des masses réunies; le génie d'ensemble qui passe et méprise les détails, est caractérisé par de plus grandes formes et des traits plus hardis. Tels sont les visages de Rubens, de van Dyck et de l'Espagnolet.

3. L'espèce de sens inspiré, l'inimitable énergie, qui saisit à la fois l'ensemble et les détails, ce sentiment complet de la nature, créé, formé et dicté par elle; le vrai génie, le génie dans toute sa pureté, où est-il? où en sont les exemples, où trouver ces êtres privilégiés qui d'un même coup d'œil engloutissent

l'ensemble, et analysent chaque détail? Faut-il les chercher dans la sphère des artistes, des poètes, des philosophes, des héros? Qu'ils se montrent pour que je dessine leurs traits et leurs signes infaillibles. Je ne connais que deux modèles, dignes d'être cités comme tels, mais je n'ose les nommer, ni placer ici leurs têtes, parce qu'ils sont mes amis, et pour ne point faire de mon ouvrage le panthéon de mes amis, comme l'un d'eux me l'a reproché. Ce qu'il y a de certain, c'est que le génie de ces deux hommes doit s'exprimer dans toute leur existence, dans leur forme, dans leurs mouvemens, dans leur démarche, dans chaque partie du corps, dans chaque muscle et dans chaque nuance. Ne croyez pas que le caractère de leur esprit reparaisse dans un trait détaché, dans un regard fugitif, dans un ton, dans un pas, échappés au hasard. Non, tout est harmonique et animé, vivifié par une même vie. Leur forme est en même temps solide et mobile; leur regard vaste et tranchant, microscope et télescope à leur choix, tantôt divergent, tantôt convergent, rapide et lent tour à tour; leur teint est d'un pâle jaunâtre, ou d'un violet tirant sur le rouge, jamais blanchâtre, ni laiteux, ni d'un rouge foncé, mais souvent changeant et mobile; leur démarche est alternativement légère ou ferme, ils voltigent ou ils marchent d'un pas assuré, ils volent ou ils sont immobiles.

Les génies de la vertu et de la religion, qui pressentent la vertu partout où elle se trouve, qui la devancent jusque dans son sanctuaire, qui sont actifs et passifs dans un cercle inaccessible au savoir et aux

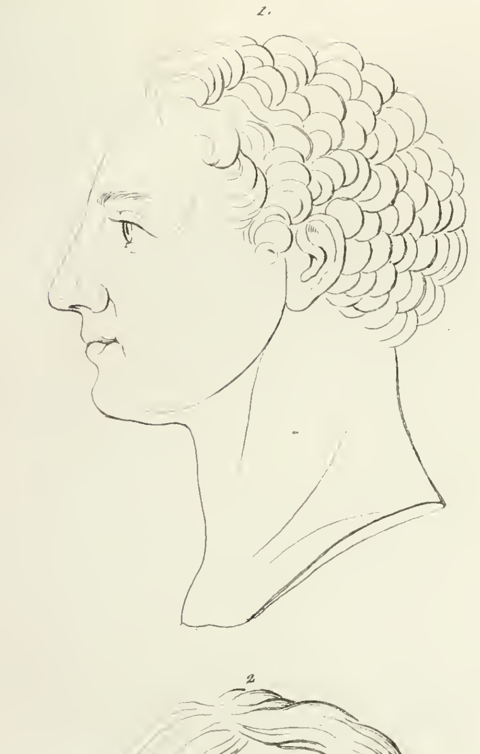
préceptes de l'école, qui découvrent au-dedans d'eux et hors d'eux des facultés, des dispositions, des effets dont les noms sont étrangers au langage, qui sentent, voient et opèrent des choses qu'aucun œil n'a vues, qu'aucune oreille n'a entendues; génies de la religion, élus du Père céleste, auxquels est préparé l'empire éternel depuis l'origine du monde, vos noms et le sceau divin empreint sur votre front, ne sont connus qu'à ceux qui participent à votre gloire.

1. Voici le visage non altéré d'un homme plein de bonté et de candeur, mais qui ne se distingue point d'ailleurs par des qualités ou des talens extraordinaires. Jamais le vice n'imprima la plus légère trace sur ce visage serein ; nulle passion, nulle intrigue tissue par la vanité ou la jalousie ne l'ont troublé ni sillonné. La droiture et la franchise y reposent habituellement ; le moindre détour, la plus légère perfidie, frapperaient singulièrement sur cette physionomie et lui paraîtraient étrangers. Il faudrait que les empreintes d'une passion y fussent très souvent répétées, afin qu'elles y devinssent fixes et permanentes.

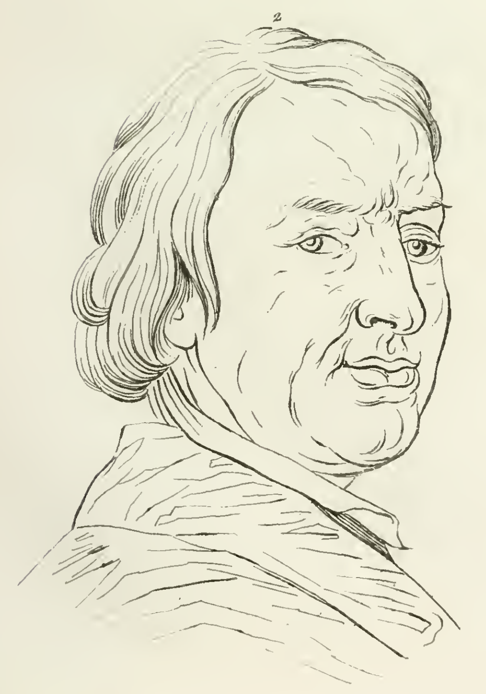
Dryden.

2. Cette tête-ci me paraît moins productrice que l'autre, mais elle a d'autant plus de solidité; si elle est moins riche en fonds, si elle a moins à choisir, elle l'emporte du côté de l'énergie. L'ensemble de la physionomie, et principalement encore le nez, annonce plutôt un homme de tête et de génie, qu'une âme sensible et passionnée. Comparé au précédent, ce caractère-ci est moins recherché dans ses jouissances, moins sévère dans ses idées, mais il est plus hardi dans ses résolutions, et il les suivra jusqu'au bout avec une persévérance courageuse.

1.

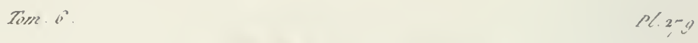


2



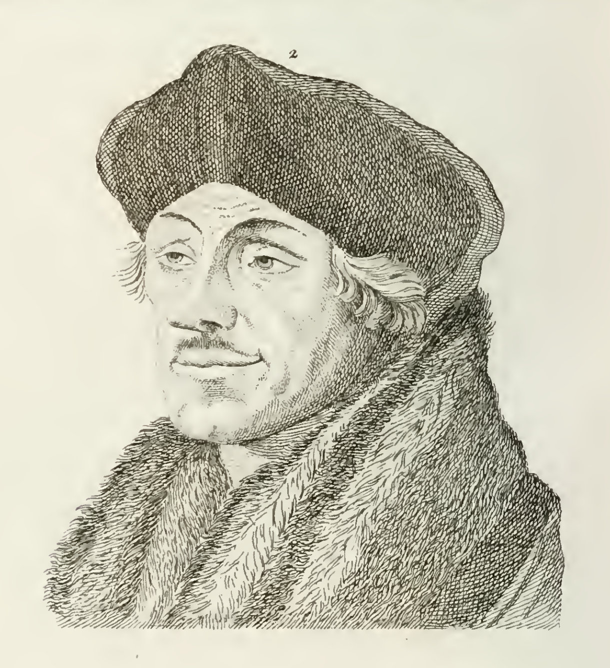






1.

2



Érasme.

1. Il est toujours représenté un bonnet sur la tête. Craignait-il que son front ne fût pas assez ouvert, pas assez noble, pas assez hardi, pour se montrer au grand jour? Le cachait-il par modestie? ou bien n'avait-il pas assez de tact physiognomonique pour sentir que cette partie est essentielle au portrait? enfin était-ce par habitude qu'il se couvrait la tête, ou par des raisons de santé, ou peut-être parce que son ami Holbein préférait de le peindre dans cette attitude familière? Je n'en sais rien; en attendant, ce qu'il y a de sûr c'est que sa physionomie est une des plus intéressantes, des plus parlantes et des plus distinctives que je connaisse. Elle figurerait également bien dans tous les chapitres de ce fragment, mais je l'ai rangée de préférence dans celui-ci; c'est une expression intellectuelle qui la caractérise le plus particulièrement.

Nous allons produire et juger quelques-uns des meilleurs portraits d'Érasme. La plupart de ceux que nous avons de lui, sont gravés d'après des originaux ou d'après des copies de Holbein. Quelque différens qu'ils soient entre eux, ils s'accordent pourtant tous à montrer un homme fin et avisé, enjoué et naïf, d'un savoir varié, plein de talent et d'esprit, l'homme d'étude qui n'est bien que dans son cabinet, et qui hors de là n'est plus à sa place, l'écrivain qui fait de sa plume tout ce qu'il veut. On dirait que ses lèvres sont toujours prêtes à laisser échapper un propos satirique : on y voit percer

le sourire d'un observateur intelligent, qui saisit des ridicules imperceptibles à d'autres qu'à lui.

2. Où trouver de la finesse, de la variété, de la circonspection, de la délicatesse, si ce n'est dans cette physionomie originale? où trouver une plus parfaite harmonie entre les traits constitutifs? Le dessinateur les a saisis et rendus avec une adresse merveilleuse : il souriait à coup sûr, en exprimant si bien le sourire malin de son modèle. On voit qu'il s'est appliqué scrupuleusement à conserver tous ces coins et recoins, tous ces détails minutieux, qui sont de la plus grande signification dans un visage comme celui-ci. Pas un seul trait hasardé qui tranche désagréablement sur le reste, qui nous choque, ou qui soit à charge.

On découvre dans le regard le calme d'un observateur intelligent, profond, avide de connaissances, et toujours réfléchi. Cet œil demi-clos, son enfoncement, sa coupe et la petitesse de son globe, ce nez circoncis, si j'ose employer cette expression, seront toujours l'œil et le nez d'un homme habile à concerter ses plans, ou du moins d'un homme méditatif, qui pense finement et qui sent avec délicatesse. Une telle forme de nez emporte nécessairement une humeur qui se distingue entre dix mille par son enjouement.

Que de vérité dans la bouche doucement fermée! Est-possible d'y méconnaître un esprit appliqué et délié, l'amour de l'ordre, l'élégance de la diction, la vivacité de la saillie? Cette partie est plus jeune, moins formée et moins sage dans le n° 2, et le nez y est aussi moins correct, moins exact et moins fini. Nous remar-

querons encore dans le n° 1 ce large menton sans aplatissement, sans trop de chair, et d'ailleurs si heureusement diversifié. Notez enfin les différentes inflexions du contour, depuis l'os de l'œil jusqu'au bas du visage; et, à moins d'être aveugle, vous retrouverez partout le sage, familiarisé avec le silence de la nuit, qui se joue des folies du monde, et qui cherche son bonheur dans les récréations de la philosophie.

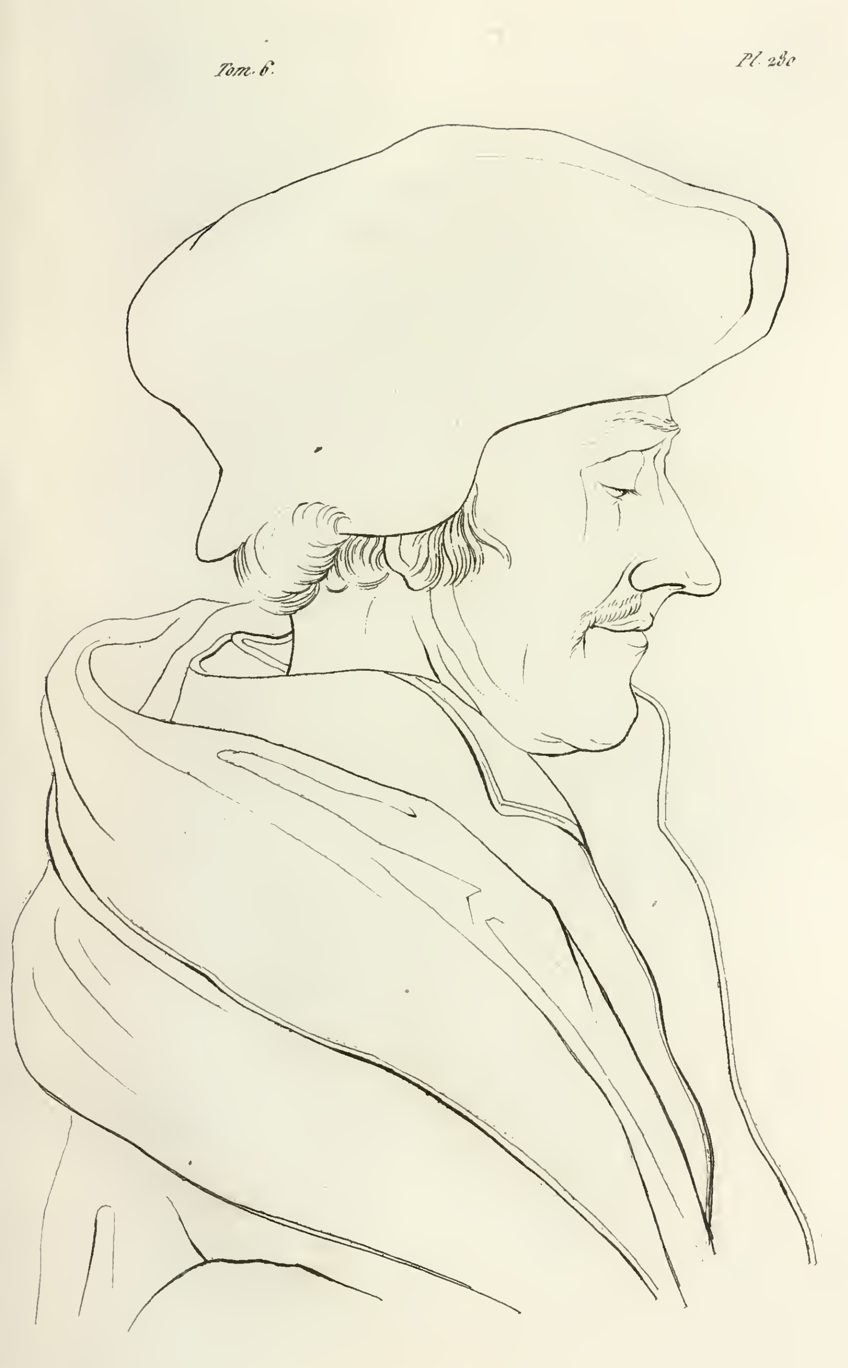
Érasme, d'après Holbein.

On connaît le portrait d'Erasme, peint par Holbein, ce morceau admirable, plein d'âme et de vie, qui se trouve dans la bibliothèque de Bâle, et qu'aucun burin ne saurait atteindre. Quelque supérieur que soit le tableau à l'estampe, il laisse entrevoir pourtant, à plusieurs égards, que, malgré tous ses efforts, le peintre a dû rester au-dessous de son modèle. Mais n'importe : il n'y a que l'homme de génie qui puisse sentir le grand, s'élever à la hauteur de son sujet, aspirer à s'en rendre maître, et quand dans chaque trait de l'ouvrage l'artiste a fait preuve de son habileté, de la justesse de son coup d'œil et de son vouloir, ce n'est plus sa faute s'il est obligé de s'écrier à la fin : La tâche était trop forte !

Dans cette copie encore, le nez est la partie dominante, quoique le bout ne soit pas assez délicatement dessiné, et que la narine manque de finesse et de vérité. Je serais tenté de l'appeler un nez de furet, et je lui associerais un caractère réfléchi par principes, et circonspect par délicatesse, auquel on reprochera plutôt un esprit de défiance que de présomption.

On craint de toucher à la bouche. La finesse d'esprit qui l'anime semble s'exhaler de la lèvre supérieure : une foule de pensées agréables viennent s'y concentrer, comme les couleurs dans le rayon.

Tom. 6. Pl. 280

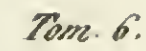




Le menton devrait être moins arrondi et plus anguleux : sa surface trop unie fait du tort à la base du visage quand même on adopterait pour ce portrait un âge moyen, c'est-à-dire celui qui s'accorde le plus avec les mentons de cette forme.

Samuel Clarke.

Si l'on essayait de juger des nations entières sur telle ou telle partie séparée du visage, les Anglais obtiendraient la préférence à l'égard des sourcils. Chez eux ce trait caractérise toujours le penseur, et je ne risque rien d'ajouter que l'esprit fertile du Français se manifeste ordinairement par la coupe du nez. Parcourez un certain nombre de portraits anglais, gravés en manière noire, et vous vous convaincrez de la justesse de ma remarque. Si je ne voyais de Clarke que les sourcils seuls (et encore sont-ils assez mal dessinés), je ne douterais pas un instant de la forme majestueuse du front et du nez, qu'ils supposent nécessairement. Je dirais d'abord que, si je ne rencontre pas ici le plus haut degré de pénétration, combinée avec autant de raison pratique, je dois désespérer de les trouver jamais. Une physionomie ornée de tels sourcils m'inspirerait à cent pas la plus profonde vénération : j'irais respectueusement audevant d'elle ; je lui cacherais de mon mieux toutes mes faiblesses, sans trop pouvoir me flatter qu'elles ne seraient point aperçues, et je me garderais bien d'afficher des vertus empruntées, persuadé que mon ostentation n'échapperait point à un observateur aussi éclairé, tout comme il saura démêler mes bonnes qualités, fussent-elles couvertes du voile le plus épais.


Tom. 6.


Pl. 281.





1

2

3

4

Diemerbroek, Hides, Oppyck, Rivet.

Je me déclarerais de préférence pour Diemerbroek (n° 1), par rapport à la chevelure. L'aimable sagesse de son caractère paraît et plaît dans chaque poil du sourcil, dans chaque cheveu de la tête. Chez l'amiral Hides (n° 2), le dessin, la forme et la masse des sourcils, indiquent de la manière la plus expressive un esprit déterminé, actif et vigoureux, qui ne laisse point à ses projets le temps de se refroidir. Osera-t-on se jouer à cette physionomie, à ce regard pénétrant, à ces sourcils? un caractère timide et irrésolu pourra-t-il soutenir la présence d'un tel homme?

Il y a bien plus de calme et de réflexion, moins d'activité, de hardiesse et de raideur, dans les sourcils d'Oppyck (n° 3). On y reconnaît la vraie candeur, exempte de passions.

Avec des sourcils pareils à ceux de Rivet (n° 4), on soumet tout à un examen scrupuleux, on craint de céder à des impressions étrangères, mais on retient d'autant plus solidement celles qu'on a reçues. L'œil, le front, le nez et la bouche s'accordent à fournir les mêmes indices.

J'accorderais au sourcil du n° 1 le caractère d'une douce sagesse, fondée sur l'expérience ;

Au n° 2 le courage énergique qui fait les héros ;

Au n° 3 une droite et saine raison ;

Au n° 4 une mâle prudence qui cherche à s'éclairer.

Ces quatre espèces de sourcils, vous les trouverez rarement aux femmes. Si le beau sexe ne différait du nôtre que par ce seul trait, la différence serait déjà suffisamment établie.

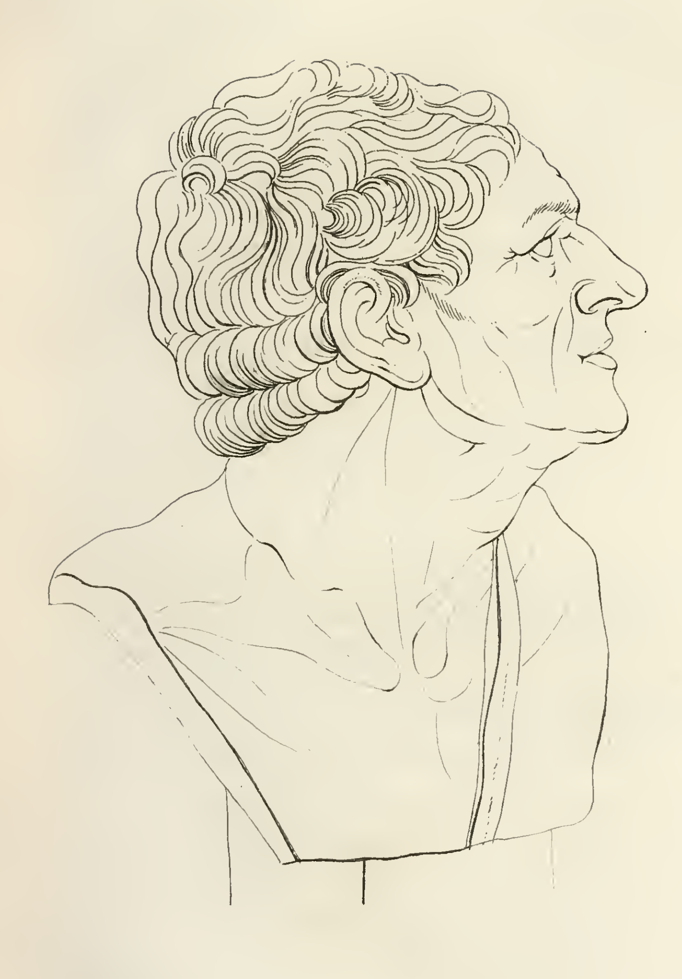




Sénèque.

Jamais cette tête ne saurait être celle de Sénèque, s'il est l'auteur des ouvrages qui portent son nom. Le front rappelle à la vérité la richesse d'imagination et l'énergie du philosophe latin; mais, loin de convenir à sa finesse et à sa manière ingénieuse, il est dur, inflexible, intraitable. L'ensemble de la physionomie porte la même empreinte. Tout y est plein de force et d'impétuosité; tout y annonce des passions violentes, faciles à irriter, difficiles à calmer. Il y a dans chaque partie séparée, et dans leur rapprochement, une rudesse et une grossièreté choquantes. L'arrangement de la chevelure et de la barbe, la forme des sourcils, celle de la bouche, du menton et du cou, concourent également à produire cet effet désagréable; et cependant ce visage n'est pas sans intérêt, parce qu'il est complet et homogène en tous ses points. Dès qu'il le voudra, il sera tout œil et tout oreille, et c'est déjà beaucoup, à mon avis. Ce regard soupçonneux vous épie et vous devine. Les rides autour de la racine du nez et des sourcils recèlent cent réponses pour une à chaque question. N'entreprenez pas de subjuguer ce front, s'il vous résiste. La bouche promet tout au plus un caractère franc et loyal; mais il n'en faut attendre ni délicatesse, ni ménagement. Enfin le nez l'emporte sur tout le reste; et, sans être sublime, il dénote un esprit énergique, productif, clairvoyant, qui, malgré toute sa rudesse, est plein de finesse et de causticité.

Voici encore un prétendu Sénèque, très différent du précédent, mais tout aussi méconnaissable dans son genre. Quoi qu'il en soit, le profil de cette planche 284 a dix fois plus de finesse et de délicatesse que n'en a le portrait de la planche 283. Le front, considéré séparément, n'est pas bien supérieur, si l'on veut; peut-être même ne renferme-t-il pas un grand sens; mais on ne saurait lui refuser ni une profonde capacité, ni la force du raisonnement, ni une extrême fermeté : il tourne et retourne chaque objet de tous les côtés. Le reste du contour est très homogène, animé d'un même esprit d'analyse et de pénétration, qui cependant s'associe avec le goût le plus exquis. L'œil aussi est plein de sagacité. Il n'y a que le front où je ne la retrouve pas ; il n'est pas assez doux pour caractériser l'homme de goût, et par cette raison il fait contraste. C'est lui qui est la principale cause pour laquelle je n'ose attribuer à ce visage la délicatesse du sentiment, quoique je lui accorde volontiers celle de l'esprit. L'ensemble pourrait bien aussi annoncer plus de finesse que de bon sens.





II.

DES PHYSIONOMIES D'ARTISTES CÉLÈBRES.

Les beaux-arts consistent dans l'imitation de la nature, et par conséquent l'artiste est l'imitateur de la nature. Plus il réussit à la reproduire jusqu'à l'illusion, et plus il excelle dans son art ; plus son modèle est sublime, et plus ses copies le sont aussi.

Pour être bon artiste, il faut,

1° Être à portée de consulter la nature, et surtout la belle nature ;

2° Avoir une vue bien organisée ;

3° Du coup d'œil pour observer la nature ;

4° Une âme pour la sentir ;

5° De l'énergie dans l'exécution, et par conséquent la fermeté, la mobilité et la facilité de la main ;

6° De bons instrumens ;

7° Trouver enfin les occasions de se distinguer, des encouragemens, et des circonstances favorables.

1. La nature, la belle nature, forme pour ainsi dire l'artiste dans son sein, et l'artiste qu'elle a formé la reproduit ensuite d'après lui-même. Elle est autre à Londres, autre à Amsterdam, autre dans le sanctuaire des Alpes, autre dans les sables du Brandebourg, autre à Athènes, et autre à Rome. Telle la nature, tel son imitateur. Jamais le peintre suisse ne l'emportera sur la majesté de ses montagnes et de ses cataractes ; ja-

mais le peintre italien ne sera supérieur aux belles formes dont sa nation lui présente le modèle.

2. On ne saurait bien rendre la nature sans l'avoir bien vue. L'artiste doit donc avoir de bons yeux, parfaitement sains, mobiles et simples, qui puissent supporter le grand jour et percer les vapeurs.

3. Il lui faut ensuite du coup d'œil pour l'observation. Il y a des millions d'yeux qui voient bien et qui n'observent pas. On trouve, au contraire, des yeux médiocres qui sont bons observateurs, et d'autres qui, avec le regard de l'aigle, ne le sont pas. A tout prendre cependant, un œil vif et perçant est mieux fait pour l'observation qu'une vue faible.

Mais qu'est-ce proprement qui donne à ces yeux, ou médiocres, ou bons, leur esprit d'observation?

4. C'est le sentiment et l'amour.

A cela vous m'objecterez que les caractères froids sont pourtant les meilleurs observateurs, et je vous répondrai oui et non à la fois. Ils seront insensibles et froids, si vous voulez, pour tout au monde, excepté pour l'objet qui les aura captivés. Un objet qu'on examine avec attention, qu'on fixe pour l'étudier, intéresse par-là même : il agit sur le sentiment, il affecte les fibres et les nerfs. La nature nous apprend que l'amour est un observateur clairvoyant, et l'amour est-il autre chose qu'une sympathie, qu'un accord connu ou inconnu avec l'objet qui nous attache? Quelquefois la haine produit les mêmes effets que l'amour; mais aussi elle n'est au fond que l'amour des défauts d'autrui, le malin plaisir que nous causent ses imperfec-

tions. L'observateur le plus attentif de nos fautes ne le devient que par la satisfaction qu'il trouve à les épier. Donc il me paraît constaté que l'âme des beaux-arts est toujours l'amour, le plaisir que nous prenons aux perfections ou aux imperfections de la nature. L'amour du beau forme les Raphaël ; le goût des caricatures, les Hogarth ; mais de toute façon l'art ne peut exister sans amour : il se nourrit du sentiment, il a besoin d'être touché, et l'artiste le plus farouche doit éprouver, quoi qu'il en dise, une certaine délicatesse de sentiment, un sentiment élastique, pour l'objet qui l'occupe.

5. Il faut encore de l'énergie dans l'exécution, et par conséquent la fermeté, la mobilité et la facilité de la main. Ne vous inquiétez pas, tout cela viendra. L'énergie est en rapport avec le sentiment. Le même nerf qui tressaille dans votre poitrine à l'aspect de l'objet aimé, conduit aussi la main. Vérité des plus importantes, il n'est point de sentiment sans énergie. La mesure de l'un décide aussi la mesure de l'autre, décide au moins les dispositions de cette énergie ; et quand même elle ne serait pas encore développée, le fonds y est pourtant, et il est susceptible de développement. Le sentiment hausse et baisse avec l'énergie, et l'énergie hausse et baisse avec le sentiment. Mais, direz-vous, pourquoi voyons-nous tant d'observateurs, qui sentent avec finesse, et qui n'ont pas la force de reproduire leurs aperçus ? C'est qu'ils manquent de la mobilité et de la facilité qui ne s'acquièrent que par l'usage. L'amour raccourcit sans doute les distances d'une longue route, il en aplanit les difficultés ; mais

avant d'entreprendre le chemin qu'on se sent la force de parcourir, il faut avoir l'habitude de marcher. La facilité est une force développée, exercée par l'usage. Si dès son enfance le jeune garçon prenait le crayon, s'il s'accoutumait à esquisser l'arbre, le rocher auxquels il met sa première affection, qu'il choisit pour ses confidens, avec quelle rapidité son énergie suivrait son sentiment ! Elle ne l'atteindrait pas à la vérité, tout aussi peu que les lignes de la nature égalent en pureté les lignes de la géométrie; mais cette énergie croîtrait du moins dans une proportion admirable avec le sentiment; elle en approcherait.

6. Et vous, hommes vulgaires, donnez ensuite à l'artiste de bons instrumens, du papier, des crayons, des pinceaux et des couleurs bien choisies, des chambres bien éclairées; et Dieu se chargera de lui fournir les occasions de se distinguer, des encouragemens et des circonstances favorables, qui achèveront de le former. Le talent vient avec l'emploi, dit le proverbe; mais, selon les règles de la physiognomonie, le talent devance la vocation. Elle lui garantit l'occasion de s'exercer, un cercle à parcourir, un champ à cultiver et des fruits à recueillir. L'observation et le pressentiment me l'ont toujours démontré, le sort de l'homme suit sa physionomie. L'artiste né, ou, pour mieux parler, l'artiste dont le sentiment est délicat, élevé, rapide, profond et durable, l'artiste qui l'est en vertu de son organisation et de sa conformation, trouve toujours ce qu'il cherche. Frappez, et l'on vous ouvrira; mais soyez autorisé à demander l'entrée, et ne vous

rebutez pas si on vous laisse attendre. L'amante comprend le langage de l'amant, elle lui répond, elle le prévient; et la nature n'accueillerait, ne récompenserait-elle pas l'art qui cherche tant à lui plaire? Celui-ci à son tour est encouragé par la Providence, ou, en d'autres termes, Dieu lui-même développe le talent qu'il féconde, qu'il a éveillé le premier. Il y aurait tout autant de folie à demander pourquoi Raphaël est devenu un grand peintre, que de demander pourquoi les objets visibles ont été créés pour la vue. L'artiste est tout œil, et son regard est épuré par le sentiment. Les grands objets ne sont donc, à ses yeux, que ce que la poussière est aux yeux de la taupe. Chacun devient ce qu'il doit être, et Dieu achève ce qu'il a commencé. La physionomie de l'artiste donne l'impulsion à son sort, à son art, et ces trois choses se développent l'une par l'autre. Bien entendu cependant qu'il ne s'agit pas ici du sort heureux ou malheureux de l'artiste dans la vie commune. Nous parlons uniquement du sort qui doit le former, qui doit influer sur son talent; et, dans ces cas, nous le savons assez par expérience, l'école de l'adversité est souvent bien plus instructive et plus efficace que celle de la prospérité.

D'après les observations que j'ai recueillies, l'œil et le front me semblent être les traits physionomiques les plus décisifs de l'artiste. Souvent ce sont les yeux seuls, c'est-à-dire que cette partie est la plus frappante et la plus caractéristique.

Les grands maîtres de l'art ont d'ordinaire l'œil bien fendu, brillant d'une douce lumière, et plus ou moins

langoureux ; avec cela un contour fortement prononcé, qui dans un simple buste de plâtre, sans être colorié ni éclairé, paraîtrait encore entreprenant et hardi.

L'ouvrage est analogue au regard de l'ouvrier. Le physionomiste retrouve les yeux de l'artiste dans ses productions, et ses productions dans ses yeux.

L'œil de l'artiste qui excelle dans les détails a presque toujours la paupière supérieure reculée. Avec une paupière languissante qui s'affaisse doucement sur la prunelle, il imprimera à tous ses ouvrages une teinte amoureuse et sentimentale.

De petites lèvres rognées caractérisent la précision et de la netteté dans l'exécution; de grosses lèvres échancrées, l'énergie de l'expression.

On ne risque rien d'assigner l'immortalité aux productions de l'artiste dont le dos du nez est large et parallèle, depuis la racine jusqu'à l'extrémité.

J'aurais encore bien des choses à dire, mais elles ne seraient point entendues. Quoi qu'il en soit, je regarde comme une des plus douces satisfactions de ma vie, comme une récompense de mes efforts dans cette vallée d'obscurité, la certitude où je suis que les règles de la physiognomonie serviront un jour à déterminer le degré de perfection dont l'artiste est susceptible, qu'il a déjà atteint, ou qu'il atteindra dans la suite.

La musique est l'imitation des sons de la nature. Le peintre voit, et le virtuose écoute; l'un s'attache à l'unité du moment, l'autre en parcourt toute une succession. Il n'en faudrait pas davantage, dirait-on, pour tracer la ligne de séparation entre les deux artistes.

Des physionomies destinées à fixer les momens, différeront naturellement de celles qui sont appelées à représenter une suite d'idées; par conséquent la physionomie du peintre doit être permanente, et celle du musicien d'autant plus mobile. Je n'oserais décider s'il en est effectivement ainsi; car je connais peu de musiciens, et je n'ai pas la moindre idée de leur art. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les observations que j'ai eu occasion de faire sur cette matière paraissent venir à l'appui de mes pressentimens.

Sans contredit, les traits physionomiques du musicien sont plus mobiles, plus vagues et plus relâchés que ceux du peintre; et la nature de son art le veut ainsi, puisqu'elle dispose son âme à recevoir et à communiquer sans cesse l'impression du sentiment. Seconde remarque, et je prie les génies musiciens de me la pardonner; je n'ai jamais trouvé en eux une physionomie de Raphaël, et je doute que cela se puisse. La raison en est que cette agitation et cette fluctuation perpétuelle qui fait l'essence de la musique, n'admet point les formes de visage tranquilles et stables qu'exigent les créations momentanées. Dans la crainte de m'égarer, je ne m'aventurerai pas plus loin dans un pays qui m'est étranger : seulement je crois que, si un grand peintre était en même temps un virtuose en musique, ce serait vraisemblablement le paysagiste, parce que dans cette partie de la peinture il faut moins d'application pour saisir et pour imiter des momens qui n'échappent pas si vite au regard de l'artiste. Que dis-je? ce sont là presque les seuls momens

qu'il est sûr de retrouver; partout ailleurs, et même dans la physionomie, ils changent et varient toujours.

Je ne risque rien d'avancer encore que l'œil du peintre est, généralement parlant, plus calme, plus ferme, plus pénétrant que le regard errant et flottant du musicien. Il semblerait que le caractère de chaque artiste devrait se manifester de préférence par le sens dont il a principalement besoin pour ses compositions; qu'ainsi le caractère physionomique devrait se retrouver, chez le peintre, dans l'œil; chez le musicien, dans l'oreille. Je n'ai pas été à portée d'approfondir cette idée; mais parmi trois têtes de virtuoses que j'ai vues, il y en avait deux dont les oreilles étaient extrêmement minces par le haut et presque sans bord. C'est à nos observateurs à se procurer là-dessus des connaissances plus exactes; c'est aux grands qui protégent les sciences à favoriser leurs recherches.




1
2

Wren.

1. Voici le masque, c'est-à-dire la forme inanimée du visage d'un célèbre artiste, de Wren, ce grand architecte anglais.

S'il était possible de trouver sur la terre un homme qui eût de tels yeux, surtout un œil droit comme celui-ci, avec ce front, ce nez, cette bouche et ce menton, sans qu'il fût doué par la nature de quelque talent extraordinaire, je renonce pour jamais à la science des physionomies.

2. Voici le profil d'un virtuose musicien, qui est en même temps bon peintre en miniature, et qui excelle dans l'un et l'autre art, autant qu'on peut y exceller, sans génie poétique et sans génie créateur proprement dit. Cette forme de visage, ce front, ce nez, cet œil, cette bouche et ce menton, vous offrent les signes distinctifs d'un talent exquis et difficile à égaler.

Antoine Triest, d'après van Dyck.

Je compte parmi les visages les plus parlans celui d'Antoine Triest, d'après van Dyck. Ici le front n'est pas assez caractéristique; mais les yeux, le nez et la bouche ont l'empreinte de la réflexion, de la sagesse et de la fermeté : l'esprit qui anime ce visage semble plus fait pour la politique que pour la méthaphysique.

Philippe de Champagne.

Ce visage ne devrait être méconnu de personne, tant il est plein de vérité, d'harmonie, de précision, de calme et d'expression. Quelle idée aurait-on d'un homme à qui cette physionomie serait indifférente, ou qui, après l'avoir vue, oserait demander : « Y reconnaissez-vous le grand homme? n'est-ce point là un visage tel qu'on en voit tous les jours? »

1



2









Mengs.

Peint par lui-même, il est gravé d'après un dessin très exact de Sedelman. Cette manière est plutôt celle d'un peintre que d'un physionomiste.

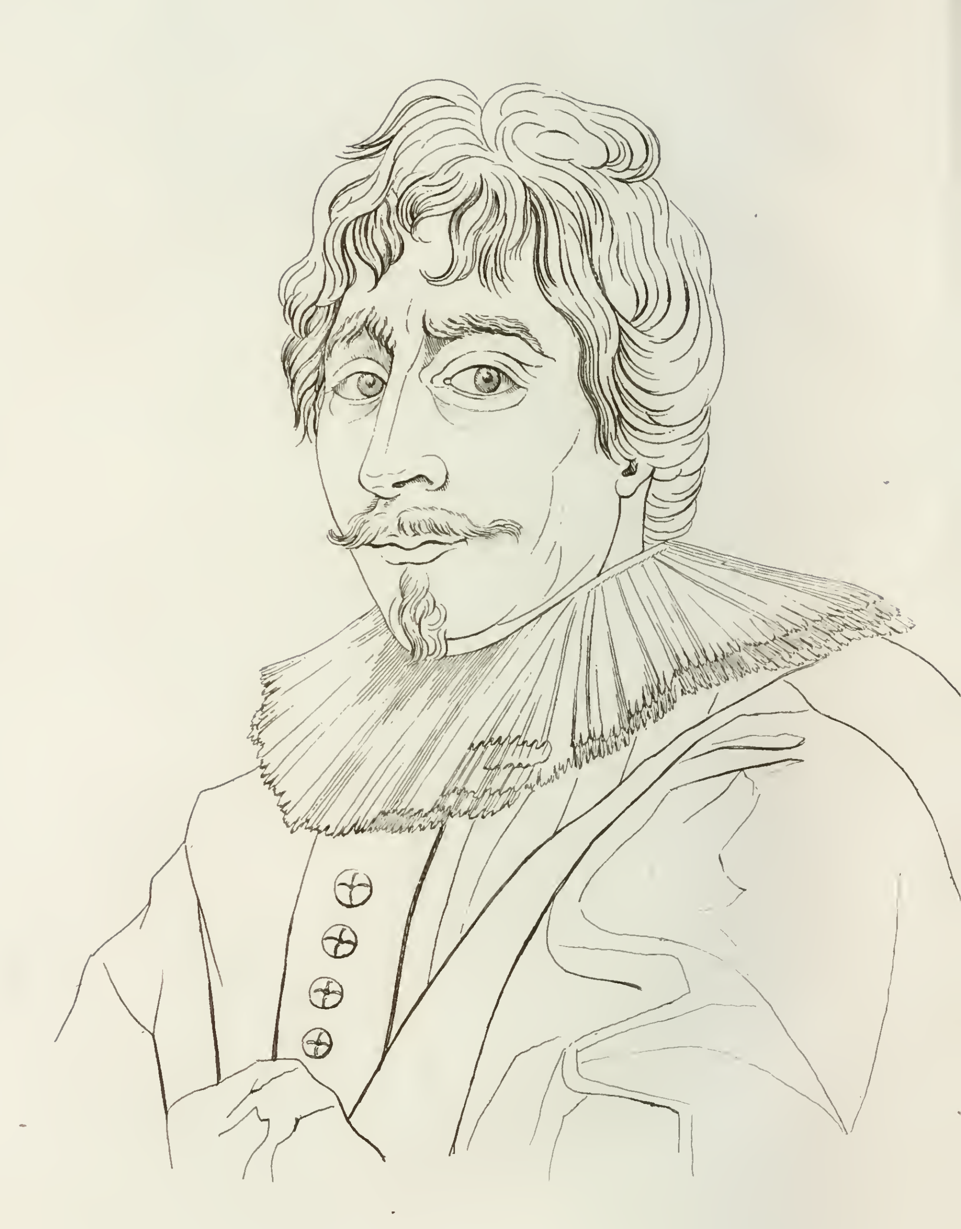
Le biais de la bouche ne saurait être vrai. A cela près, l'ensemble de la forme et des traits produit une juste harmonie, et caractérise un penseur plein de goût et de sagesse, amateur du beau, exact sans pédanterie, aisé sans licence. Le front recèle de grandes connaissances, recueillies et cultivées avec beaucoup de soin : c'est un dôme bien éclairé et où tout résonne. L'œil brille d'une clarté toujours égale ; il n'en sort point un feu pétillant ; son regard est plus juste que pénétrant. Ce nez ouvert et moelleux annonce un goût exquis, et semble fait pour savourer les beautés qui frappent les sens. Mais la bouche, fût-elle même dessinée avec plus de précision et de vérité, conserverait toujours une teinte de raideur et de sécheresse. L'ensemble du visage, et les sourcils en particulier, portent une empreinte de dignité et de noblesse.

Toutes ces expressions m'ont paru supérieurement rendues dans un buste de Mengs, qui se trouve à Carlsruhe, entre les mains de M. d'Edelsheim, son ami et celui des beaux-arts. Ce morceau est d'un caractère encore plus sérieux que le portrait que nous avons sous les yeux : il répond parfaitement à la précision

et à la franchise qui distinguent tous les ouvrages de Mengs, et surtout ceux de ses dessins que j'ai vus dans la collection de M. d'Edelsheim.

L'attitude, telle qu'elle a été choisie ici, est des plus heureuses pour ces sortes de visages.





Quesnoy.

Pour peu que l'on connaisse les hommes, on dira d'abord que l'original de ce portrait n'est pas un esprit médiocre, n'en jugeât-on que d'après les sourcils. Ce regard n'est pas celui du génie, mais il est plein de sensibilité et de délicatesse. Dans le nez il y a une expression de noblesse et de goût; c'est dommage que la bouche soit cachée et dessinée avec si peu de précision. Ce front, penché en arrière, et terminé en pointe, suppose des talens, de la capacité et de la facilité pour le travail.

Nous ne voyons ici qu'une quatrième copie; mais la coupe du visage n'en est pas moins originale, et dans l'ensemble, et dans chaque partie séparée; il y règne une netteté et une harmonie qui captivent notre affection du premier abord. Tourné de l'autre côté, ce portrait plairait, je crois, encore davantage : van Dyck, qui l'a peint, préférait l'effet du tableau à celui de la physionomie. Ses caractères se distinguent moins par la vérité des détails, que par des grands traits, par la manière et par le style. Accoutumé à travailler dans le grand genre, il s'attachait plus à la forme principale et à l'esprit du visage, qu'à une exactitude scrupuleuse. Il imitait plus en poète qu'en copiste fidèle.

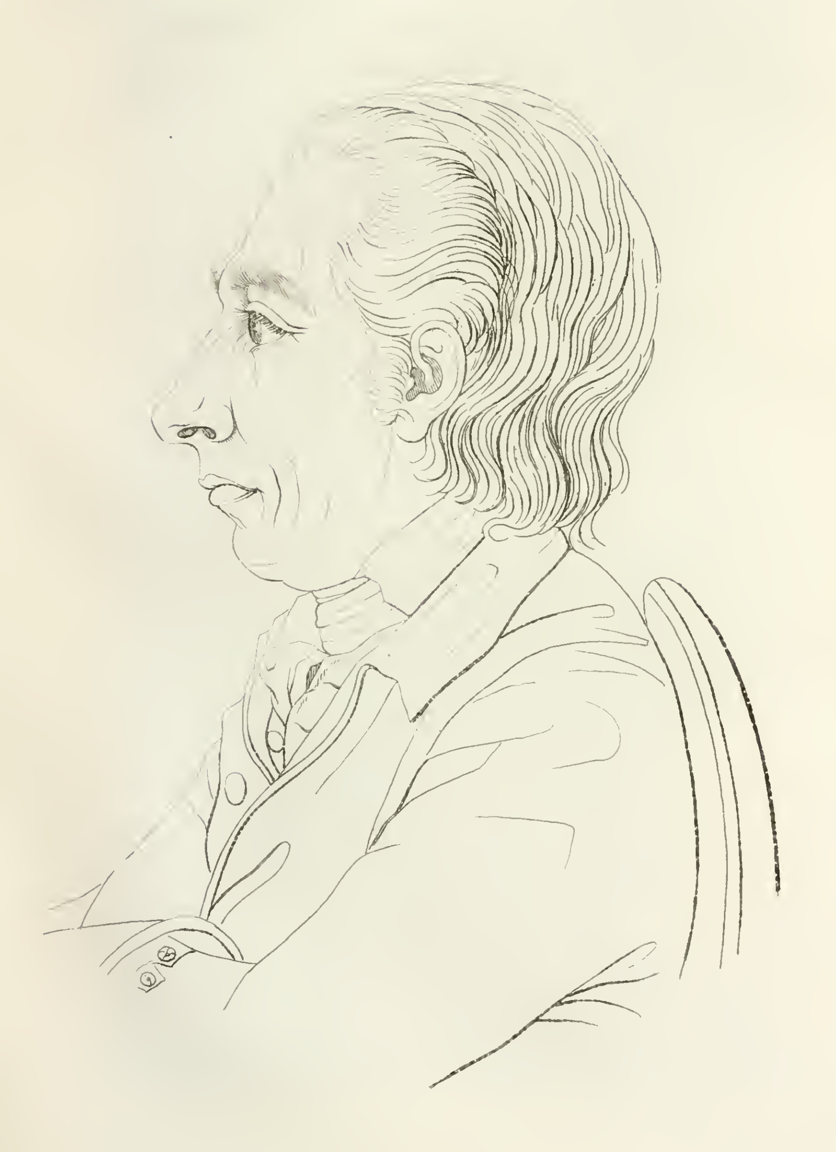
Henri Fuesli.

Voici un caractère supérieurement rendu, un visage dessiné avec toute la précision possible. C'est ainsi qu'il faut s'y prendre pour dessiner en physionomiste. Tous les traits sont d'une vérité incontestable; ce sont autant d'aperçus où tout est positif, où rien n'est altéré ni maniéré. Le peintre s'est oublié lui-même, pour s'attacher uniquement à la nature dont il devait être l'interprète. Il n'était guère possible, sans doute, de saisir tout l'esprit d'un visage aussi original; mais la copie prouve assez que le dessinateur s'est rempli de son objet, qu'il l'a étudié, et qu'il a fait tous ses efforts pour l'assujettir à son crayon. Il a voulu imiter la nature autant qu'elle pouvait être imitée par l'art; il a voulu conserver la vivacité des yeux, la courbure expressive de la paupière supérieure, celle de la bouche, celle de ce nez énergique, qui seul annonce déjà un homme extraordinaire. L'artiste a achevé sa tâche; mais son exactitude même et sa fidélité scrupuleuse ont produit peut-être quelques touches qui nous paraissent un peu trop fortes.

Il nous reste à caractériser cette physionomie, et nous en dirons bien des choses. La courbe que décrit le profil dans son ensemble, est déjà des plus remarquables; elle indique un caractère énergique, qui ne reconnaît point d'entraves. Le front, par ses contours et par sa position, convient plus au poète qu'au penseur; j'y découvre plus de force que de douceur; le feu

Tom. 6.

Pl. 289





de l'imagination plutôt que le sang-froid de la raison. Le nez semble être le siége d'un génie hardi. La bouche promet un esprit d'application et de précision ; et cependant il en coûte tant à l'original de mettre la dernière main au moindre morceau ! Sa grande vivacité l'emporte sur la mesure d'attention et d'exactitude dont le doua la nature, et qu'on reconnaît encore dans les détails de tous ses ouvrages ; quelquefois même on y trouve des endroits d'un fini presque recherché, et qui, par cette raison, contrastent singulièrement avec la hardiesse de l'ensemble.

On verra, sans que je le dise, que ce caractère ne manque pas d'ambition, et que le sentiment de son propre mérite ne lui échappe point. On pourra se douter aussi qu'il est sujet à des mouvemens impétueux ; mais dira-t-on qu'il aime avec tendresse, avec chaleur, avec excès ? Rien de plus vrai, pourtant, quoique d'un autre côté sa sensibilité ait toujours besoin d'être réveillée par la présence de l'objet aimé ; absent, il l'oublie et ne s'en met plus en peine. La personne qu'il chérit pourra le mener comme un enfant, tant qu'elle restera près de lui ; si elle le quitte, elle peut compter sur toute son indifférence. Il a besoin d'être frappé pour être entraîné. Quoique capable des plus grandes actions, la moindre complaisance lui coûte. Son imagination vise toujours au sublime, et se plaît aux prodiges. Le sanctuaire des grâces ne lui est point fermé, mais il s'entend peu à leur sacrifier, et ne s'en donne pas la peine ; il atteint rarement au sublime, quoiqu'il soit fait pour le sentir. La nature le forma

peut-être grand poète, grand peintre et grand orateur ; « mais (j'emprunte ici ses propres paroles) le sort inexorable ne proportionne pas toujours la volonté à nos forces : il distribue quelquefois une riche mesure de volonté à des âmes communes dont les facultés sont très bornées, et souvent il assigne aux plus grandes facultés une volonté faible et impuissante. »



Tom. 6. Pl. 290.



Raphael.

Il est et sera toujours à mes yeux un homme apostolique, c'est-à-dire qu'il est à l'égard des peintres ce que les apôtres étaient à l'égard du reste des hommes ; et autant qu'il est supérieur par ses ouvrages à tous les artistes de sa classe, autant sa belle figure le distingue des formes ordinaires. Les moindres portraits qu'on a faits de lui en fournissent la preuve ; et les meilleurs même, j'en suis sûr, sont encore au-dessous de l'original.

L'art ne saurait atteindre à la beauté de la nature : c'est une proposition que je reprendrai bientôt, et que j'essaierai d'établir ; mais je prévois qu'elle ne fera pas fortune, parce qu'elle attaque un préjugé invétéré depuis des siècles. Quoi qu'il en soit, prenez mille portraits de grands hommes, examinez-les bien, et vous n'en trouverez pas un seul qui rende en plein, et bien moins qui surpasse le caractère principal de l'original. Mettez celui-ci à côté de la copie ; placez-le exactement dans le même jour ; attendez le moment le plus favorable de la physionomie, faites abstraction des ornemens accessoires, du coloris, du pittoresque de l'attitude ; comparez simplement le front, l'œil, la bouche, l'harmonie de l'ensemble, et vous verrez toujours que l'idéal le plus vanté reste au-dessous de la nature. Entendons-nous cependant : je parle des grandes physionomies, et du grand caractère de ces grandes physionomies. Il est évident, par exemple,

que dans les portraits de van Dyck les chevelures sont idéales. Bien plus, ce peintre répandait sur ses têtes l'air de sa propre physionomie; il les ennoblissait par-là, si l'on veut; et ce talent fut commun aux Rubens, aux van Dyck, aux Raphaël. Mais ce caractère de beauté idéale qui frappe tant dans leurs figures, je ne le trouve guère que dans les accessoires, tels que les cheveux, les draperies, les grands effets du coloris et du clair obscur; il s'en faut bien qu'il reparaisse au même degré dans les parties essentielles de la tête, dans le regard, dans l'entre-deux des sourcils (si souvent négligé), dans la bouche et les contours extérieurs. S'il est vrai, grand Raphaël, que le plus léger reflet de ta belle physionomie ait ennobli les traits les plus communs, quel eût été le crayon, quel eût été le pinceau capable de saisir la sublimité des tiens?

Pourquoi Mengs n'a-t-il jamais voulu permettre qu'on gravât son portrait, pas même sous sa direction? C'est qu'il savait que tout l'art possible ne produirait jamais qu'une caricature.

Tout homme physiognomoniquement beau fait un acte d'humilité en livrant sa tête à l'imitation, quels que puissent être les talens de l'imitateur.

Formez la collection la plus complète des têtes des grands hommes; visitez les cabanes comme les palais, et produisez tous les mortels en qui vous aurez reconnu de la grandeur; si vous trouvez le caractère de cette grandeur exprimé une seule fois tout entier dans leurs portraits, accablez-moi des plus durs reproches.

Mais, pour appliquer ces principes à la tête de Raphaël, j'en conclus que cette beauté majestueuse et touchante qui nous frappe dans tous les portraits de cet illustre artiste, n'était qu'une faible imitation de la beauté de ses propres traits.

Voici encore un portrait, d'après un dessin excellent, qui pourrait bien être de sa main : j'en juge par la simplicité de l'ouvrage ; car un peintre de nos jours n'aurait pas manqué de l'orner et de le maniérer.

En effet, quelle douceur et quelle sublime harmonie dans l'ensemble de cette physionomie ! Pas la moindre contradiction dans les traits ; rien n'y est chargé ni grimacé, rien de dur ni de forcé ; tout y est plein de sentiment, tout indique un cœur fait pour sentir le bonheur, une âme tendre et passionnée, exempte de crainte et de vanité, livrée pour ainsi dire à un enchantement perpétuel, que lui causent mille idées agréables qui se succèdent sans cesse. Le sublime de ce visage consiste dans son extrême simplicité, et celle-ci est le résultat des proportions, de la forme principale, des surfaces et des contours. Il y a un accord merveilleux entre toutes les parties, et cependant ce visage n'est pas du dernier sublime. On pourrait y ajouter encore des beautés idéales ; mais, embelli de la sorte, il perdrait cette charmante simplicité qui le distingue, et qui se retrouve également dans toutes les productions de Raphaël. Et, à cet égard, je le répète, il est admirable. Les ouvrages de l'art de l'ancienne Grèce ont aussi leur caractère de simplicité : mais on dirait toujours qu'ils s'élèvent un peu au-des-

sus de l'humanité, au lieu que dans les tableaux de Raphaël, et même dans ceux du plus grand genre, chaque personnage semble se mettre à notre portée et nous inviter à la confiance. Toutes ses figures de Marie, de Jésus, de saint Jean, de Joseph, conservent cet air familier, affectueux et plein de candeur qu'on ne saurait refuser à la physionomie même de l'artiste, et que j'y découvre distinctement, soit que je considère l'ensemble, ou l'air de tête, ou même chaque trait séparé.

L'amour et la volupté, la simplicité et une imagination heureuse, paraissent répandus à pleines mains sur ce visage. Le sentiment poétique qui y domine n'admet ni le raisonnement, ni l'analyse, ni un ordre méthodique.

Ce front ouvert et serein promet une conception qui n'a pas besoin d'efforts : l'intervalle entre les sourcils en est une seconde marque ; cette partie est trop unie, trop peu sillonnée, pour qu'elle puisse jamais convenir au spéculateur politique, au dialecticien, au métaphysicien, au guerrier. Le même caractère reparaît dans le sourcil. Les yeux ne pétillent pas d'une vivacité spirituelle ; ils ne sont point agités par une imagination déréglée; mais j'y vois briller le sentiment de la nature, l'amour de l'art poussé jusqu'à la passion. L'estampe les rend cependant avec trop de dureté.

Le nez, la bouche, et particulièrement le menton, le cou, l'attitude, la chevelure, tout porte le même

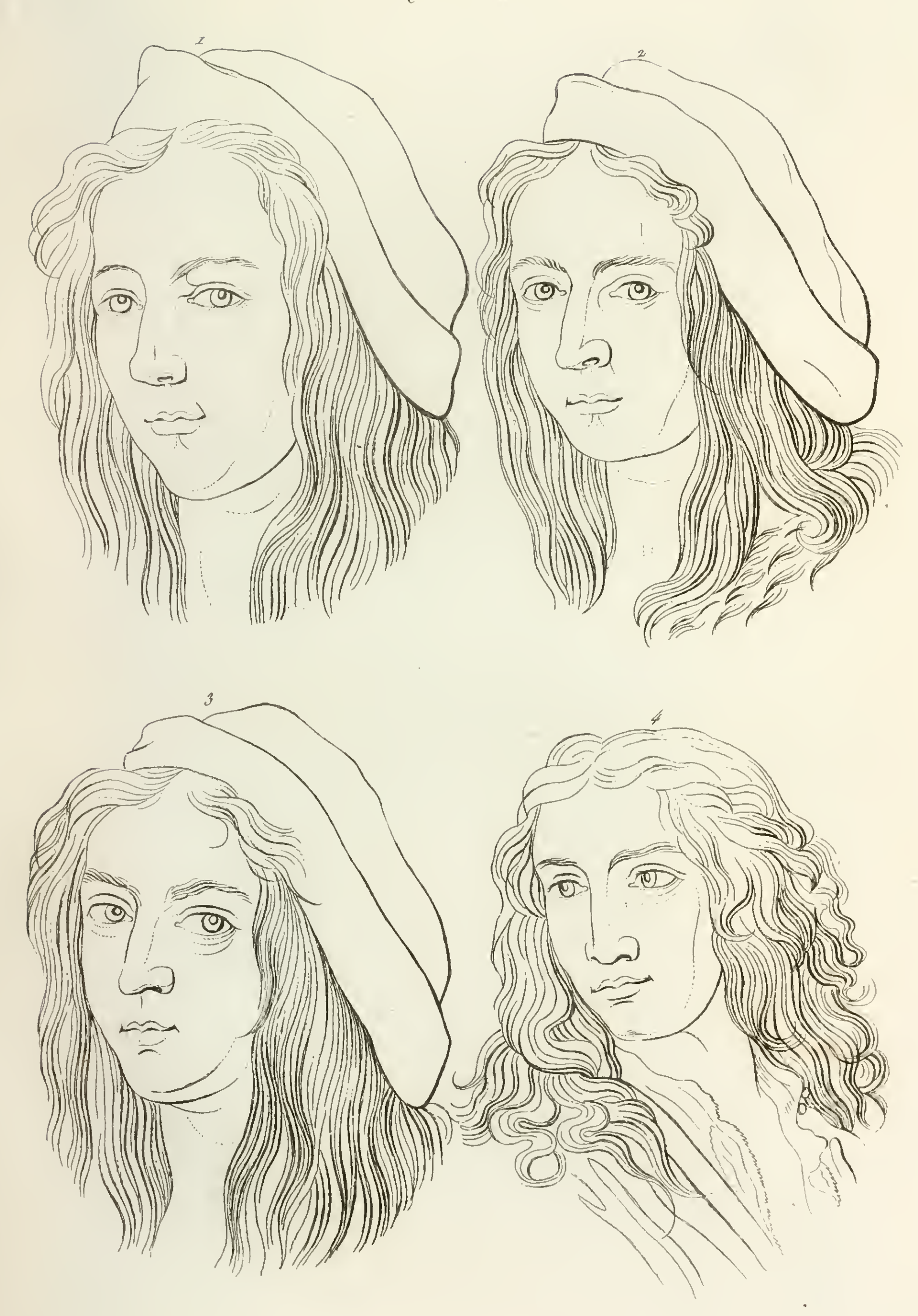
caractère; c'est partout le même ton, le même esprit ; pas un trait qui soit exagéré ou pénible. Une douce tendresse respire dans toute cette physionomie.

Où est le mortel qui lui ressemble? Quand je veux me remplir d'admiration pour la perfection des œuvres de Dieu, je n'ai qu'à me rappeler la forme de Raphaël.

Quatre têtes.

De ces quatre têtes, les trois premières ont été certainement copiées d'après le même original; et, malgré tous leurs défauts, elles portent encore l'empreinte d'une noble et douce tranquillité; de cette espèce de tranquillité qui est également éloignée d'une froide indifférence et du tumulte des passions. Ce calme est soutenu par une énergie cachée : le regard est plein de chaleur; il promet un homme de beaucoup de réflexion, mais qui ne s'arrêtera pas aux subtilités de l'analyse.

La première de ces têtes pourrait bien être la plus faible; mais elle a plus de noblesse que la seconde, parce que le menton de celle-ci est trop raccourci. La troisième est plus spirituelle encore; mais la quatrième va jusqu'au sublime. Ce caractère lui est assuré par le regard, par l'attitude, par le nez, la bouche et la chevelure, et surtout par la ligne des sourcils et sa chute vers la racine du nez. Il y a un peu de faiblesse dans la pointe du nez, et dans le court espace entre le nez et la bouche. Le menton et le front ne concourent pas non plus à l'entière harmonie de l'ensemble; mais, indépendamment de ces imperfections, je déclare n'avoir pas trouvé encore une seule physionomie qui égale celle-ci; tout comme je n'ai pas vu encore un seul tableau qui ait le mérite des tableaux de Raphaël. Une seule figure de ce grand peintre, un


1
2
3
4

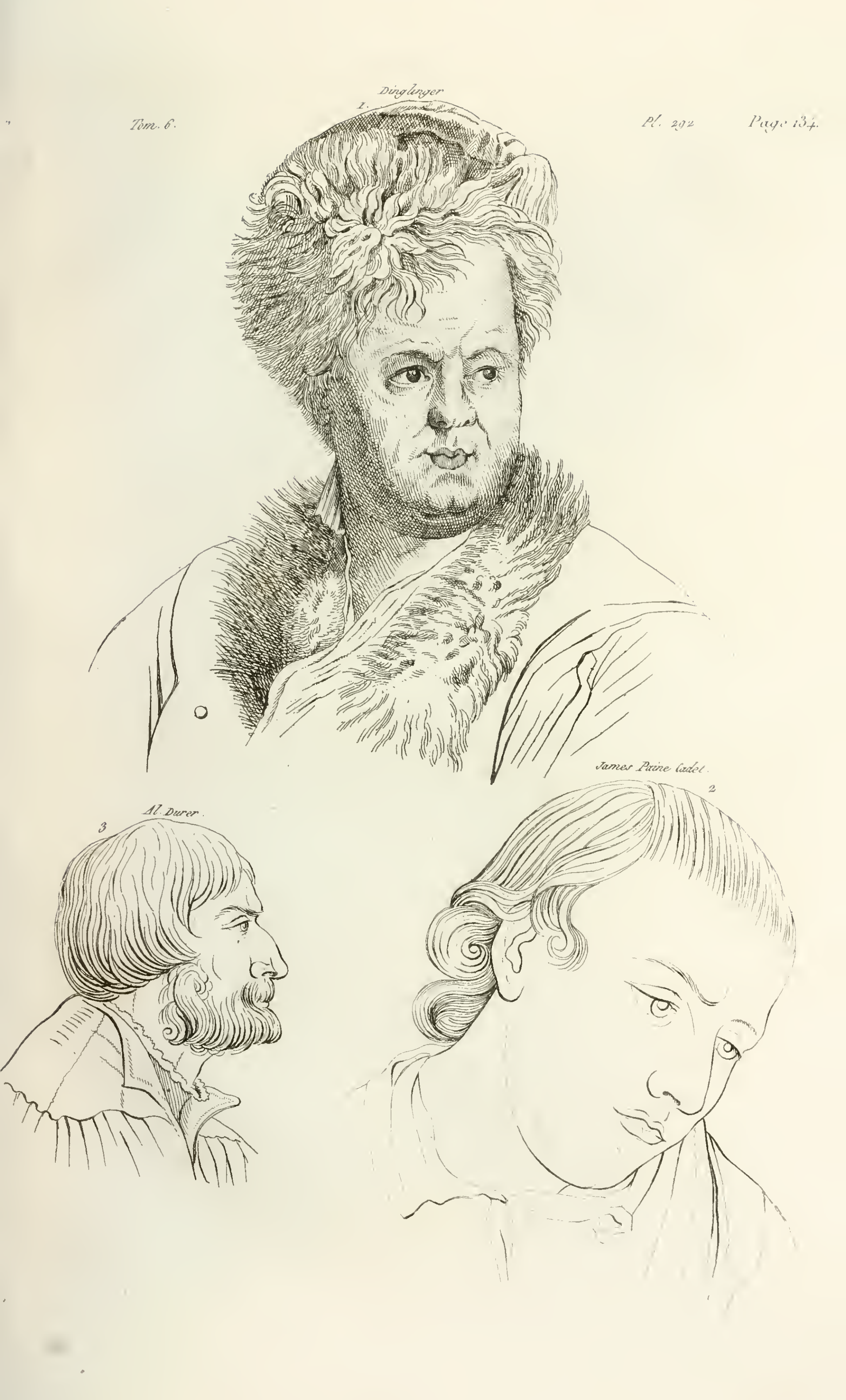


air du Pergolèse, un passage de Klopstock; il n'en faut pas davantage pour charmer mon œil, mon oreille et mon cœur, pour me remplir de la plus douce volupté.

Dinglinger, Paine et Albert Durer.

1. Physionomie d'un homme né artiste. Un visage ainsi conformé est destiné aux beaux-arts en sortant des mains de la nature. J'en attendrai cependant moins le don de l'invention, qu'une exécution heureuse et soignée. Le n° 2 a plus d'âme, de réflexion et de plan ; l'autre, plus de correction, d'exactitude et d'assiduité. Sa patience infatigable concourt à en faire un génie de détail, mais il n'est pas fait pour embrasser le grand. Le feu de son regard corrige fort à propos, et l'opiniâtreté du front, et la mollesse du bas du visage. La bouche de Paine est d'un vague insupportable : il en résulte un air mécontent et disgracieux, qui constrate avec le portrait de Dinglinger. Le caractère de celui-ci est flegmatique, colérique-sanguin ; le tempérament du second, un mélange de flegme et de mélancolie, et dans cette méchante copie même, le front et le nez sont encore d'une grande expression.

3. Voici le profil d'Albert Durer, le respectable fondateur de l'art en Allemagne, qui, malgré la dureté et la sécheresse de ses figures, malgré l'irrégularité de ses compositions, n'en est pas moins à mes yeux un vrai génie. Jamais on n'eut un attachement plus décidé, un amour plus ardent pour sa vocation ; jamais un zèle plus suivi pour le travail ; jamais un esprit plus abondant et en même temps plus exact. Quelquefois


Dinglinger
1.
James Paine Cadet.
2
Al. Durer.
3



il réunit dans ses ouvrages les divers talens de plusieurs grands artistes, et toujours il y ajoute une teinte d'originalité. Souvent il a le coloris brillant du Corrége, la correction (mais non les beautés et le sublime) de Raphaël, la hardiesse de Michel-Ange, le fini de Denner. Je crois retrouver sa justesse dans l'œil, son énergie dans le nez, et sa fécondité dans l'ensemble du visage. Sa chevelure atteste qu'il n'était pas homme à négliger le dessin de cette partie.

Artistes allemands.

J'ai rassemblé dans ces deux planches une petite galerie de célèbres artistes allemands. Elle donnera au lecteur attentif une idée du caractère de l'art, et de ceux qui le pratiquent parmi nous. Je ne puis livrer que des copies, de simples contours réduits; mais ils sont pris du moins sur de bons originaux, dont quelques-uns ont le mérite d'avoir été peints par les personnages mêmes qu'ils représentent.

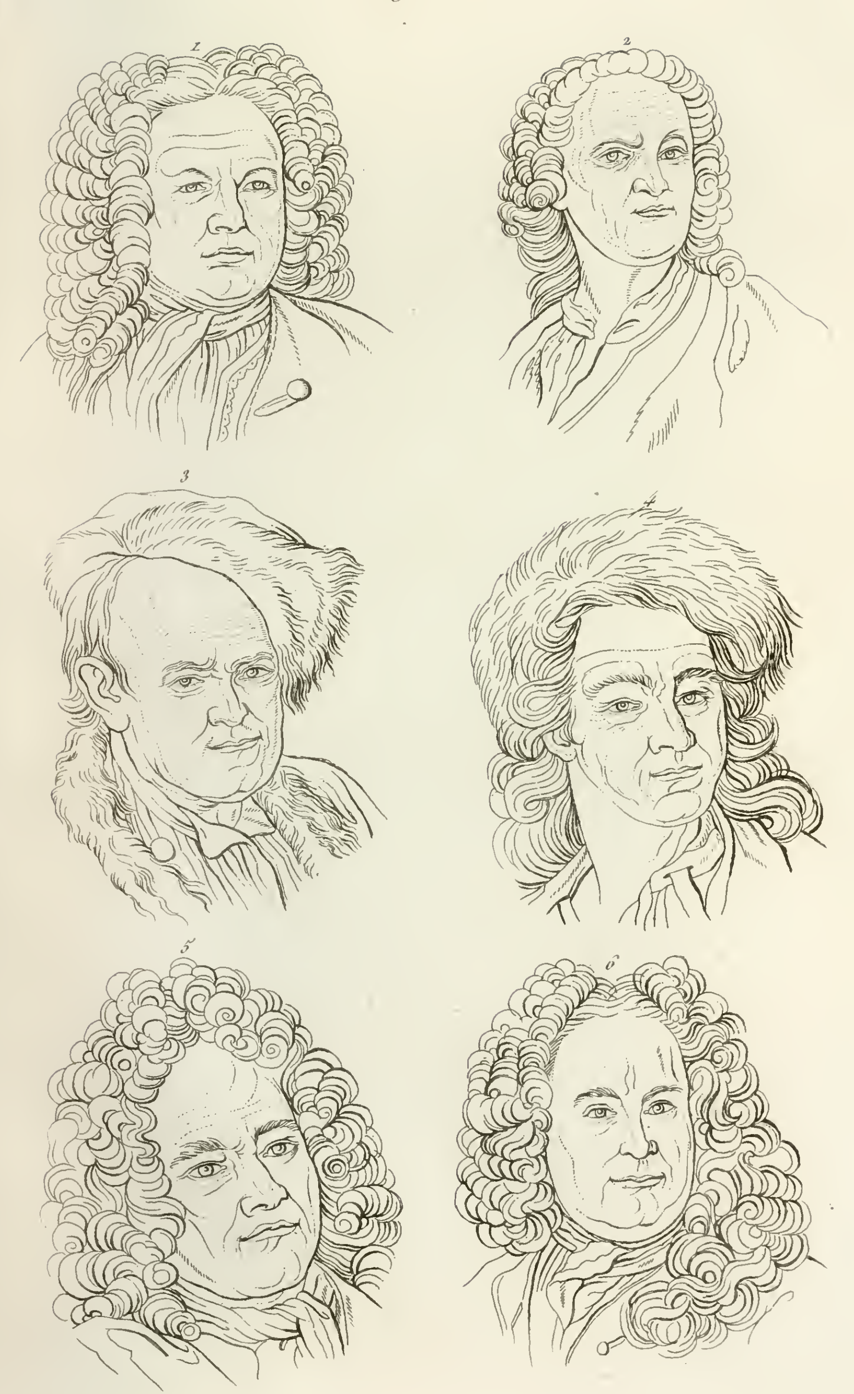
Le sublime et le vrai sentiment de l'art, l'élévation d'âme et l'enthousiasme qu'inspirent aux grands maîtres les beautés de la nature, voilà ce qui ne brille guère dans ces têtes, si j'excepte la dernière (Kneller); et encore celui-ci était-il plutôt Anglais qu'Allemand. Sa physionomie est aussi la plus noble des douze, quoique infiniment au-dessous de l'original qui a servi de modèle à mon dessinateur.

Application, fidélité, esprit d'observation, exactitude et justesse, telles sont les qualités distinctives de tous ces visages, seulement avec des modifications différentes.

Les physionomies 1, 2, 3, Schaupp, Ridinger, Blendinger, sont purement nationales.

4. Bodennehr. Il a toute la tournure d'un artiste de la classe ordinaire.

5. La bouche du lapidaire Dorsch annonce l'homme


1
2
3
4
5
6





7

8

9

10

11

12

de goût et l'ensemble de sa tête a l'expression du grand.

6. Rugendas. Excellent peintre de chevaux et de batailles. Ses yeux n'ont rien de la hardiesse de son pinceau. Je la retrouve tout au plus dans la bouche, et dans ce front ouvert, exempt de rides.

7. Kupezki. Voici le vrai Germain avec toute sa franchise. Sa physionomie est d'une vérité étonnante, et tant s'en faut cependant que ce soit là le mérite distinctif de ses ouvrages, surtout quand il peignait de fantaisie. Il réussissait particulièrement dans les caractères nationaux, auxquels il savait s'initier jusqu'à la sympathie. Les traits de son visage répondent admirablement à la fierté et à la liberté d'esprit d'un homme qui parle et qui agit sans la moindre gêne.

8. La physionomie et le caractère de Roth n'indiquent ni une grande application ni beaucoup de netteté.

9. Weigel. Visage posé, plein de droiture, d'ordre, de jugement et de justesse.

10. Ermels. Un de nos bons paysagistes. Chez lui le sentiment se réunit au génie. On est plus qu'artiste avec les formes, les parties et les traits de ce visage.

11. Philippe Kilian. Une des meilleures physionomies de ces deux planches. C'est l'assurance et la pré-

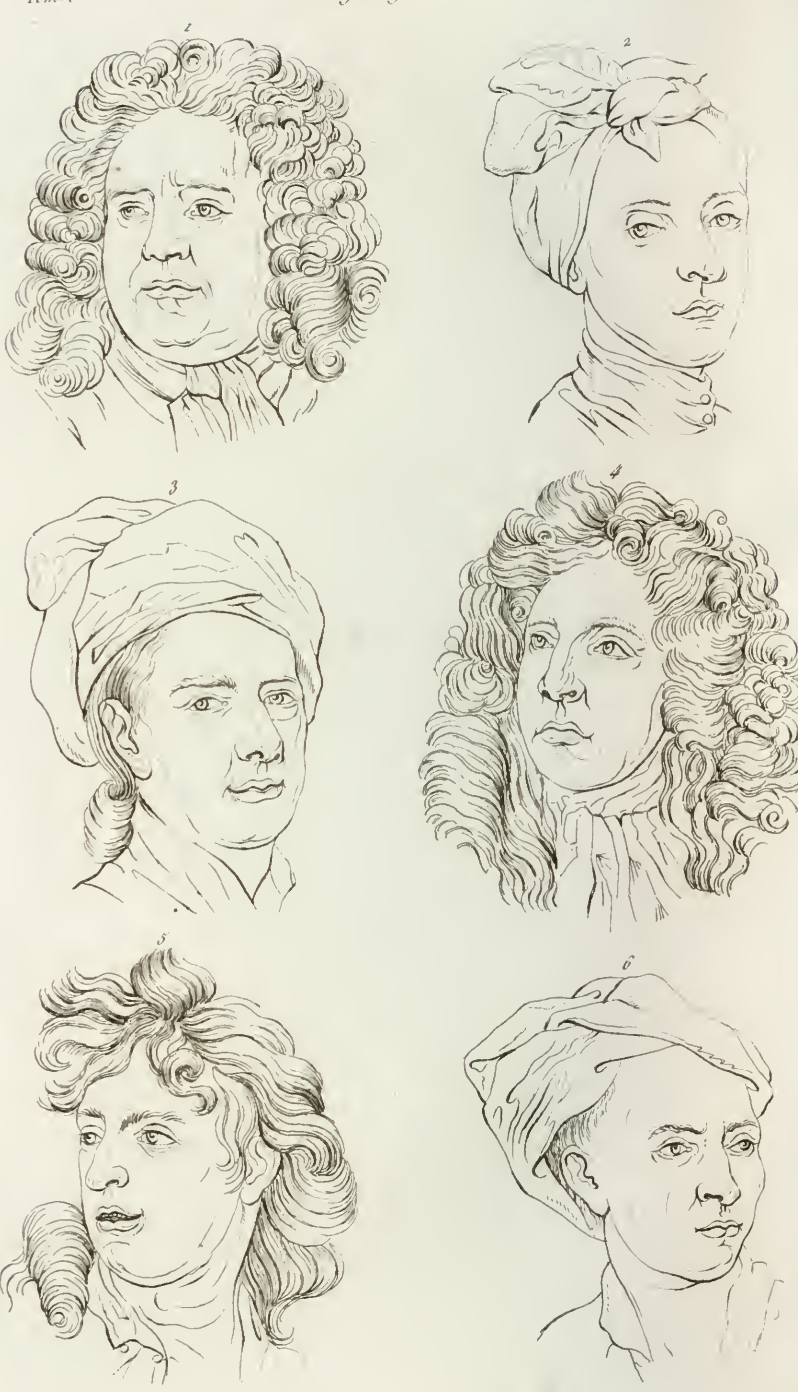
cision d'un homme sensé, énergique, actif, loyal et, à tous égards, respectable.

12. Kneller. Sensibilité, goût et noblesse. Que de signification dans les sourcils seuls, dans ce beau nez et dans la bouche, quoique le copiste ait trouvé bon de la gâter par trop de dureté et par un vernis d'orgueil !








1
2
3
4
5
6

ARTISTES ANGLAIS ET FRANÇAIS.

Ce ne sont encore là que des esquisses, ou, si vous voulez, des caricatures; mais comparez-les à celles des deux planches précédentes, et voyez quelle différence! comme ici tout est moins plissé et moins serré! comme tout est plus ouvert, plus dégagé et plus simple!

Il ne faut que le premier coup d'œil pour se convaincre que ces têtes-ci ne sont pas restreintes à cet esprit d'imitation, à cette exactitude scrupuleuse, qui fait le tourment de nos artistes allemands. Le Français et l'Anglais se mettent au-dessus d'une inquiétude minutieuse. Dans leurs physionomies, la forme, les traits et les attitudes expriment plus d'âme, plus d'aisance, plus de sentiment, et, en un mot, plus de cet amour de l'art qui embrasse l'ensemble. Qu'on me fasse la grâce de parcourir les deux planches ci-jointes, et de me dire si, parmi les douze artistes qu'elles représentent, il s'en trouve un seul de la trempe vulgaire? A n'en juger que par les sourcils seuls, j'excepterais tout au plus le n° 2 et j'affirmerais hardiment des autres « que ce ne sont pas là des hommes ordinaires. » Quelques lecteurs inexpérimentés seront peut-être mécontens de la tête n° 1, parce qu'elle ne brille point par la mine, à laquelle pourtant des physionomistes ignares s'arrêtent exclusivement. De là tant de méprises, tant d'objections qui paraissent sans réplique, et qui sont si faciles à résoudre, dès qu'on ne s'attache pas uni-

quement à la mine (j'appelle ainsi l'état du visage qui résulte de la mobilité des traits), mais plutôt à la forme, indépendante du mouvement. Tant que ces deux objets resteront confondus, je ne serai point surpris d'entendre porter tous les jours les jugemens les plus absurdes sur les physionomies des d'Alembert, des Hume, des Johnson; et cependant je consens à perdre ma cause, si l'on me cite un seul grand homme, un seul personnage célèbre, qui pèche à la fois et par la mine et par la forme, un seul dont la physionomie soit également indifférente, et dans l'état de mouvement, et dans celui de repos. Je demande pardon si je saisis chaque occasion pour répéter et pour inculquer ces principes. Tous mes efforts sont infructueux, si je ne parviens à fixer l'esprit et l'attention de mes lecteurs sur la forme du visage, et principalement sur sa forme primitive. »

Revenons à la tête du n° 1, Édouard Cooper. Le front seul la distingue; et, réuni à de tels sourcils, il annonce du coup d'œil et du sens.

2. Je retrouve le caractère principal de Louis Goupy dans le regard et dans l'extrémité du nez. Son front, quoique ouvert, manque de hardiesse.

3. Alan Ramsey. Abstraction faite de la bouche (mais non de la lèvre supérieure), le front, les sourcils, les yeux, le nez et en partie aussi l'oreille, annoncent le génie, le sentiment de la nature, et beaucoup de goût.

4. Le front, les sourcils et le nez, portent l'empreinte du caractère national et exclusif d'un Anglais : c'est ou le portrait de Wyk, ou celui de Wooton.

5. Énoch Seeman. Courage, fierté et audace, dans l'œil, dans le front, le nez et la bouche.

6. Rysbroek, Hollandais. Plus de clarté que de pénétration dans le regard. Le front est de la moyenne espèce, le nez plein de feu ; la bouche, un mélange de jugement, de froideur et d'arrogance.

1. Charles-Chrétien Reisen. Le front atteste déjà son origine anglaise. Le nez est ce qu'il y a de plus énergique dans ce visage, auquel je souhaiterais un peu plus d'application allemande.

2. Abraham Hondius, peintre. Il y a dans sa physionomie un fonds de langueur qui tient le milieu entre les petitesses de la femme et l'énergie de l'homme.

3. Jean Murrari. Élévation, vivacité et fierté. La première de ces qualités reparaît principalement dans le nez et dans les sourcils.

4. Laurence Delvaux, sculpteur. Physionomie du grand genre. Le nez, si admirable par en haut, perd un peu vers l'extrémité. Une bouche comme celle-ci est sûre de son fait : j'y démêle une teinte de mépris.

5. François Quesnoy. Cette grande et belle tête a été un peu dégradée par le copiste. Le caractère de sa grandeur domine surtout dans le nez et dans les sourcils.

6. Tornhill. Prototype d'un excellent artiste, et cependant sa physionomie déplaira peut-être au grand nombre, car elle ne paie pas de mine. Mais n'importe, avec un tel front, de tels sourcils, de tels yeux et un tel nez, on est un homme supérieur et digne de respect.

1

2

3

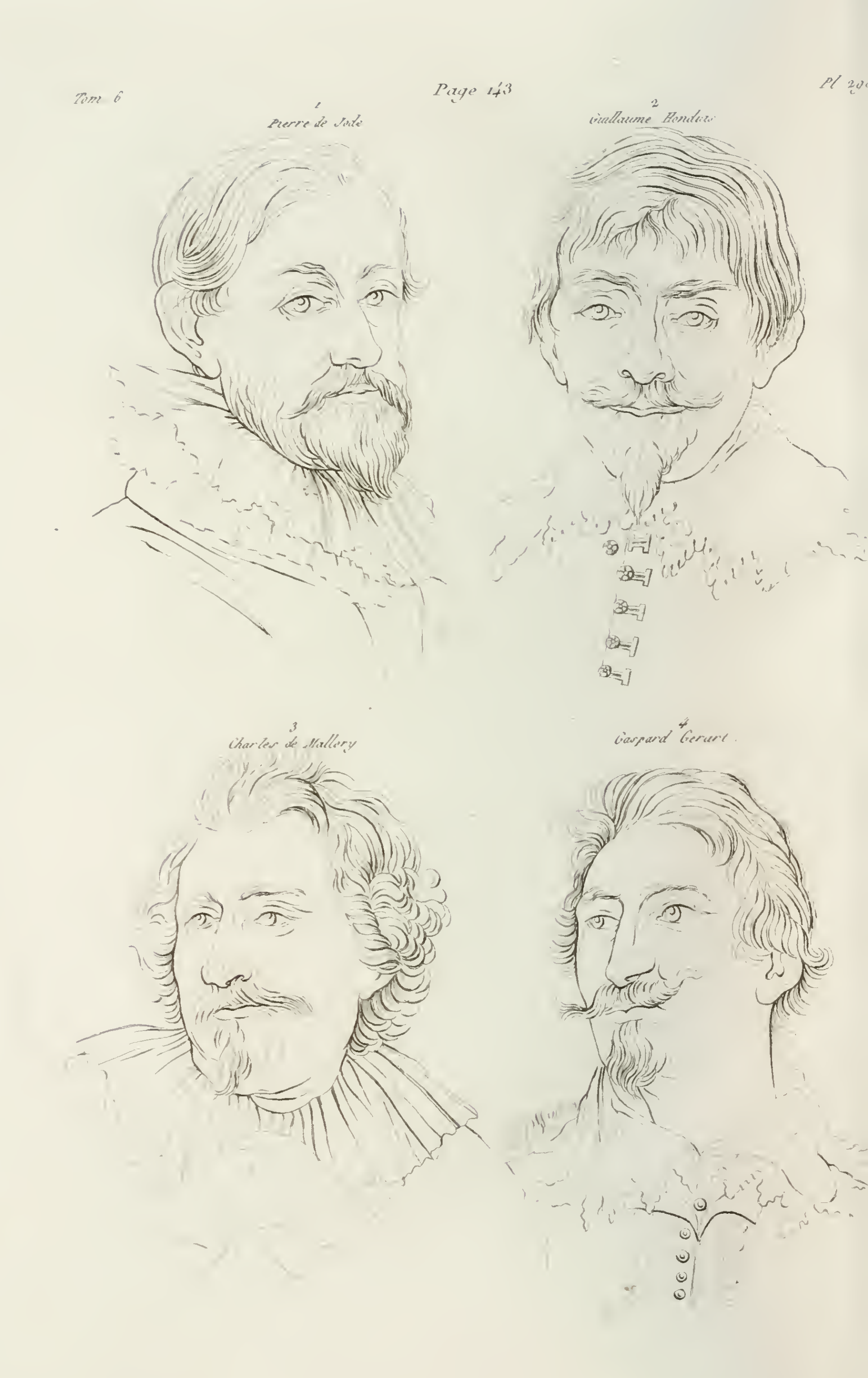
4

5

6






1
Pierre de Jode
2
Guillaume Hondius
3
Charles de Mallery
4
Gaspard Gerart.

D'après van Dyck.

1. PIERRE DE JODE annonce dans l'ensemble du visage une noble gravité, mêlée de raison et de goût. La forme est au-dessus du médiocre. Le nez porte l'empreinte du jugement, de la réflexion, de l'application, d'un sens ferme et droit. Le front, sans être faible, n'a rien de supérieur; il n'a pas non plus, à beaucoup près, le caractère distingué du nez.

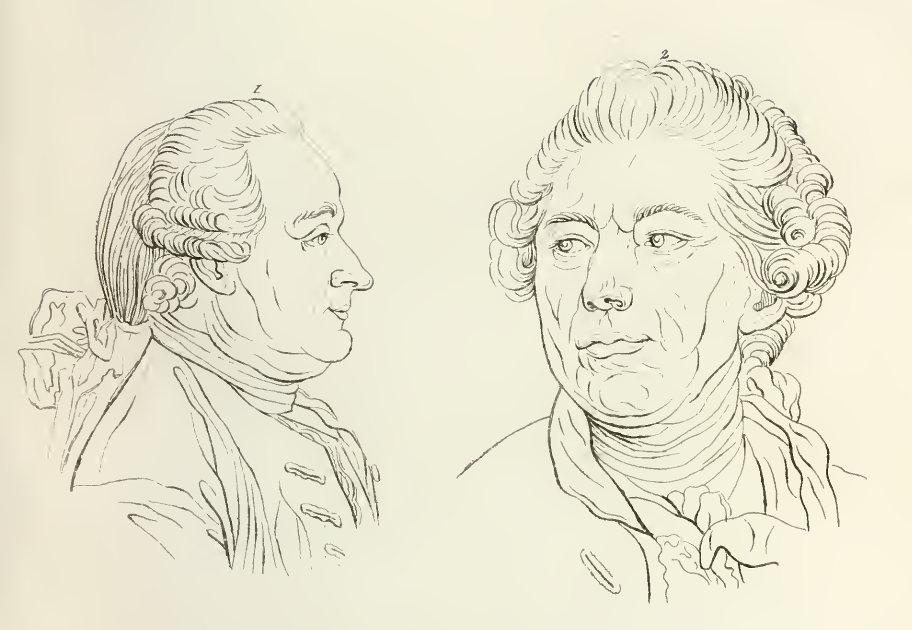
2. HONDIUS. Ces reflets magiques qu'il a su répandre sur ses portraits, ne semblent-ils point partir de ces yeux dont le regard rappelle l'esprit de van Dyck? Le nez indique, sinon le grand homme, du moins l'artiste plein d'énergie.

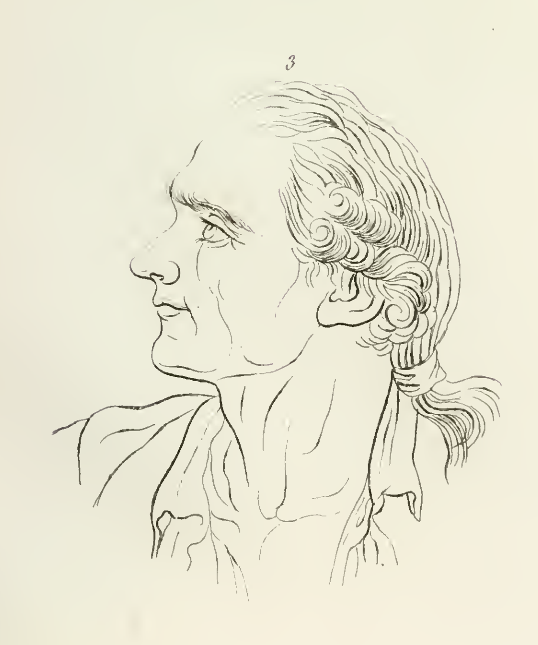
3. La physionomie de Mallery l'emporte sur les deux précédentes par la vivacité et la hardiesse, mais elle ne promet pas le même degré d'application, et on croirait à peine qu'une telle forme de visage admette la patience du détail. C'était cependant le cas de Mallery, auquel on ne saurait refuser ni l'énergie du caractère, ni le coup-d'œil de l'artiste.

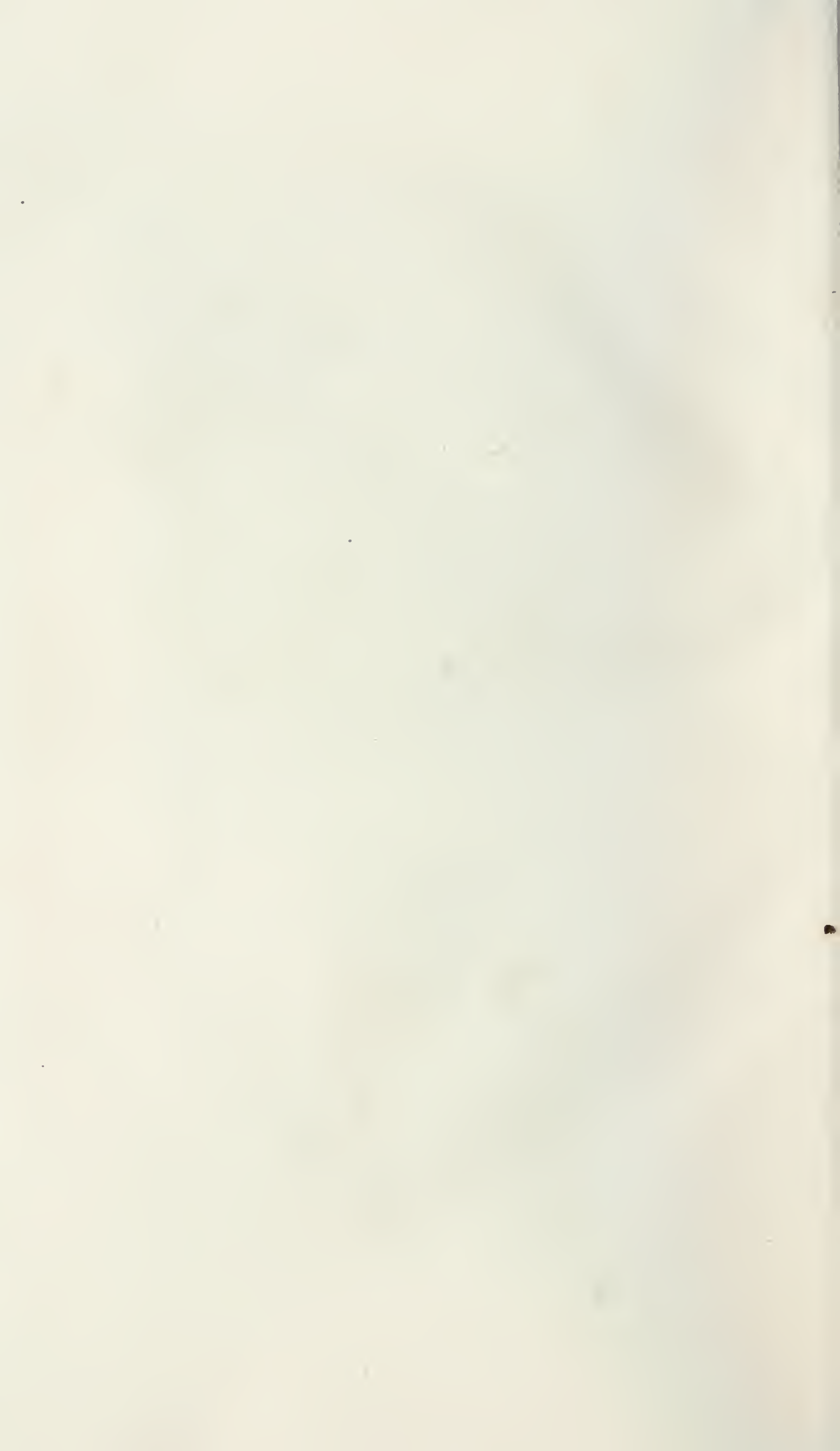
4. La plus belle de ces quatre physionomies est celle de Gevart. Elle a le plus d'unité, d'harmonie et d'élévation. Un visage qui, dans le simple contour, dans la simple charpente, conserve encore tant de grandeur, combien n'en doit-il pas avoir dans l'original! Il n'y a que les sourcils qui me paraissent trop vagues, en comparaison de la régularité de l'ensemble. L'esprit qui répond à un tel extérieur ne saurait agir sans goût, sans intelligence : il ne saurait prendre le change, ni juger de travers.

Trois bustes.

Contours de trois artistes allemands, transplantés sur autant de terroirs différens. Du côté de l'invention, de la méditation, de la composition et de l'exécution, je donne la préférence sans balancer au n° 3 ; le n° 1 me paraît un homme de goût, mais il n'a pas l'énergie du n° 2. Je retrouve à celui-ci le coup d'œil de l'artiste dans toute sa force. Le nez et la bouche, combinés avec ce regard frappant, rejettent tout ce qui est vague, timide, indéterminé, incomplet ; une telle physionomie cherche le fini. Le n° 1 promet un caractère bon et loyal, et si vous jugez son visage d'après les parties du milieu, vous y reconnaîtrez un observateur flegmatique, mais très intelligent. Le bas du n° 3 contraste par sa gaieté avec la gravité et la profondeur du reste.


1
2

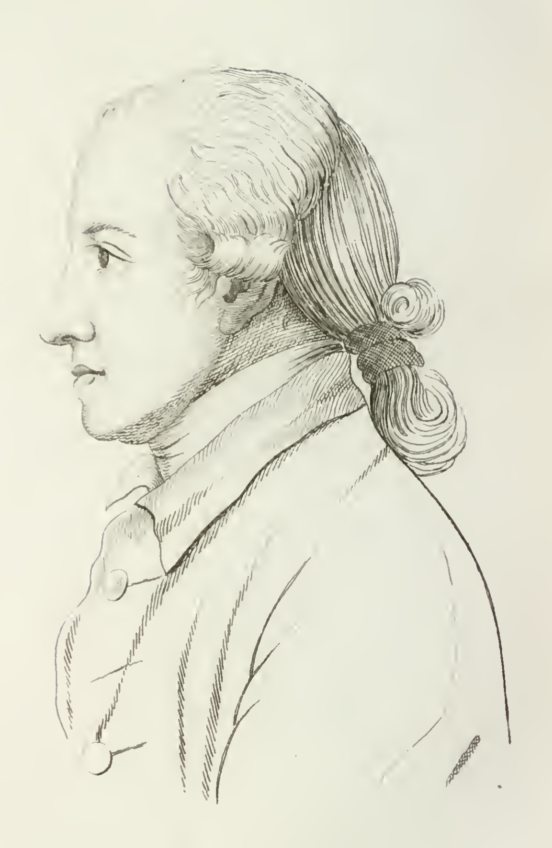

3





Tom. 6.

Pl 300



Benjamin West.

La jolie physionomie! quelle précision éloquente, et que de simplicité dans l'expression!

Tranquillité, noblesse, pureté, égalité et douceur dans l'ensemble, sans le moindre mélange de fadeur. Le front, tel qu'il se présente ici, est judicieux, calme et réfléchi, mais il manque de hardiesse. Il en aurait davantage, s'il s'affaissait un peu du haut, s'il était ou plus courbé, ou plus droit vers le sommet. La transition au nez est d'une délicatesse infinie. L'œil embrasse un vaste foyer, et n'en voit pas moins les choses avec clarté; c'est une loupe qui sert à distribuer heureusement les jours et les ombres; un tel regard tient le juste milieu entre une vivacité prématurée et une conception purement passive. Mais rien n'approche de la correction et de l'élégance du nez. Serait-il possible d'en méconnaître les beautés, et pourrait-on nier après cela que cette partie est une des plus significatives du visage? dans celui-ci, c'est assurément ce qu'il y a de plus distingué, de plus avantageux et de meilleur. Couvrez le reste, et le nez seul vous indiquera déjà un homme rare. L'esprit qui l'anime conserve toute son expression, jusqu'à la narine inclusivement: là il commence à diminuer et à s'amortir plus ou moins; non que le contour de la lèvre soit ignoble; mais il paraît médiocre en comparaison de ce qui précède. La bouche porte le caractère d'une douceur féminine, d'un goût réfléchi, et en même temps d'une

noblesse que je ne retrouve pas dans les autres portraits de West. Le menton est plein de bonté et de finesse; la forme et l'attitude sont en parfaite harmonie avec l'ensemble. Reconnaissez-y l'observateur philosophe qui se consulte avec une sage défiance.





Emmanuel Bach.

« Le visage du grand Bach n'est pas moins original dans son espèce que son génie musical : une telle physionomie ne saurait manquer d'être considérée et d'avoir des succès. Vous démêlez entre les sourcils et dans le regard, le germe et l'expression d'une force productrice : avec ces traits et cet extérieur on est à sa place partout, et on ne saurait être mal reçu. La condescendance et la résignation ne sont pas trop faites pour un caractère comme celui-ci, et c'est à peu près toujours le cas de l'originalité ; elle veut être accueillie ou repoussée, prisée ou méconnue. Fidèle à son organisation, toujours simple, toujours content, toujours riche de son propre fonds, l'homme de génie suit sa marche, sans se mettre en peine de personne. » C'est ainsi que s'exprime un musicien physionomiste.

Bach avait près de l'œil gauche un défaut naturel que le peintre à cru devoir effacer par complaisance; mais il n'a pas songé que c'était nuire à l'effet. En attendant il reste encore assez d'âme dans les yeux et dans les sourcils. Le nez, quoique trop arrondi, laisse entrevoir cependant une abondance de finesse et de force active. Dans la bouche, quelle expression simplifiée de sentiment, de plénitude, de précision et d'assurance ! La lèvre d'en bas paraît faible et un peu rusée; mais ce n'est qu'une ombre au tableau, et elle est suffisamment relevée par l'incision qui suit de près

Remarquez d'ailleurs dans le front la fermeté, le courage et l'impulsion du génie.

Je ne sais si je me trompe, mais la plupart des virtuoses et des portraits de virtuoses que j'ai vus, semblent confirmer l'observation qu'ils manquent presque toujours par le bas du visage. Ici pourtant le haut du menton n'est pas ordinaire.

III.

DES PHYSIONOMIES DE PLUSIEURS POÈTES CÉLÈBRES.

Le poète est peintre et musicien à la fois, et il est plus que l'un et l'autre ensemble. Il y a mille objets, mille idées que le peintre ne saurait exprimer ni par le crayon ni par les couleurs, que le musicien ne saurait rendre par des sons, et que le poète expose sous nos yeux, qu'il fait passer dans notre âme.

Qui est-ce qui mérite le nom de poète? est-ce le versificateur, le coloriste de mots, l'écrivain qui étend ses pensées, comme des tapis? est-ce le forgeur d'images? Mais les tableaux qu'ils nous présentent par des sons, n'ont ni matière, ni forme, ni chair, ni os, ni âme, ni coloris. Et peut-on appeler poésie une substance chimérique, une chose invisible qui ne devient pas visible? J'aimerais tout autant une peinture qui substituerait de simples noms arbitraires aux figures coloriées; mais quel peintre assez fou suivrait cette méthode, et voudrait nous la donner pour un effet de l'art? Et cependant nous voyons nombre de poètes célèbres qui ne s'y prennent guère mieux.

Est-on poète quand on fait briller l'éclair à l'oreille, gronder le tonnerre aux yeux? Quel nom donner à ces sortes d'écrivains, qui pourtant sont plus que de simples prosateurs, puisqu'ils possèdent le talent de parler le langage des dieux? Nommez-les comme il vous plaira, seulement ne leur prodiguez pas le titre de

poète. Celui-ci est un esprit qui se sent créateur, et qui crée en effet. Ses créations, après avoir remporté son propre suffrage interne, doivent encore arracher à toutes les nations et à toutes les langues cet aveu unanime : « C'est ainsi que s'expriment la vérité, la nature. Nous voyons ici ce que nous n'avons jamais vu ; nous entendons ce que nous n'avons jamais entendu, et ce que nous voyons et entendons, nous le sentons. »

Je ne veux offenser personne, mais puis-je demander sans offense, où est le poète, le poète qui brille de sa propre lumière, qui présente les créations de son esprit, qui sait épancher les choses qu'il a vues et entendues dans son amour, qui ne vous offre que ces choses-là, et qui vous les offre dans toute leur pureté et dans toute leur intégrité? où sont les créations poétiques dans lesquelles l'âme de l'auteur réfléchit comme la Divinité dans ses ouvrages, et que le divin Créateur anime et vivifie lui-même? où sont ces traits ineffaçables d'un cœur tendre et sensible, auxquels on s'attache avec passion, qu'on s'imprime, qu'on dévore? où trouver enfin une poésie qui ne soit point ternie par un vernis impur, qui ne se ressente point du faux éclat introduit par la mode, les conventions et la manière?

Homère, l'inimitable Homère lui-même, n'a-t-il pas un ton et une manière qui lui sont propres? Personne ne doute que le chantre de la Grèce ne soit du petit nombre de ces génies supérieurs, tels qu'à peine il y en a un sur un mille; et cependant nous sentons qu'il serait bien plus grand poète encore, s'il était moins

maniéré. Mais peut-on être poète sans se choisir un ton et une manière? Le poète peut-il peindre et transmettre son âme, ses aperçus, ses sensations, ses mouvemens, ses images et ses créations, dans toute leur vérité et dans toute leur simplicité, sans affectation et sans grimace, purs et sans tache comme les rayons du soleil? Peut-il conserver dans ses compositions le naturel, l'ingénuité, le calme d'un homme qui est dans son assiette ordinaire, qui vit et qui respire sans y songer, qui se croit sans témoins et sans observateurs? Raphaël lui-même ne s'est-il pas assujetti à ces auréoles de clinquant que lui prescrivait le mauvais goût de son siècle, et ses ouvrages les plus sublimes ne manquent-ils pas souvent d'illusion?

Je le demande encore, où trouver la vraie poésie, et peut-elle réellement exister?

Nous avons de nos jours en Allemagne un écrivain qui peut et qui sait mettre à la portée de tout le monde, sans ton et sans manières, les aperçus les plus difficiles à saisir. Son nom et ses ouvrages sont connus partout; s'il n'était que poète, si nous pouvions le considérer sous ce seul et unique rapport, combien la physiognomonie ne gagnerait-elle pas!

Malgré la grande complication qu'il peut y avoir dans le caractère de ce poète-ci et de tous ceux qui lui ressemblent, et quelque difficulté qu'il y ait à décomposer le talent poétique proprement dit, puisqu'il est à son tour un résultat de nos facultés sensitives et actives, j'essaierai pourtant de proposer mes hypothèses sur la physionomie du poète. L'élasticité, si je ne me

trompe, est ce qui doit dominer dans son caractère et dans les traits de son visage. C'est elle qui monte le ressort de son âme, qui détermine son extrême sensibilité et son irritabilité. Outre la capacité de recevoir les impressions avec une extrême facilité, il lui faut de l'aptitude à les communiquer telles qu'il les a reçues, sauf à y ajouter la teinte de sa propre individualité; mais cette addition homogène doit se borner à éclaircir et à épurer les idées qu'il a conçues; elle doit devenir le milieu par lequel il fait tomber sous les sens les choses qui autrement ne pourraient être ni aperçues ni senties.

Le poète est le prophète de la création et de la Providence, le médiateur entre la nature et les enfans de la nature. Est-il nécessaire que je le dise, tous les prophètes de Dieu étaient poètes. Avons-nous des génies supérieurs à David, à Moïse, à Isaïe, à saint Jean? Le style de l'Apocalypse n'est-il pas celui de la poésie, celui du sentiment dans toute sa plénitude? La poésie marche avant la philosophie, comme le printemps précède l'été et l'automne.

Voyons maintenant quelle doit être la conformation du poète, du prophète de la Divinité, du dépositaire de la nature, sans lequel personne ne connaîtrait la nature, puisque depuis l'origine du monde, elle s'est servie du langage de la poésie et des prophéties pour nous révéler ses mystères.

On peut déjà décider *à priori* que le poète ne saurait se passer d'une conformation infiniment délicate et sensible; que celle-ci doit être non-seulement moel-

leuse, flexible et mobile pour recevoir les impressions, mais aussi ferme, élastique et répulsive pour les communiquer. Sa physionomie ne peut et ne doit donc être composée ni de lignes entièrement droites, ni d'angles absolument aigus, ni de contours relâchés, arrondis et purement passifs; son front n'aura jamais ni cette forme-ci ┌, ni cette autre ⊂.

Je parle des poètes qui le sont plus qu'un Voltaire, qu'un Pope; de ceux dont le génie est plus qu'un génie maniéré, s'il m'est permis d'employer cette expression.

Ne blâmez pas la physiognomonie si elle refuse d'admettre parmi les traits distinctifs du véritable poète les lignes et les caractères qu'on voudrait abstraire des têtes de Pope et de Voltaire. Ne vous moquez pas de nous, si nous hésitons de les proclamer poètes sur la foi de leurs physionomies. Le temps viendra, le temps approche, où l'on ne disputera plus à notre science le privilége exclusif de prononcer sur le talent, sur le sentiment, sur l'esprit et le génie du poète, et sur le poète lui-même.

Ou, si la chose vous paraît impossible, attendez le jugement des nations. Quand l'acteur aura quitté la scène, quand le bruit des applaudissemens aura cessé, quand la première fougue sera passée, ce n'est qu'alors qu'on pourra décider avec sang-froid. Qu'un vrai poète paraisse, sans être annoncé ni prôné d'avance; qu'il abandonne ses ouvrages à leur propre sort, et qu'il se tienne modestement à l'écart, son rang sera bientôt assigné. Voulez-vous des exemples? Mettez en parallèle

Milton et Shakespeare, avec Pope et Addisson; placez Voltaire et Boileau à côté de Jean-Jacques Rousseau; et, dans la légion de nos poètes allemands, choisissez le seul auteur de Werther, de Goez de Berlichingen et d'Iphigénie en Tauride; comparez les ouvrages de ces écrivains avec leurs physionomies, et dites-nous lesquels d'entre eux méritent le nom de poète.

Après toutes ces réflexions préliminaires, je crois pouvoir hardiment demander à mes lecteurs s'ils connaissent un seul poète qui ait les yeux enfoncés et fortement dessinés;

Les sourcils épais, serrés et raccourcis, ou rabattus sur les yeux en ligne horizontale;

Une lèvre supérieure arquée depuis le nez jusqu'à la bouche;

Le bord des lèvres rogné;

Une peau rembrunie, sèche et coriace, fortement tendue et difficile à mouvoir;

Le sommet du crâne aplati;

L'occiput perpendiculaire.

Vous qui cherchez la certitude et la vérité, donnez-vous la peine d'examiner et d'approfondir avec soin; je vous aiderai à faire des observations, et, dans mon Traité des lignes physiognomoniques, je vous tracerai peut-être celles qui annoncent et celles qui excluent positivement le talent de la poésie.



Tom. 6

1

2

GOETHE.

Voici la silhouette du poète allemand dont j'ai parlé tantôt; elle est copiée d'après un buste assez exact. Le génie poétique le plus sensible et le plus énergique semble planer sur toute cette physionomie, et s'être emparé en particulier du front, du nez et des lèvres. Je ne balance pas un instant à donner ce profil pour l'idéal d'un poète.

MONCRIF.

2. Les grâces de l'original ne se trouvent pas dans cette copie; cependant on reconnaît dans la forme du front, l'extrémité de l'os au-dessus de l'œil droit, dans l'obliquité et la pointe du nez, une expression de goût et de délicatesse; mais, il faut en convenir, la nature, en formant ce visage, annonçait une plus haute destination que celle de produire des ouvrages de pur agrément.

Homère.

Que ce profil d'Homère soit authentique ou non, il n'en est pas moins de la plus grande signification ; il annonce un esprit créateur, fertile en inventions, et plein des grandes images qu'il répand avec tant de profusion. C'est ce que nous découvrons dans le contour du nez, et dans la lèvre supérieure, qui est suspendue sur celle d'en bas sans la toucher. Toute cette lèvre de dessus est aussi caractéristique, aussi décisive que possible : elle indique une grande application et un goût exquis. La cavité entre le nez et le front renferme autant d'expression poétique que l'arc de ce nez, qui semble fait pour des sensations délicates. Le front est un trésor d'observations et d'expériences. Enfin le menton, avancé en saillie, imprime en quelque sorte le sceau à l'ensemble du caractère.









Un simple fragment de contour, la délinéation seule du visage tourné, explique déjà beaucoup de choses. Nous aimerions à éclaircir cette nouvelle assertion et à la munir de preuves incontestables, si nous ne l'avions fait en partie par cette multitude d'exemples que nous avons déjà produits, et si l'abondance des matières que nous avons encore à traiter nous permettait de nous étendre sur ce sujet. L'arc du front, le contour de l'os de l'œil, et son passage à l'os de la joue, ce sont là autant de traits dont la vérité est palpable.

Les fragmens n°s 1, 2 et 3, présentent des contours pris de côté. Ils appartiennent tous trois à la même tête, et cette tête est celle d'un homme de génie qui n'agit pas toujours avec la modération du sage.

Les contours n°s 4 et 5 ont été détachés du profil

d'un jeune homme très sensé, qui a de grands talens pour le dessin, et ce coup d'œil heureux si nécessaire pour réussir dans les ouvrages de l'art.

Les contours nos 6 et 7 sont d'un autre jeune homme très habile, très appliqué à l'étude de son art, et très correct dans ses dessins.



Tom 6 Page 350

1

2

3

Trois têtes d'Homère.

Un esprit supérieur ne suppose pas toujours une forme extérieure parfaitement belle et régulière.

Tout homme de génie porte le caractère de sa grandeur ; mais ce caractère est déterminé par la mesure de son mérite.

Quelque admirables que soient dans leur genre les trois têtes de la planche ci-jointe, rien n'y rappelle pourtant cette beauté idéale de l'Apollon, qu'on a transmise tant de fois aux figures des dieux et des hommes, et dont l'Apollon du Vatican est redevable lui-même aux formes sublimes que l'artiste avait prises pour modèle.

Ces visages-ci ressemblent à ceux de notre climat et de notre siècle : ils en ont la forme et les traits ; et malgré cet air de parenté, plus nous les examinons, plus ils nous inspirent de respect. On y découvre, avec les modifications de chaque caractère, un fonds d'énergie et de calme, une fermeté d'âme, une richesse d'idées, une supériorité de génie et des facultés, qui fixent notre admiration et qui forcent nos hommages.

1. Je ne prendrai pas cet homme pour un penseur profond ; mais je lui accorderai, sans balancer, un esprit poétique et prophétique, une source inépuisable d'invention. Si je regardais cette tête pour la première fois, et sans la connaître, je dirais qu'elle ne s'arrête point à des recherches minutieuses, qu'elle ne consulte et n'écoute personne, qu'elle agit par elle-

même et sans efforts. Cet esprit s'est fait un monde à part, où il est dans son propre élément. Je retrouve dans les muscles du front la richesse des formes que le poète a prises dans la réalité, et dont son imagination a créé l'assemblage. Jamais la tension fatigante des spéculations métaphysiques n'a froncé ces sourcils. Tout est ici plein de vie et de mouvement; tout y est dans une harmonie indestructible; tout annonce le divin Homère. Les beautés d'une tête comme celle-ci ne peuvent être exprimées que par les tours les plus hardis du langage, et je supplie le lecteur d'excuser quelques traits qui peut-être lui paraîtront exagérés, mais qui rendront mieux mes idées.

Ce crâne est un ciel poétique où les images vivifiées des dieux transportent tout l'Olympe. C'est là qu'habitent tous ces héros dont les exploits nous étonnent; c'est là qu'Achille

. . . . . . Μέγας μεγαλωστὶ τανυσθεὶς
Κεῖτο. . . . . .

Le nez, si bien voûté, est fait pour saisir les sensations les plus délicates; et, malgré sa finesse, il n'a rien d'efféminé. Ces yeux enfoncés et privés de la vue annoncent une âme d'autant plus concentrée; et j'oserais dire qu'ils se repaissent intérieurement des tableaux qu'une imagination de feu leur présente. Cette bouche est l'organe du merveilleux; et, quoique un peu altérée par la main du copiste, elle conserve encore toute la naïveté de l'âge d'innocence. La chevelure et la barbe enveloppent l'ensemble d'un voile imposant.

Cet esprit n'est point troublé par les passions ; il se laisse aller sans dessein ; il n'existe que pour lui-même, et le monde qu'il s'est créé suffit pour l'occuper et pour le satisfaire.

2. Cette tête est beaucoup plus pensante, plus faite pour l'observation et pour l'analyse. Elle n'est pas aussi inventive que la précédente, mais elle en est d'autant plus réfléchie.

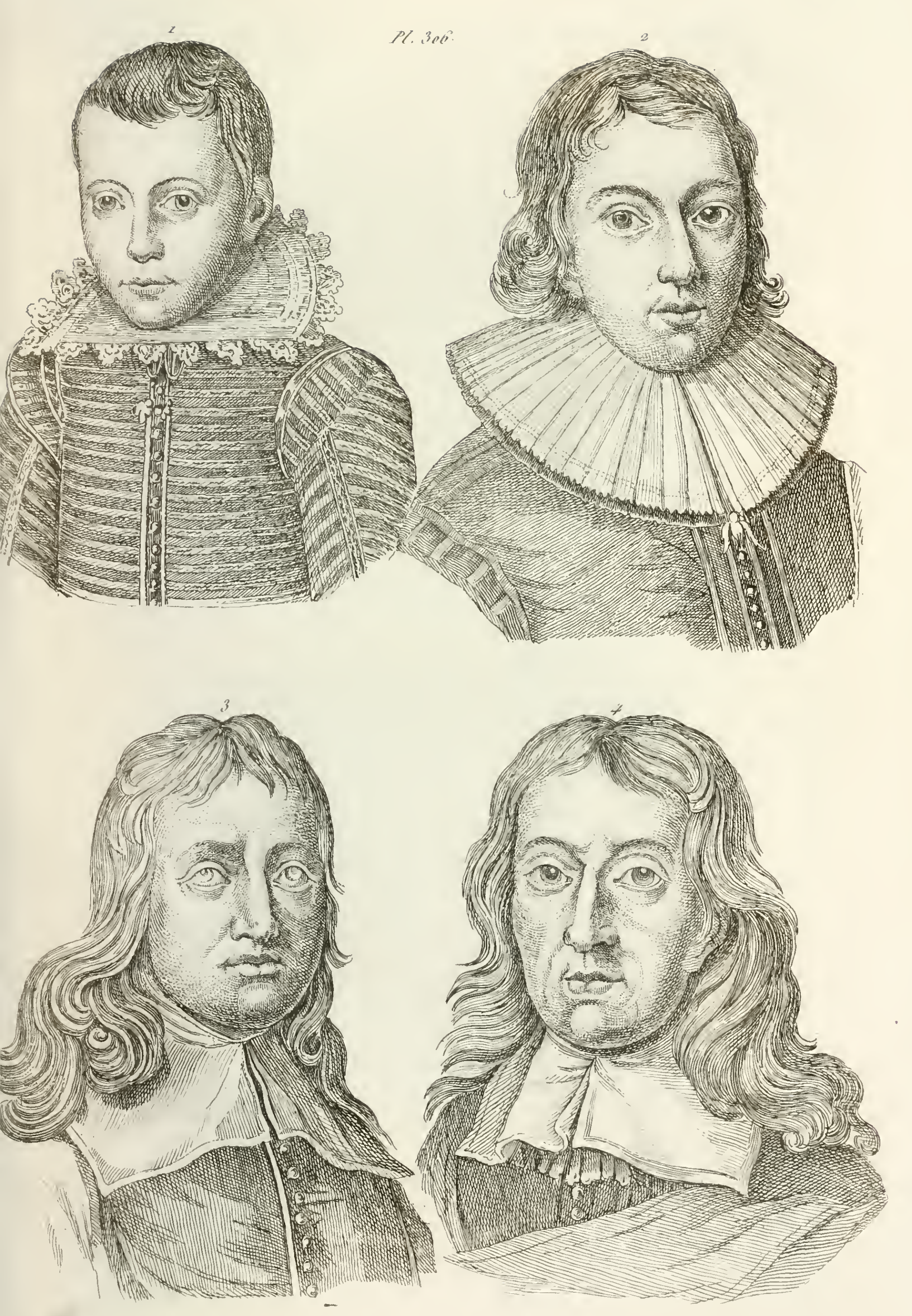
3. Celle-ci promet un esprit encore plus profond : sa marche sera plus lente, plus ferme et plus sûre. Avec moins de facilité, il retiendra mieux ce qu'il aura une fois saisi. Il excellera dans tout ce qui tient à l'abstraction ou à l'analyse, et ses idées auront de la précision. C'est ce qu'indique surtout le contour du nez.

Milton.

Quatre portraits de Milton, dans les différens âges de la vie. N'eussions-nous jamais entendu prononcer le nom du poète anglais, nous serions difficilement tentés de ranger sa physionomie dans la classe des géomètres newtoniens. La douceur, la tendresse et l'esprit intuitif de ce visage, le mettent d'abord à sa véritable place. Le n° 2 porte le caractère de l'oint du Seigneur. Il ne s'arrêtera pas à de froides démonstrations, et ne calculera pas ses idées sur des signes abstraits. Son coup d'œil, à la fois paisible, prompt et profond, aperçoit et découvre les choses immédiatement. Il communique sa teinte à tout ce qu'il voit; il fait rejaillir sa lumière sur tous les objets vivans et aimans qu'il rencontre. Un être inanimé, insensible, lui répugne, à moins qu'il ne puisse lui inspirer un souffle de sa vie et de sa tendresse. Un cœur sans amour le tourmente; un cœur qui n'aime pas à sa façon l'opprime. Quelle heureuse tranquillité d'âme! que d'unité et d'harmonie! Il sait concentrer, s'approprier et épurer toutes les jouissances, leur donner un charme, une individualité et un désintéressement qui les lui rendent plus chères. Qui pourrait se résoudre à troubler les saintes rêveries de cet esprit prophétique (je parle toujours du visage n° 2)? Où est le pédant assez rigide pour lui demander les démonstrations de ce qui ne saurait être démontré?

Jouissez à votre manière, et permettez-lui de se

Pl. 306.





plaire dans les jouissances qu'il s'est préparées lui-même. Voudriez-vous mesurer avec la sonde l'odeur de la violette? demander au rayon l'origine de sa lumière? Il est des peintres qui ont l'équerre dans le regard! il est des mains qui déterminent le poids d'une pièce d'or, sans le secours du trébuchet. La théorie du beau a été inventée long-temps après que le beau a existé en pratique, et le langage a précédé la grammaire. Un génie comme celui-ci crée, forme et dispose, sans songer que les siècles futurs puiseront dans ses productions les principes de la poésie. Oserais-je avancer, sans apprêter à rire, que je retrouve jusque dans la chute des cheveux, un indice de l'esprit poétique, d'un pressentiment des choses invisibles et éternelles? Rappelez-vous la physionomie de Raphaël, elle vous offrira une parfaite analogie avec celle de Milton.

Dans ces quatre portraits, le front est plutôt fait pour saisir et réfléchir les grandes et belles images, que pour former des idées profondes, abstraites et sèches. Si le front n° 1 était resté dans cet état; si, dans la progression des années, il ne s'était point affaissé en arrière, Milton n'aurait jamais été l'auteur du *Paradis perdu*. Il y a dans cette jeune tête une opiniâtreté qui aurait pu devenir redoutable, et nous savons d'ailleurs que, si le développement du front ne suit pas la croissance du corps, les progrès des facultés intellectuelles s'arrêtent à proportion. Une ligne de plus ou de moins en avant ou en arrière, amène souvent des différences essentielles. Le nez n° 2 est, si je peux m'exprimer

ainsi, plus poétique et plus sage que le n° 4; il me paraît plus mûr et plus nuancé, plus riche en expérience et en souffrances. Le visage glacé n° 3 n'a pas le même caractère de douceur et d'humilité que les autres; on y démêle un air de prétention qui avoisine le mépris, l'entêtement et la sévérité. Malgré la dureté du dessin, je vénère le n° 4. Je découvre encore dans le contour de ces yeux privés de la vue, l'homme inspiré qui aperçoit les choses invisibles, le confident du monde spirituel, le favori d'Uranie.

J'ajoute à cet article le profil d'une femme poète allemande, dont le talent a triomphé d'une naissance obscure.







Pl. 308

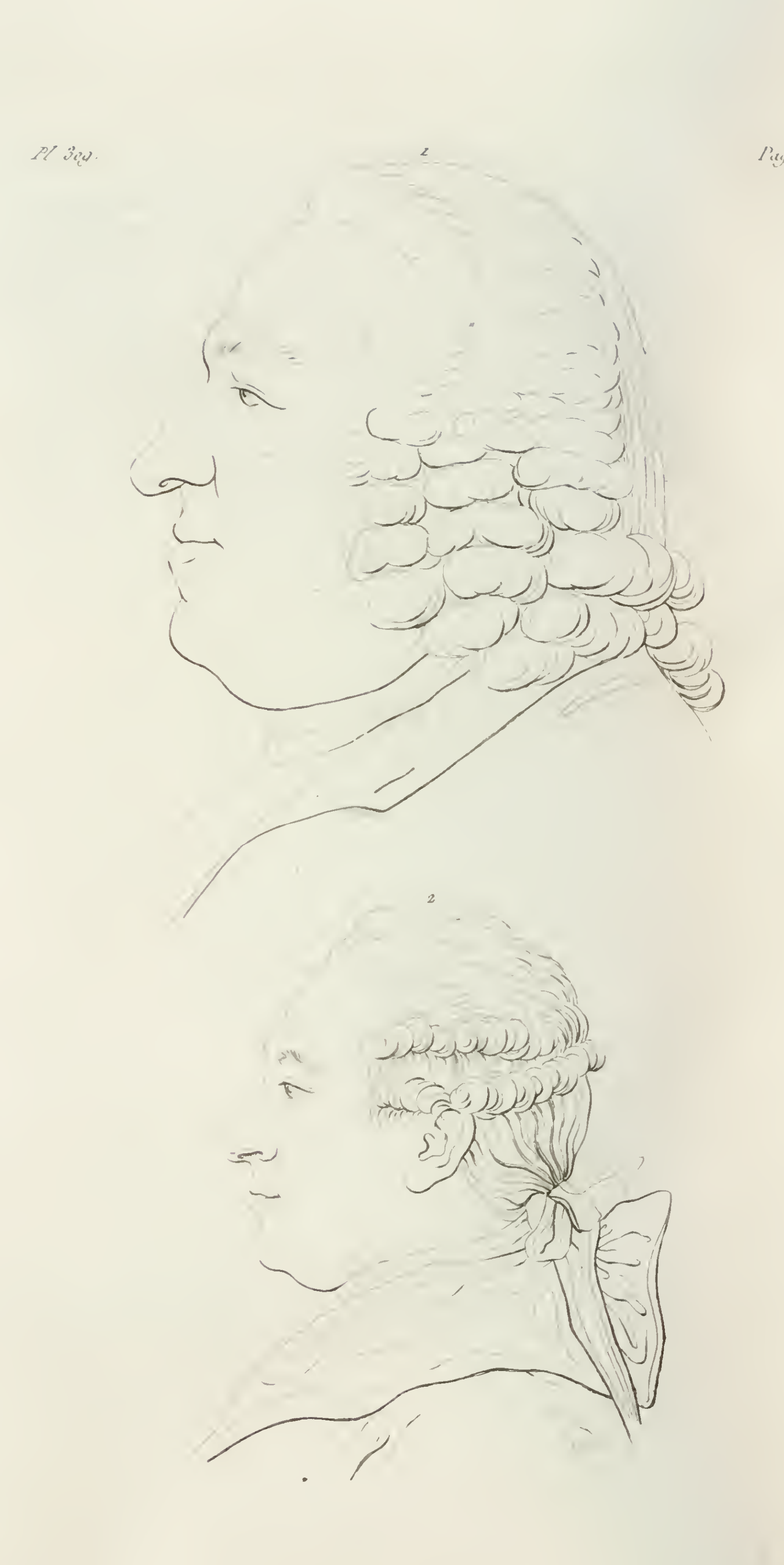


N'ATTENDEZ du profil n° 1 ni les élans du génie ni les facultés bornées d'une plate médiocrité. Avec un tel contour du front, on ne saurait manquer de bon sens; avec la courbure imperceptible de ce nez, on n'est pas sans délicatesse; avec une lèvre supérieure qui déborde de la sorte, on a de la douceur et de la bonté dans le cœur. Une circonspection outrée, qui pourrait aisément tourner en timidité et en défiance, semble constituer le caractère principal de cette jolie physionomie. Elle intéresse d'ailleurs par sa modestie, et il est impossible qu'elle ne soit amie de l'ordre et de la propreté.

2. Contour grossier d'une des têtes les plus sensées, mais en même temps des moins productives que je connaisse. On ne saurait s'imaginer combien cet homme met de justesse dans ses jugemens. Rien n'égale l'exactitude de son coup d'œil, n'importe s'il embrasse les objets médiatement ou immédiatement. Il voit avec la même clarté, avec la même précision, et la chose et le signe de la chose, et le terme le plus propre est toujours celui qu'il emploie. La langue la plus difficile n'est qu'un jeu pour lui : il retient toutes les images et toutes les impressions avec une fidélité et une vérité admirables; joignez à cela le goût le plus exquis et le plus sain. Je serais tenté de comparer son esprit à ces pierres phosphoriques de Bologne, qui attirent les rayons du soleil. Le front est absolument unique dans son espèce; un vrai milieu entre la fermeté d'un front mâle et la mollesse d'un front féminin. Une sagesse

consommée brille dans le regard, et reparaît surtout dans la forme du nez. Cette bouche porte l'empreinte de la réflexion, de la méditation et du discernement. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un homme aussi original, aussi spirituel, aussi judicieux et aussi instruit, n'ait jamais osé produire, ou du moins mettre au jour, un ouvrage de son propre fonds. La hardiesse et le courage semblent avoir été refusés aux physionomies de ce genre. Si elles réunissaient encore ces avantages à ceux qu'elles ont déjà, elles éclipseraient tout.



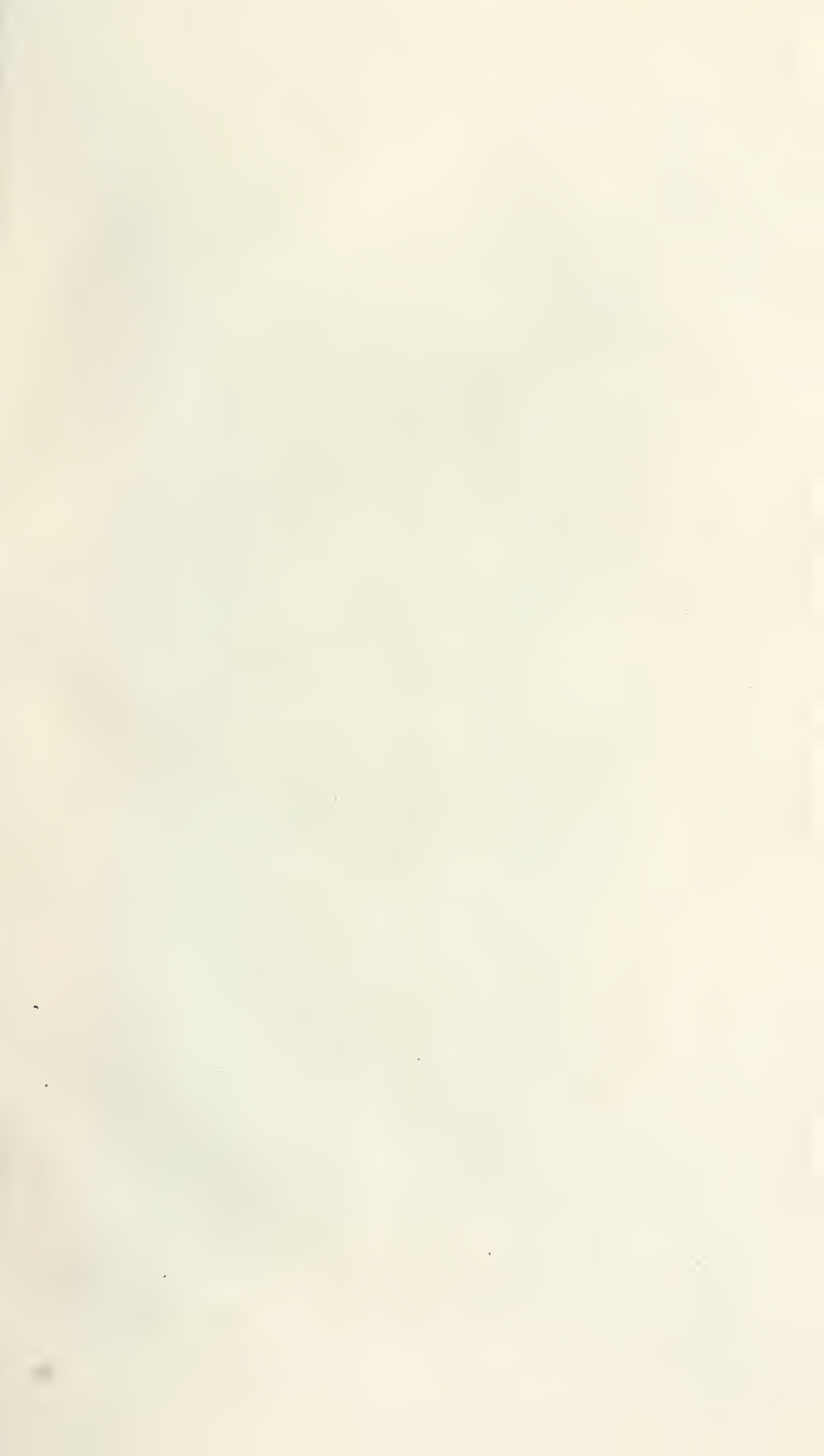

1
2

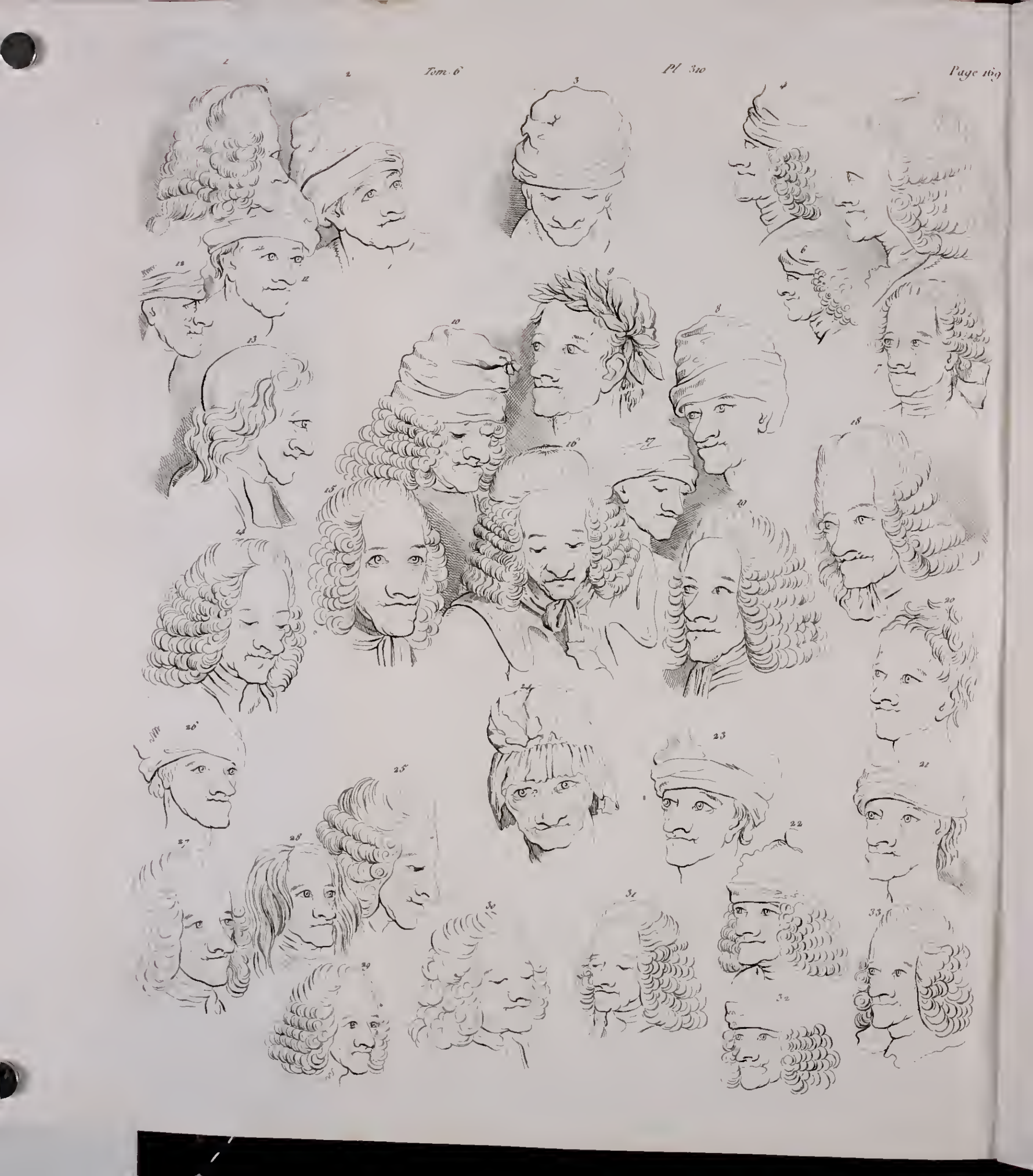
Gessner et Beaumarchais.

1. Jean Gessner. Expression du jugement le plus pur ; savoir immense, facilité incomparable à caractériser les objets des sens par des signes abstraits ; capacité étonnante à ranger et à classer chaque chose là où elle doit être, à saisir dès le premier coup d'œil les rapports, les proportions et les rapprochemens de tous les corps et de toutes les facultés, à parcourir toutes les échelles de grandeur ; et, indépendamment de cet esprit clairvoyant, la plus grande modestie, le caractère le plus serviable, la probité la plus sévère, et une patience à toute épreuve pour écouter, pour apprendre, étudier, examiner et comparer ce qu'on lui propose ; enfin, le sentiment religieux du vrai chrétien. Voilà ce que je puis dire en bonne conscience de ce profil. Il est d'une ressemblance parfaite, et d'une expression parlante. L'esprit d'abstraction se montre dans le front, dans les sourcils (et lorsque vous voyez le visage en plein), dans l'entre-deux des sourcils, dans le contour et dans l'enfoncement des yeux. Le creux qui est au-dessous du front et la forme du nez attestent la clarté du jugement. Dans l'original, la courbure des sourcils et l'échancrure très singulière de la cavité qui les sépare, m'ont paru d'une très grande signification.

2. Contour vraisemblablement très imparfait du célèbre Beaumarchais, et cependant vous y voyez

l'homme de tête, qui doit être reconnu d'abord et par ceux qui en ont et par ceux qui n'en ont pas. Quelle différence entre ce profil-ci et le précédent ! quelle différence de hardiesse dans le front ! quelle force entreprenante dans la coupe du nez ! que d'exécution dans l'ensemble ! L'œil est trop vaguement dessiné pour être mis en ligne de compte, et, malgré cela, on y démêle encore la sagacité d'un esprit calculateur. Je ne vous conseillerai point d'entrer en lice avec un homme aussi déterminé, vous y perdriez : il sait trop ce qu'il peut, il connaît le public, et il se connaît lui-même. Ses lèvres semblent imprégnées d'un sel caustique, qui s'accorde merveilleusement avec son penchant naturel. Personne ne s'entend mieux que lui à saisir les ridicules, et à les peindre en traits sanglans.





VOLTAIRE, d'après Hubert.

JE suppose d'avance que ces trente-trois visages sont autant de caricatures : ce n'est donc pas Voltaire même que je juge, mais seulement des caricatures de cet homme célèbre. On ne saurait douter néanmoins de la vérité de plusieurs traits qui reparaissent constamment dans tous ces visages. Ainsi, l'on peut conclure avec certitude, et sans jamais avoir vu Voltaire, qu'il avait l'œil aussi perçant, la paupière supérieure aussi peu visible, le nez et le menton aussi saillans que nous les voyons représentés ici. Mais, sans vouloir faire tort à l'habile dessinateur de ces têtes, j'observerai que si Voltaire est l'auteur des écrits qu'on lui attribue, son front devait être différemment voûté, et le profil de ce front avoir d'autres contours, et c'est là précisément ce qui est manqué par la plupart des dessinateurs, qui d'ordinaire ne s'attachent qu'aux parties mobiles, aux mines, ou, tout au plus, aux contours des yeux et de la bouche. J'ai vu le buste de cet homme extraordinaire (qui, s'il ne mérite pas le nom trop prodigué de grand, est au moins au rang des génies les plus distingués), et j'ai trouvé le front de ce buste bien plus expressif, plus énergique et plus osseux que la plupart de ceux que nous avons sous les yeux. Le dessinateur paraît s'être plus attaché à la hauteur et à la forme en général, qu'à marquer toutes les courbures, tous les nœuds et les angles.

Parmi les fronts de l'estampe ci-jointe, il en est cer-

tainement plusieurs qui ne sauraient appartenir à une grande tête, ni se rencontrer avec des yeux, un nez et un menton du caractère le plus énergique. Voyez, par exemple, les nos 5, 20, et particulièrement le 25. Les fronts les plus homogènes à l'ensemble du visage seraient, selon moi, le 16 et le 19, quoique celui-ci soit encore trop plat et trop uni. Le caractère des yeux est dans toutes ces copies à peu près le même; regard perçant et plein de feu, mais qui n'a rien de gracieux, rien de sublime. Les yeux des visages nos 4, 5 et 6 sont peut-être les moins expressifs; ceux des nos 1, 2 et 13 annoncent le plus de sens, de force et de génie; ils désignent aussi un désir ardent de parvenir à quelque découverte; ceux des nos 10 et 16 caractérisent le penseur.

Bonté prévenante, cordialité, bonhomie; voilà ce que nous ne trouvons point ici; rien ne nous invite à la confiance, à l'abandon de nous-mêmes.

Nous voyons un personnage plus grand, plus énergique que nous; nous sentons notre faiblesse en sa présence, mais sans qu'il nous agrandisse : au lieu que chaque être qui est à la fois grand et bon ne réveille pas seulement en nous le sentiment de notre faiblesse; mais, par un charme secret, il nous élève au-dessus de nous-mêmes, et nous communique quelque chose de sa grandeur. Non contens d'admirer, nous aimons; et loin d'être accablés du poids de sa supériorité, notre cœur agrandi se dilate et s'ouvre à la joie. Il s'en faut bien que ces visages produisent un effet semblable : en les voyant, on a lieu d'attendre ou d'appréhender

un trait satirique, une saillie mordante ; ils humilient l'amour-propre, et terrassent le faible. La malice réside sur les lèvres ; le creux ⌣ qui revient si souvent dans la ligne mitoyenne de la bouche est le siége de l'enjouement, et l'un des chiffres du grand alphabet des physionomies.

Quant aux nez, les nos 18 et 24 sont ceux qui ont le plus de vérité et d'esprit ; les nos 19 et 26 en ont moins que tous les autres ; peut-être que les nos 4, 5 et 13 présentent le caractère par son plus mauvais côté.

Quoiqu'on ne trouve sur aucun de ces visages l'expression de la bonté du cœur, d'une noble simplicité, d'une humeur indulgente et facile, on ne saurait pourtant se dissimuler qu'il y a dans les écrits de cet homme extraordinaire des morceaux qui, respirant la vraie humanité, excitent en nous les plus douces émotions. Or, ce qu'il y a de vrai dans les écrits ou dans les actions d'un homme, doit se trouver aussi dans son âme ; et ce qui se passe dans l'âme doit se retracer aussi sur le visage, qui en est le miroir. Mais ces traits, ces beaux mouvemens, sont souvent si délicats ; et dans les visages qui ont d'ailleurs une grande expression, ils sont si peu sensibles à côté des traits fortement prononcés, que ni le crayon ni le burin ne sauraient les saisir ; surtout si le crayon et le burin sont entre les mains d'un artiste qui fait des caricatures.

Terminons ce fragment par un passage de l'auteur que nous avons déjà cité au commencement du premier volume (1).

(1) Herder.

« Voltaire, cet écrivain centenaire qui a gouverné son siècle en monarque ; qu'on lit, qu'on admire, et qui fait autorité depuis Lisbonne jusqu'au Kamtschatka, depuis la Nouvelle-Zembe jusqu'aux colonies des Indes, léger, facile et plein de grâces, donnant à ses idées l'essor le plus étendu, sachant les présenter sous mille formes diverses, et planant sur des fleurs ; favorisé par sa langue, et surtout né dans un pays et dans un temps où il pouvait mettre à profit le commerce du monde, ses prédécesseurs et ses rivaux, les circonstances, les préjugés et les faibles dominans ; sachant même faire contribuer à sa gloire tous les souverains de l'Europe ; Voltaire, dis-je, quelle influence n'a-t-il pas eue sur ses contemporains ! quel jour n'a-t-il pas répandu ! Comme écrivain, il est sans doute le premier de son siècle : mais s'il a prêché la tolérance et la soi-disant philosophie de l'humanité ; s'il a invité à penser par soi-même ; s'il a peint sous des formes aimables au moins des apparences de vertu, d'un autre côté, combien n'a-t-il pas introduit d'insouciance, de froideur, d'incertitude et de scepticisme ! Avons-nous beaucoup gagné à cette érudition superficielle qui ne reconnaît plus ni plan ni règle ; à cette philosophie qui n'a point pour base la morale et la vraie humanité ? On connaît la grande cabale qui s'est élevée pour et contre lui ; on sait combien ses idées différaient de celles de Rousseau. Peut-être est-ce un bien, qu'opposés l'un à l'autre, ils se soient érigés tous deux en réformateurs... Tout ce que pense et sent un grand génie destiné par le sort à produire des révolutions, ne peut sans doute



311



être mesuré à la règle commune que suit chaque esprit vulgaire. Il est des exceptions d'une espèce supérieure ; et presque tout ce qu'il y a de remarquable dans ce monde est produit par des exceptions. Les lignes droites vont toujours dans la même direction ; elles laisseraient tout à la même place, si, au milieu des astres qui suivent un cours régulier, la Divinité ne se plaisait à lancer aussi des comètes, qui, dans leurs cours excentriques, sont sujettes à tomber, mais se relèvent de leurs chutes pour monter si haut, que l'œil humain ne saurait les suivre. »

IV.

DIFFÉRENTES PHYSIONOMIES DE PHILOSOPHES ET DE PHYSICIENS.

1. Quelle différence entre ce profil et le précédent! Ici, malgré beaucoup de vivacité et de présomption, bien moins de feu, moins d'énergie, moins de courage et bien plus de sagesse. Comparez les yeux, les nez, et surtout les mentons; réduisez l'un et l'autre visage en silhouettes, et demandez-vous ensuite, ou demandez au premier venu : « Lequel de ces profils annonce un caractère sage et réfléchi? lequel indique un homme impétueux et hardi? » La réponse sera décisive, et la voix du peuple sera la voix de Dieu même.

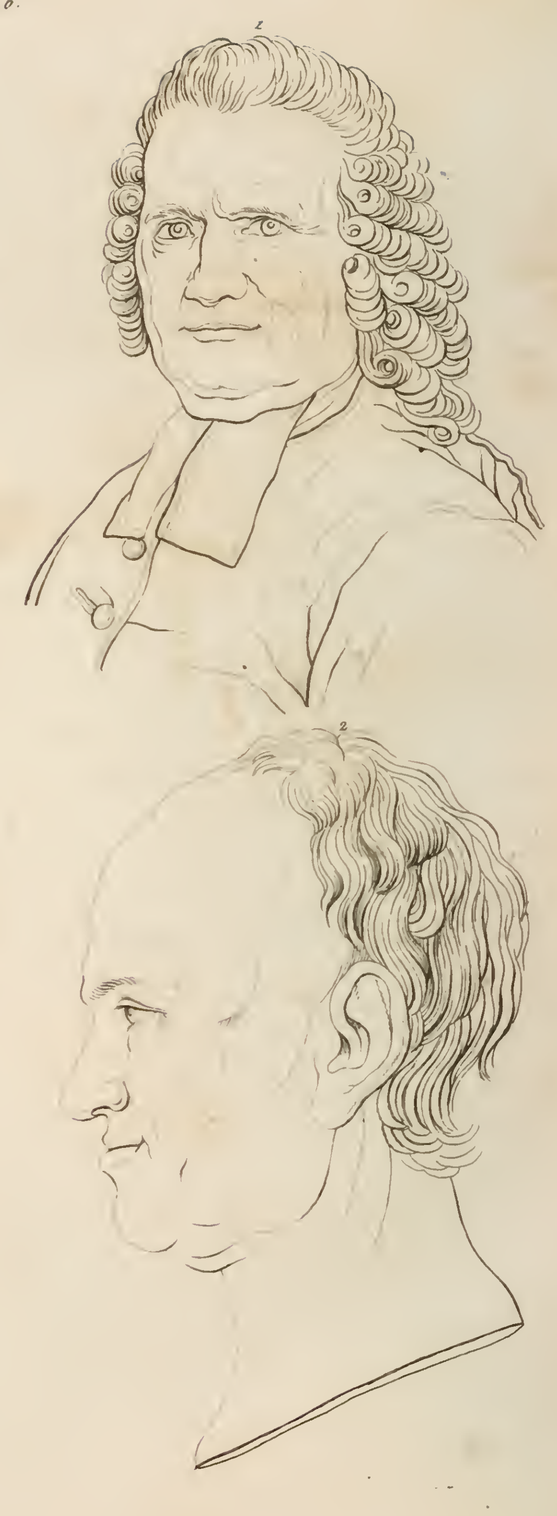
2. Ici le seul contour extérieur montre l'harmonie de l'ensemble, et nous indique moins le profond penseur qui se livre à des méditations abstraites, qu'un esprit ouvert, du savoir, du goût, de la facilité, une mémoire heureuse et des penchans sensuels. Rien de fortement prononcé dans ce contour; on n'y voit ni angle ni cavité; tout y porte une empreinte de mollesse et de sérénité, d'esprit et de goût.

 Pl. 312








1
2

J. J. Spalding.

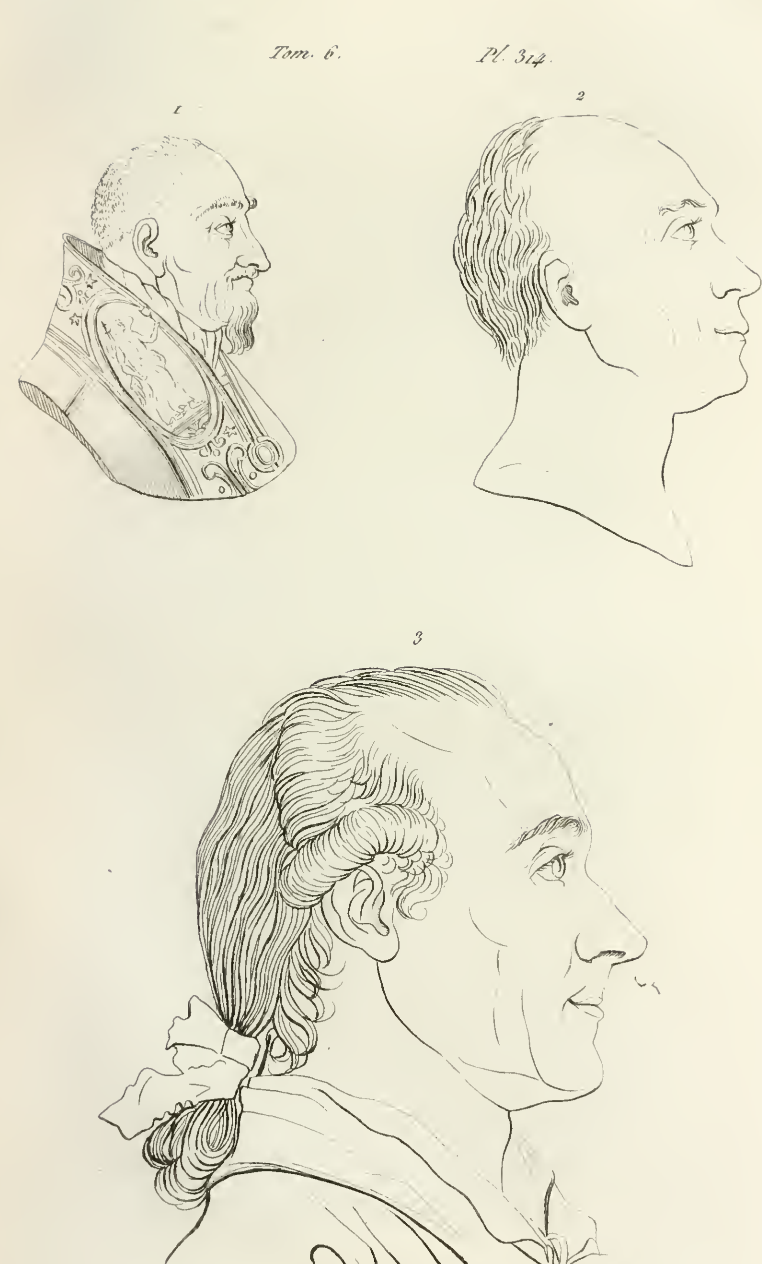
1. Ici l'on reconnaît, au premier coup d'œil, un esprit lumineux. Ce front renferme des idées solides et précises; cet œil pénètre à travers la surface des objets. Autour de la bouche, il y a une expression de goût et d'élégance, et l'on distingue sur tout le visage l'empreinte de la prudence et de l'habileté. La position horizontale des yeux, du nez et de la bouche, et en général la proportion de tout l'ensemble, annoncent le calme et la confiance d'une âme ferme.

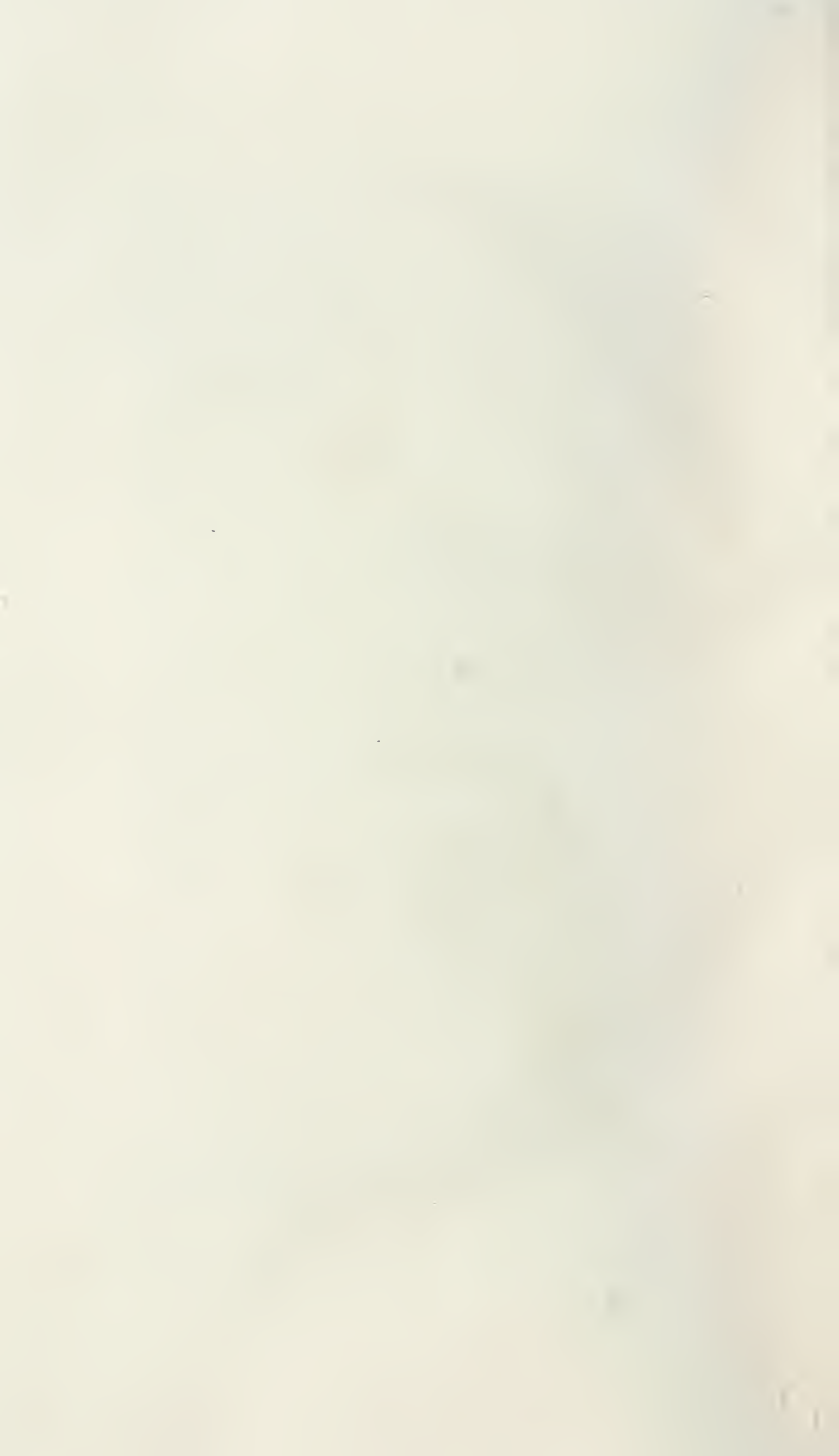
2. C'est le même visage en profil, mais avec ce défaut essentiel, que les contours sont aplatis, et que les traits qui devaient être saillans sont émoussés. Le front est celui d'un penseur qui embrasse un vaste champ : une douce sensibilité se peint dans l'œil, et l'on retrouve l'homme de goût dans le nez et dans la bouche : cependant le dessin de la narine est manqué; elle est trop petite, et le trait qui la forme est mal prononcé.

1. ALEXANDER VII, PONT. MAX. III. GM. Un caractère de grandeur est marqué dans ce profil. Il est certain que toute image d'un grand homme, dessinée d'après nature, n'est au fond qu'une caricature, et cependant la forme principale et le rapport des parties s'y retrouvent toujours, soit qu'on examine séparément le front, le crâne, le nez ou l'œil, soit qu'on envisage l'ensemble. On reconnaît partout un caractère singulièrement énergique.

2. Tout ce profil, et le haut surtout annonce à chaque observateur une tête philosophique. Il n'y faut pas chercher le courage, et moins encore cette espèce de courage héroïque qui produit des actions d'éclat, puisqu'il est incompatible avec le contour du nez, qui n'a rien de tendu, avec l'enfoncement au-dessous du front et avec la bouche. Je suis sûr, autant qu'on peut l'être d'une chose quelconque, qu'une tête de cette forme, avec des contours tels que ceux-ci, suppose un sentiment délicat qu'il est facile de blesser et d'irriter, et un esprit philosophique et profond.

3. Ce n'est point de la profondeur que je découvre ici, mais beaucoup de pénétration, une facilité admirable à saisir rapidement chaque beauté, chaque finesse, avec le talent d'en communiquer l'impression, en les ornant d'un nouveau charme. Voilà ce qui me frappe dans cette physionomie, dans ce front, dans ce sourcil, et surtout dans cet œil poétique. Le bas du visage n'est pas celui d'un profond philosophe qui suit la marche lente et pénible de l'analyse; mais il désigne de la facilité et un goût exquis.


1
2
3





Prenez le contour depuis *a* au-dessus de l'os de l'œil jusqu'à *c* sur le derrière de la tête, il suffira seul pour déterminer assez positivement le principal caractère de l'esprit. Un physionomiste ordinaire dira de quoi cette tête est capable ou non capable, quand il aura vu la section très remarquable du profil qui est entre *a* et *b*; un observateur plus habile en décidera sur celle qui est entre *e* et *d* ; enfin il ne faudra au véritable connaisseur que l'espace entre *a* et *e* pour asseoir son jugement.

Tom. 6. Pl. 316.











1. Application soutenue, patience infatigable dans les recherches et les travaux, caractère ferme, inébranlable, difficile à manier et qui ne s'en laisse pas facilement imposer; opiniâtreté à poursuivre ce qu'on a une fois commencé, capacité sans génie, sagacité sans profondeur, esprit très actif, sans être fort entreprenant; fidélité sans tendresse, bonté sans chaleur. Pour peu qu'on connaisse les hommes, on retrouvera ces traits dans le profil ci-joint, tout inanimé qu'il soit.

2. Ici combien plus de profondeur, de noblesse et de goût! bien moins de rudesse aussi, beaucoup plus de sensibilité, de chaleur et de délicatesse : tout est plus saillant, plus ferme, et cependant plus doux. Le contour seul de ce front, dont le haut est plus cintré que celui du profil précédent, désigne un esprit plus fin, plus flexible; le bout du nez, auquel ordinairement on ne fait pas assez d'attention, quoiqu'il soit très significatif; l'angle que forme la ligne inférieure du nez avec la lèvre d'en haut, tout exprime un plus haut degré de finesse, de profondeur et d'élévation.

Locke.

Je présente ici à mes lecteurs une assez mauvaise copie faite d'après un buste de Locke, et dessinée sous quatre faces différentes.

Il semble qu'on ait pris à tâche de bannir de ces portraits, surtout du quatrième, l'esprit du philosophe anglais; mais, ressemblans ou non, je soutiens que même dans ces copies défectueuses d'un buste médiocre se retrouve encore le caractère essentiel et fondamental du visage de Locke.

Le contour du n° 2 n'est pas celui d'un homme ordinaire, incapable de réfléchir, moins encore le contour du n° 1.

Examinez dans les deux premières têtes le front et le nez, puis le contour du n° 1, depuis le bout du nez jusqu'au cou; cela seul paraîtra décisif aux yeux d'un observateur tant soit peu physionomiste.

Dans le quatrième visage, la ligne mitoyenne de la bouche, considérée même dans l'état du plus grand repos, suppose beaucoup de sens.

La même ligne offre la même expression dans le n° 3, et plus distinctement encore.

1



2



3



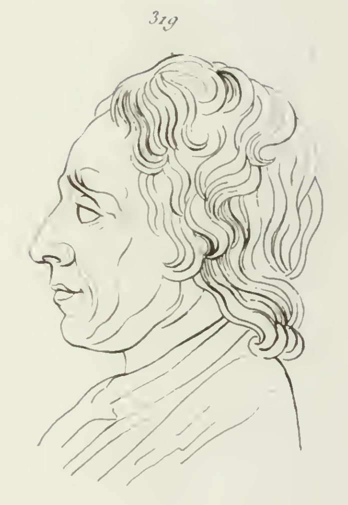
4







319



La forme de la tête dans les n[os] 1 et 2 est très avantageuse; enfin on démêle, jusque dans la caricature que j'ajoute ici, les traces d'un esprit peu ordinaire.

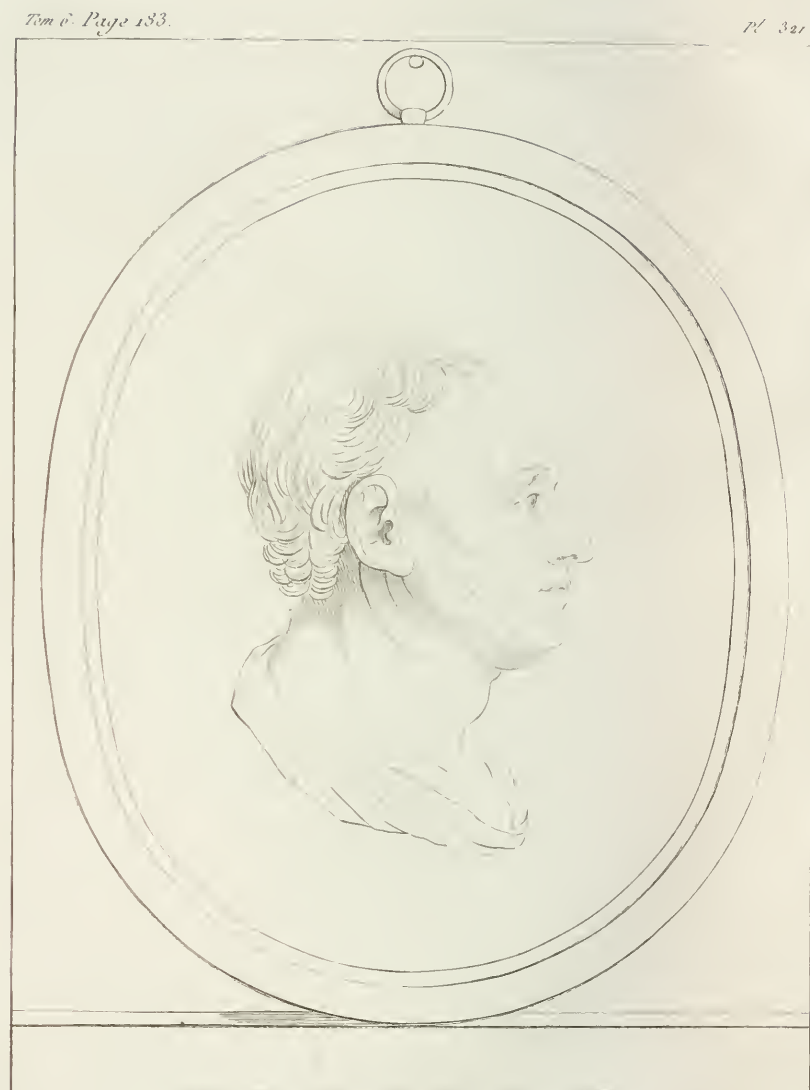
1. Il n'est au pouvoir ni de l'éducation ni des circonstances d'unir à ce visage (dont l'original m'est totalement inconnu) de la sagacité ou un sens exquis : une telle physionomie est absolument incompatible avec la philosophie et la poésie, avec les talens du politique et l'héroïsme du guerrier.

2. Je mettrai encore cet homme-ci au rang des penseurs qui réduisent tout à l'analyse ; mais son profil n'atteint pas, à beaucoup près, la finesse et l'unité du précédent, qui, par sa structure et ses proportions, indique plus de simplicité et de netteté dans les idées, plus d'esprit et d'habileté que nous n'en trouvons dans celui-ci. Pour s'en convaincre, il suffira de prendre séparément chaque partie de ces deux profils, le front, le nez, la bouche, le menton, et de les comparer ensemble. L'œil seul pourrait souffrir quelques exceptions : celui du dernier visage, sans être plus spirituel, a plus de vivacité que l'autre, et suppose un homme plus actif, plus entreprenant, plus persévérant. Aussi l'ensemble du caractère a-t-il une teinte de rudesse, de violence et d'opiniâtreté ; mais ces défauts sont un peu corrigés par l'air du visage, qui promet une humeur plus flexible, plus complaisante et plus serviable que celle du précédent. Le bon côté de ce caractère se montre dans l'œil, la joue et la bouche ; le reste se trouve dans les autres parties du visage et dans sa forme.


1
2







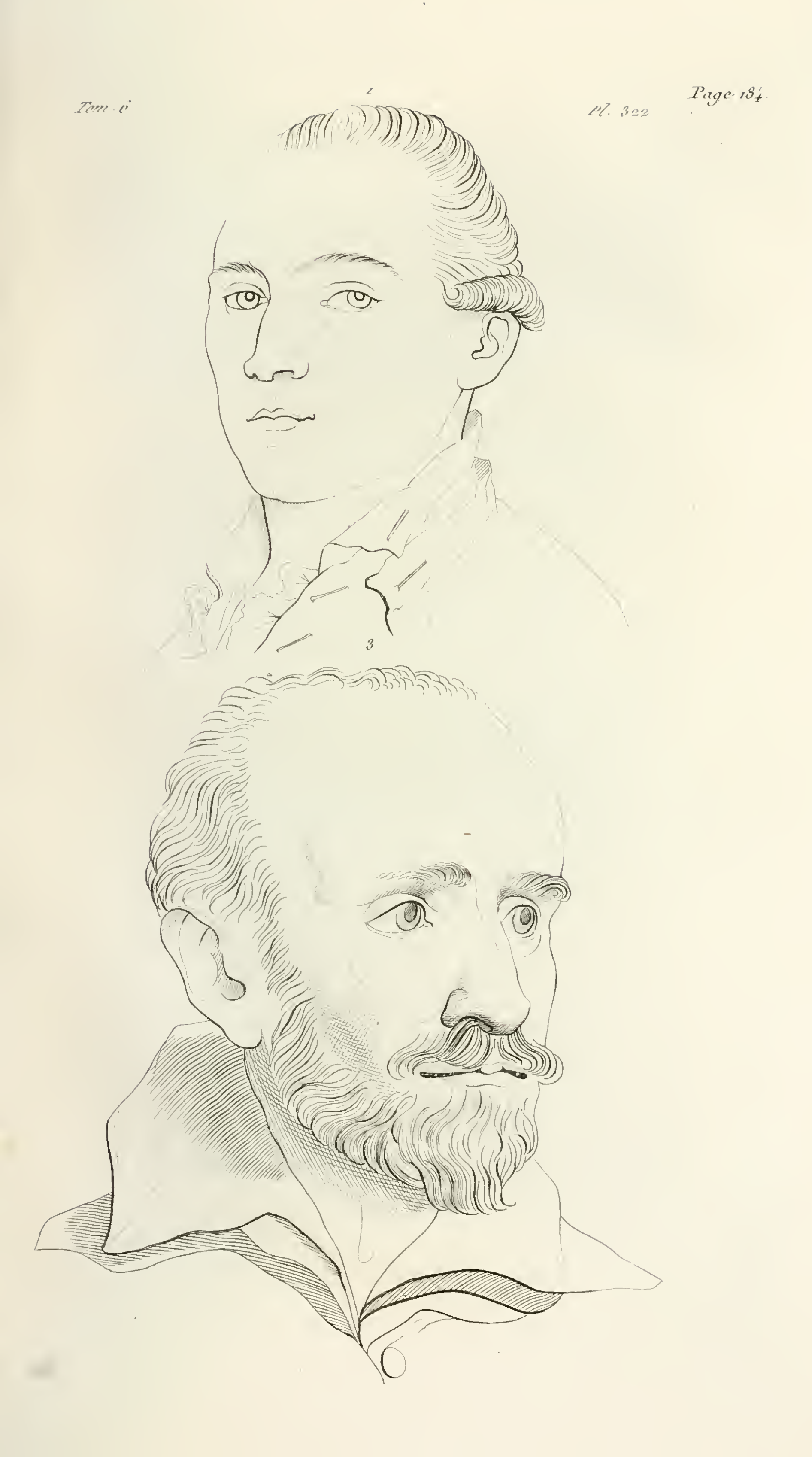
DIDEROT

Je ne sais si ce profil est fort ressemblant ; mais, quelque éloigné qu'il puisse être de l'original, je soutiens qu'il n'a pas été dessiné d'après un homme ordinaire ou médiocre. Les contours de ces sortes de têtes sont très difficiles à reproduire dans l'exacte vérité ; mais le dessinateur le moins habile ne les manquera pas totalement. C'est le profil d'un penseur qui aime et qui cherche le beau, qui s'y attache par goût. Je ne lui crois pas une grande sensibilité ; et, tel qu'il se montre ici, je serais tenté de dire qu'il sent d'après sa raison ; qu'il est l'opposé de ces âmes molles et délicates, de ces esprits romanesques et électriques qui rapportent tout au sentiment. J'aperçois de plus dans cette tête une force productrice qui n'agit point par élans, mais qui a besoin de travailler son sujet, d'y réfléchir, et de le traiter par ordre. Dans la bouche il y a un vide qui est absolument incompatible avec l'œil, le nez, le front et le derrière de la tête.

1. C'est la tête d'un homme de beaucoup de génie, mais dont l'esprit purement passif se borne à observer. Nous ne le mettrons pas au rang des penseurs proprement dits ; il en est exclu par le front trop uni et trop simple ; mais nous le reconnaîtrons pour un observateur très intelligent, plein de finesse et de goût. C'est dans cette attitude et dans cette position qu'il faudrait toujours dessiner les têtes de cette classe. Au reste, ce visage-ci n'a rien d'animé ; il manque d'énergie, de feu, d'activité et de savoir-faire : un tel esprit n'est fait que pour recevoir et non pour produire ; cette bouche parlera peu, mais tout ce qu'elle dira sera juste.

2. Ce visage est encore du nombre de ceux dont il est presque impossible d'attraper ou de manquer entièrement la ressemblance ; il conservera toujours, jusque dans la moindre copie, un reste de grandeur très aisé à reconnaître. Quand même on ne saurait rien de l'original, on n'en dirait pas moins, d'après ce portrait, que c'est un esprit supérieur ; et il y aurait de l'affectation à n'en pas convenir.

En effet, que d'intelligence et de prudence ne doit-on pas attendre d'une telle physionomie ! J'oserais la donner pour le prototype d'un politique profond, d'un grand homme d'état Voilà le ministre que je me choisirais si j'étais prince ; voilà le front, le nez, l'œil, le regard que je voudrais trouver en lui. Cet homme n'est ni poète, ni philosophe, ni mathématicien ; mais il

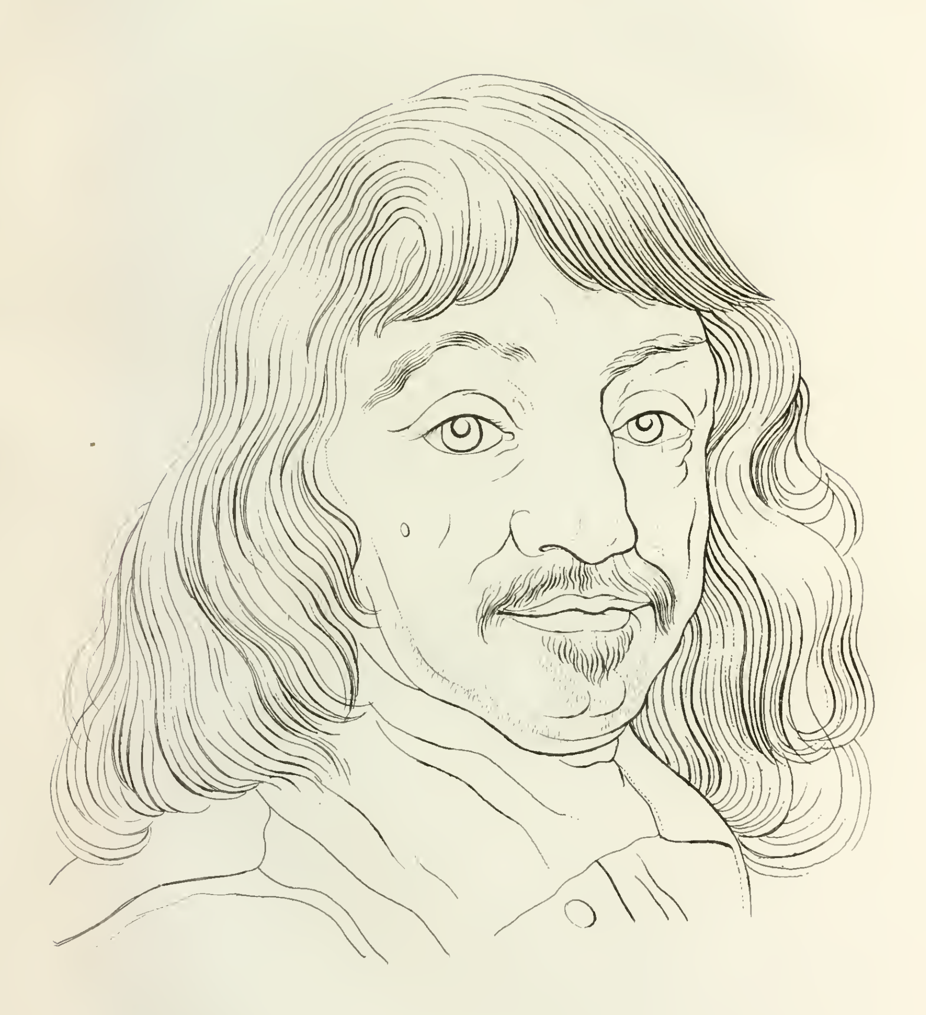

Tom. 6
1
Pl. 322
Page 184
3



aura tous ces différens mérites s'ils lui sont nécessaires. Observez séparément le front, le nez (quoique faiblement dessiné), les yeux, les sourcils, la bouche, l'oreille, et vous les trouverez également significatifs. Si chaque partie prise à part a tant d'expression, combien n'en doit pas avoir l'ensemble!

Descartes.

Je reviens à Descartes, dont il est déjà mention (page 65, tome 3). Le contour de ce portrait est mieux dessiné, et, quoique imparfait encore, il laisse entrevoir pourtant plusieurs détails qui peuvent servir à nous donner une idée plus complète du caractère de cet homme célèbre. Il ne faut pas être un grand connaisseur pour sentir au premier coup d'œil que ce n'est pas là un visage ordinaire; qu'une tête ainsi formée et un regard aussi animé expriment une multitude de choses, et que la nature en créant cet être a voulu faire un prodige. La physiognomonie rend justice à tout le monde, et, sur le témoignage d'un portrait authentique, elle apprécie à sa valeur réelle celui qui a été trop exalté ou trop rabaissé, tel qu'un Aristote et un Descartes; celui que chaque docteur a cité d'abord comme un oracle, et que chaque écolier s'est avisé de flétrir impunément; celui qui a été un sujet de dispute et de division pour tous les siècles et pour toutes les nations. La physiognomonie, sans se livrer à la frénésie d'une apothéose ridicule, répare les torts de l'envie, et fixe les jugemens flottans de la multitude et de la mode. Elle dévoile l'homme, et le présente tel qu'il est; elle montre ce qu'il vaut et ce dont il est capable, ce qu'il peut et ce qu'il veut, ce qu'il est naturellement et ce qu'il est devenu par son éducation. Oui, je le soutiens encore, au risque de répéter ce que j'ai dit ailleurs : regardez l'homme dont plusieurs années de suite on vous a dit





et du mal et du bien, que vous avez entendu louer et déprimer tour à tour, dont on vous a rapporté tant d'anecdotes, ou vraies, ou tronquées, ou controuvées; l'homme qui a été long-temps en butte à une infinité de jugemens iniques et passionnés, qui a été élevé par les uns au rang des demi-dieux, et relégué par les autres dans la classe des démons; regardez-le vous-même avec l'œil impartial de la science, et vous le trouverez tout autre; mais en même temps vous découvririez peut-être dans ses traits la raison pour laquelle il a été ou déifié ou anathématisé. Vaines déclamations! me répondra-t-on; langage d'un auteur infatué de ses idées! Mais on se trompe; c'est la vérité pure, et une vérité des plus importantes, à laquelle le siècle suivant applaudira unanimement, et que peut-être nous verrons confesser encore de nos jours.

Quand Newton n'aurait pas écrit une seule ligne, quand il aurait été entièrement méconnu de son temps, il ne faudrait aujourd'hui que son simple portrait, pour le faire compter au nombre des plus grands génies. J'en dis autant de Descartes. Une physionomie comme la sienne ne peut manquer d'être reconnaissable; on la distinguerait entre dix mille. Elle porte l'empreinte du plus haut degré d'originalité possible; elle montre l'homme qui fait époque, et qui doit tout à lui-même.

Effectivement, avec ce visage plein d'esprit et de vie, Descartes était-il fait pour se laisser modeler, ou bien pour servir de modèle? Etait-il fait pour recevoir les lois d'un monde imbu de préjugés, ou bien pour lui dicter des lois nouvelles? « Je ne m'arrête point sur son

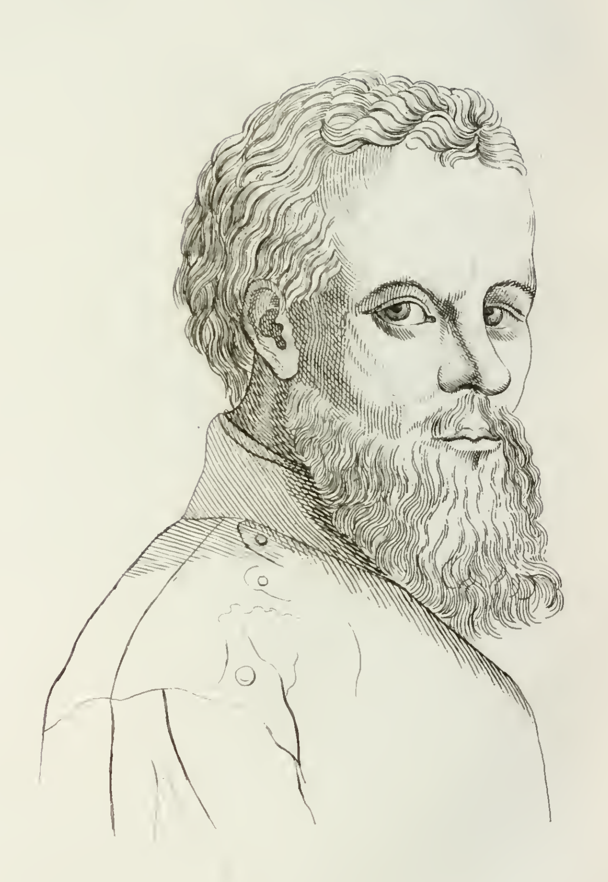
éducation, dit M. Thomas dans l'éloge de Descartes. Dès qu'il s'agit des âmes extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire, il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il se donne à lui-même; elle consiste presque toujours à détruire la première. Descartes, par celle qu'il reçut, jugea son siècle. Déjà il voit au-delà; déjà il imagine et pressent un nouvel ordre de sciences. Tel, de Madrid ou de Gênes, Colomb pressentait l'Amérique. » Le mot *pressentir* est admirable; le pressentiment est le propre du génie. Celui-ci travaille toujours, même dans ses momens de repos. Toujours agité par de grandes idées, il aspire sans cesse à étendre ses lumières, ses facultés, sa liberté : il imagine des mondes nouveaux et des créations nouvelles, il s'élève jusqu'à la Divinité; toujours entraîné en avant, toujours soutenu par sa propre force; il fend la presse, renverse les obstacles, se fraie des routes, n'aperçoit d'autre but que le sien. Tout à coup il prend l'essor, il perd de vue et ses devanciers et ses contemporains; et, poursuivant sa course rapide, il se transporte dans des régions lointaines, et occupe des sphères inconnues : tel était Descartes. Sa physionomie annonce le créateur d'un nouveau système. « La nature, c'est encore l'orateur français qui parle, la nature, qui travaillait sur cette âme et la disposait insensiblement aux grandes choses, y avait mis d'abord une forte passion pour la vérité. Ce fut là peut-être son premier ressort. » La passion du vrai, la connais-tu, lecteur? C'est elle qui détermine notre activité, et qui en est le germe. L'im-

pulsion qu'elle donne, je l'aperçois même dans l'image imparfaite que nous avons sous les yeux; j'y vois transpirer un courage intrépide, un zèle infatigable pour la vérité. « La nature y ajoute, continue M. Thomas, ce désir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles et à toutes les nations. Elle lui donne ensuite pour tout le temps de sa jeunesse une activité inquiète, ces tourmens du génie, ce vide d'une âme que rien ne remplit encore, et qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. » Cette activité élastique, ce besoin d'être utile, cette sensibilité bienfaisante, se manifestent dans ce regard si profond et si vif, qui saisit ce qui est loin de lui, et transforme aussitôt à son gré ce qu'il a saisi. Les mêmes qualités sublimes reparaissent dans les sourcils, pleins d'énergie et d'aménité; dans le contour singulier de l'os de l'œil, dans le contour de la tête, où tous les angles et toutes les nuances sont si bien ménagés; dans ce nez cartilagineux et large; sur ces lèvres si douces et si persuasives, si ardentes et si irascibles; dans la ligne de la bouche surtout, qui suppose une facilité prodigieuse, et, pour ne rien omettre, dans cette chevelure lisse et molle. Tout rappelle cet homme insatiable de voir et de connaître, cet homme qui interroge la vérité partout où il passe.

Il est rare, il est excessivement rare, de trouver un génie aussi universel que celui de Descartes. Sans vouloir adopter ses hypothèses hardies, nous n'admirerons pas moins la richesse de l'imagination qui les a enfantées, et cet heureux mélange d'un esprit géométrique, joint à un cœur sensible et passionné pour le bien de

l'humanité. Descartes était à la fois un des penseurs les plus abstraits, et un des hommes les plus actifs qui aient jamais existé. Ami de la retraite, il est incapable d'en goûter long-temps les douceurs; emporté d'un côté dans les tourbillons de ses mondes, il se livrait de l'autre aux occupations les plus pénibles, qui pouvaient tendre à l'utilité de la société. Voyez comme l'âme de Descartes se peint dans sa physionomie! il serait impossible d'analyser chacun des traits qui la composent, mais il est aisé de sentir ce qu'ils ont de beau et de grand dans l'ensemble. Rien de plus vif que ces yeux, ni de plus expressif que ce nez. L'intervalle des sourcils indique un génie accoutumé à planer, et qui ne s'arrête point à creuser sa matière jusqu'au fond. Cet homme ne saurait rester tranquille et solitaire. Son caractère mâle n'exclut point la sensibilité. Le front est très extraordinaire; fort couché en arrière, uni vers le sommet, et doucement arrondi. ce sont autant de signes d'une énergie concentrée, et d'une fermeté inébranlable.





Vésal.

Ce portrait est digne de l'attention d'un physionomiste éclairé. Ce caractère ferme et décidé, ce regard pénétrant, ce nez, qui seul annonce déjà un jugement mûr et solide, ou, pour mieux dire, qu'il est inséparable d'un grand sens : que de pareils traits sont rares! Cette belle physionomie m'a fait sentir la satisfaction que j'éprouve toujours à l'aspect d'un grand homme, même à la vue de son image. L'étude des traits d'un homme de bien ne procure-t-elle pas en effet une joie pure et divine?

ISAAC NEWTON.

J'AI déjà dit et prouvé plus d'une fois jusqu'à quel point la ressemblance du portrait dépend de la manière et des talens du peintre, jusqu'à quel point le même visage peut être diversement transformé et défiguré par la faute de l'artiste. Les images ci-jointes de Newton vérifieront de nouveau ce que j'avance.

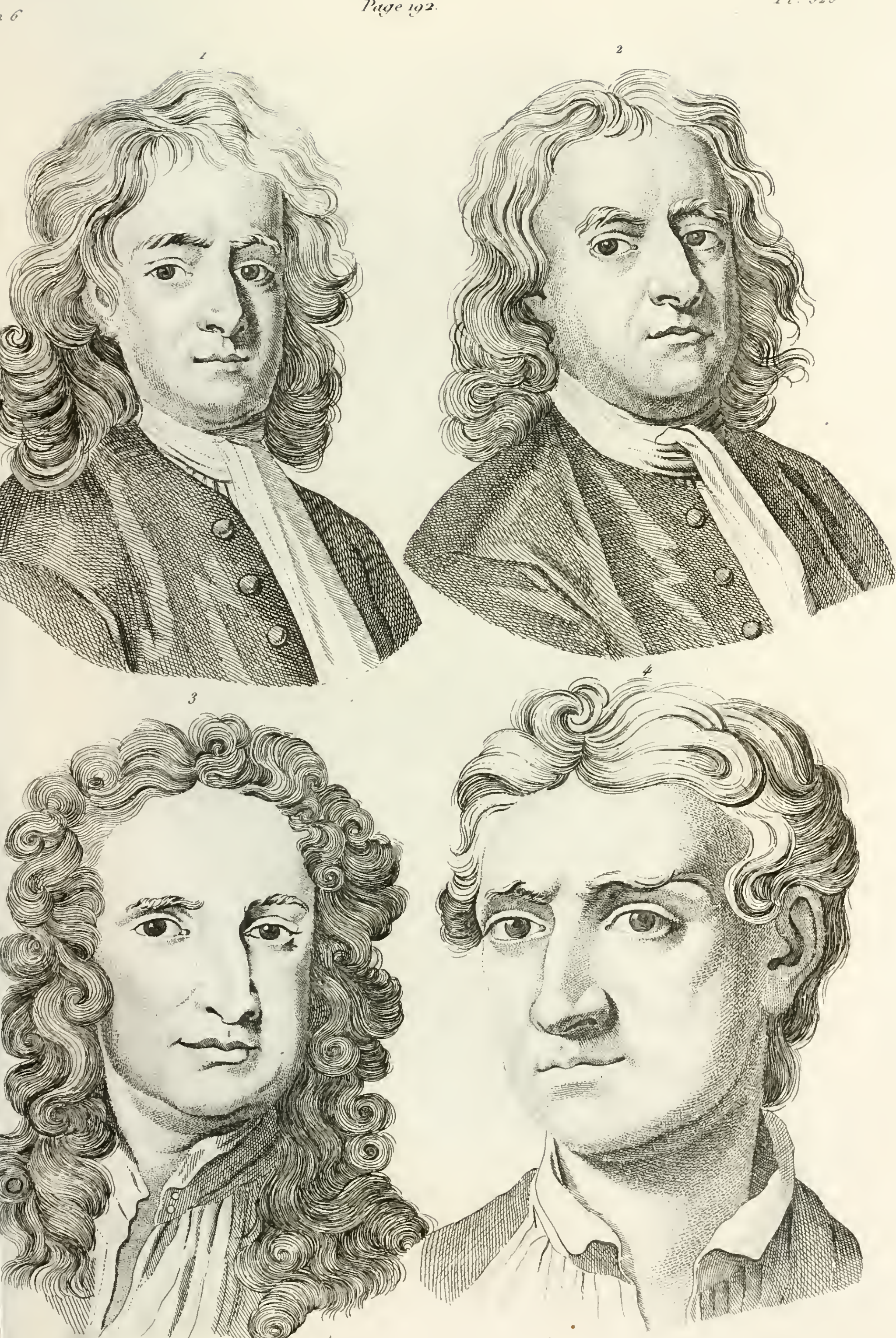
Cette planche contient quatre copies, faites d'après d'autres copies. Elles nous offrent chacune un grand homme, un homme extraordinaire; mais elles le représentent chacune dans un jour très différent.

1. On reconnaît dans le regard une force interne qui ne se contente pas d'éclairer son objet, qui le saisit et l'embrasse. Elle ne se borne pas à le loger dans la mémoire, elle l'incorpore dans l'énorme masse d'idées que la tête renferme; les yeux sont pleins d'une force créatrice, et les sourcils portent le caractère d'un esprit fécond, solide et lumineux.

Je distingue dans le front sa capacité et la richesse de ses conceptions. Il l'emporte plutôt par l'élévation et l'impétuosité des pensées, que par l'abstraction du raisonnement. On y remarque cette impulsion irrésistible que donnent l'assurance et la conviction.

Observez ensuite l'énergie du nez, la douceur et l'agrément qui résident sur les lèvres, sans le moindre mélange de fadeur; la solidité et la *probité* du menton.

La joue droite n'est ni trop relâchée ni trop tendue;



1
2
3
4



elle inspire plus de confiance dans ce portrait-ci que dans les trois autres, et surtout elle n'est pas si imposante que celle du n° 2.

J'admire en général la pureté et le calme de l'ensemble : c'était beaucoup de les réunir avec tant de force et de concentration.

2. L'effet grossier, l'air vulgaire de ce portrait provient de l'irrégularité de la coupe, et, à tout prendre cependant, c'est encore une physionomie dominante. Le front est profond et plus significatif que le n° 1. Le nez et la bouche ont plus de fermeté et de sévérité.

Vous voyez ici un républicain qui gouverne sans commander, qui est accoutumé à la résistance, qui a l'habitude des affaires, qui s'entend à les traiter et à les conduire. Ferme dans ses entreprises, et réfléchi dans ses plans, il est sûr de les exécuter, parce qu'il est sûr de lui-même et de la supériorité de ses forces.

Le nez est trop charnu et trop peu expressif : il devient presque rebutant par cette aile droite qui remonte.

La troisième tête, et surtout son regard, rappellent le savant de profession, ou plutôt l'homme de cabinet. Le front, si vaguement dessiné, est plus ouvert et plus riche que les précédens. Il pourra retenir un plus grand nombre de choses; mais il ne les imprimera ni si fortement ni si profondément dans son intelligence. Pour caractériser la méditation sérieuse, il devrait être plus

serré au-dessous des yeux; et il n'est pas assez voûté pour annoncer une grande mémoire.

En comparant d'ailleurs ce portrait avec les nos 1 et 2, on trouvera que les sourcils, rapprochés davantage des yeux, ont perdu de leur énergie. Le nez contraste avec la franchise du front; il est plus sanguin et plus faible.

Le sourire de la lèvre paraît moins excité par le contentement intérieur que par un intérêt étranger. La joue droite est insupportable, l'air de tête affecté et maniéré, l'ensemble du dessin affadi, énervé et lâche.

Le n° 4 doit imiter l'antique : il pèche contre la vérité, mais il est d'un grand effet. Un tel homme doit réunir un savoir consommé et une activité infatigable.

Le front semble comprimé par le souvenir de ses opérations. Ses facultés actuelles pressentent ses besoins futurs.

Quelle distance au n° 3 ! L'expression diffère de l'une à l'autre de ces têtes autant que la chair diffère du marbre.

Les sourcils sont dignes du créateur d'un nouveau système. L'œil atteste une fermeté intrinsèque : il parle le langage de la candeur, et son regard n'est point altéré par le désir.

Le nez dans son ensemble indique l'énergie, la résolution et la sagesse : il n'y a que la pointe et les ailes qui aient quelque chose d'hétérogène.

Enfin la lèvre réprime la force supérieure qui fait la base du caractère.

1 et 2 se ressemblent le plus par le haut, mais d'autant moins par le bas.

3 et 4 sont deux extrêmes ; l'un du plus haut degré de relâchement, l'autre de la plus forte tension.

Je le répète, ce ne sont ici que des copies ; mais elles supposent un homme dont l'existence sera prolongée dans les siècles à venir.

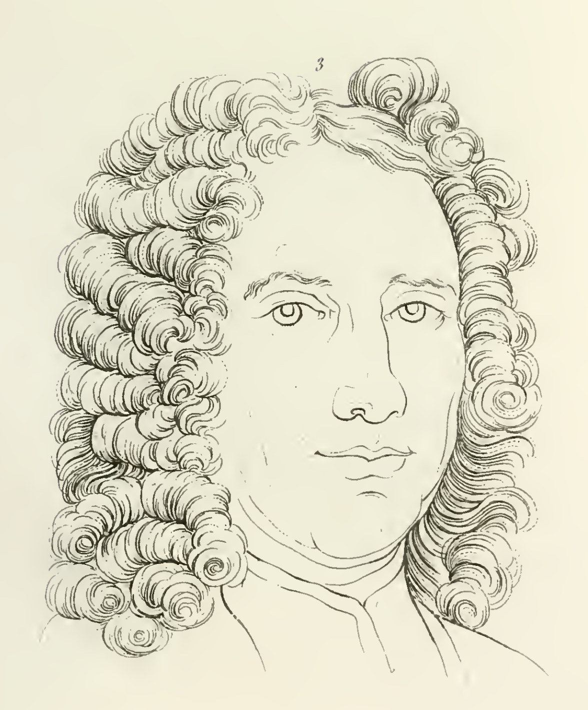
SHAKESPEARE, STERNE et CLARKE.

VOICI trois visages, ou, pour mieux dire, des masques de trois visages remarquables, qui conserveront toujours, dans quelque situation qu'on les place, fussent-ils même défigurés par des grimaces, le caractère distinctif de leurs originaux. Le vaste et puissant génie de Shakespeare (nº 1), si prompt à tout pénétrer, à tout saisir, ce grand génie se reproduit en caractères très lisibles dans chacune des quatre parties du visage; dans le front, les yeux, le nez et la bouche.

2. On reconnaît le satirique et malin Sterne, l'observateur plein de finesse, plus borné dans son objet, mais plus profond par-là même; on le reconnaît, dis-je, dans les yeux, dans l'intervalle qui les sépare; dans le nez et la bouche de cette figure.

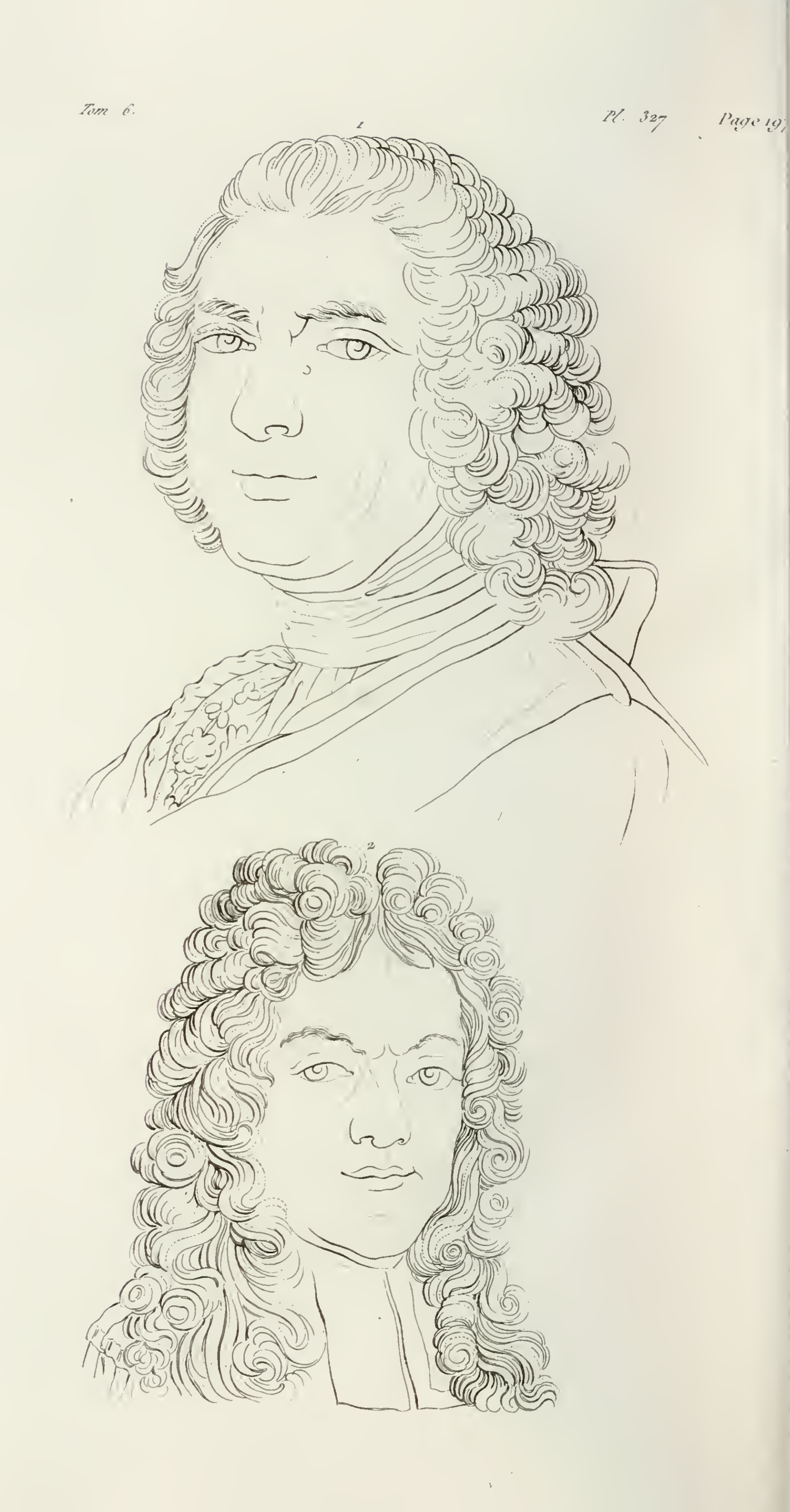
3. Et quand on examine la troisième, combien de calme et de raison ne découvre-t-on pas, soit dans la forme du visage, soit dans la proportion des traits, bien que cette copie de Clarke soit d'ailleurs si imparfaite!


1.
2


3






1
2

d'Argenson.

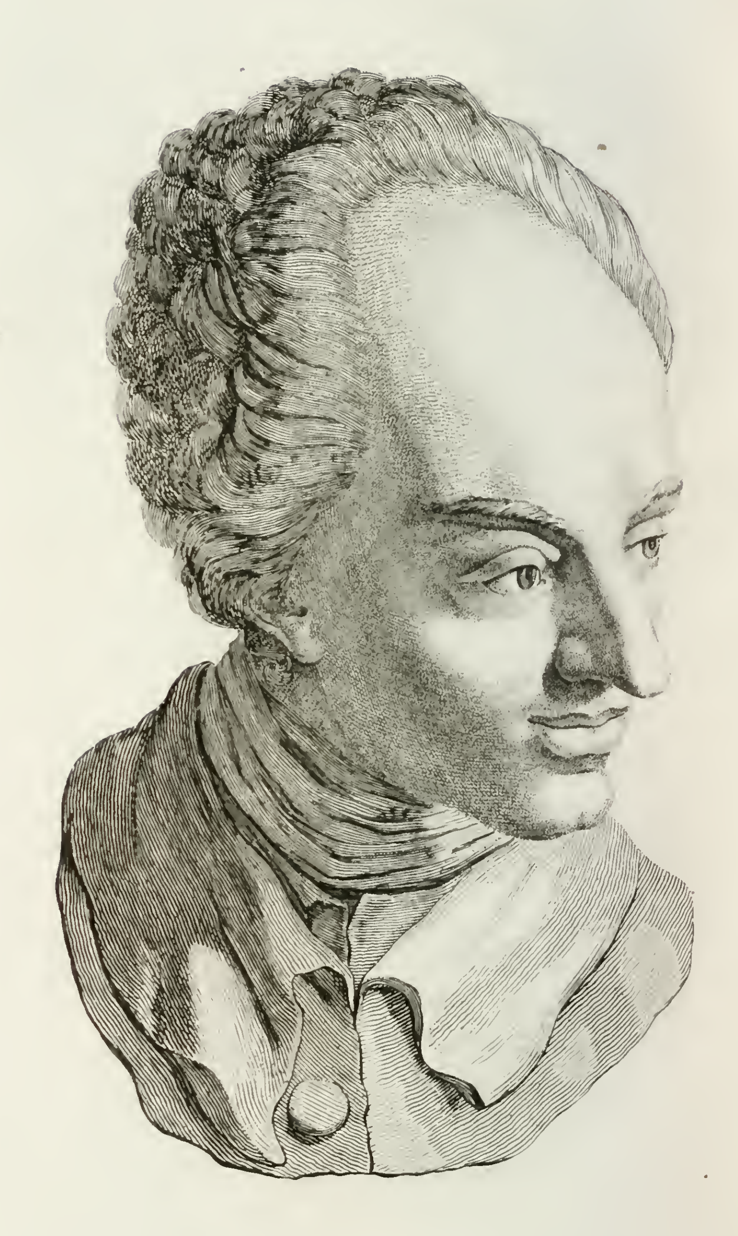
1. Ce dessin et la plupart de ceux qui, dans cet ouvrage, représentent des têtes de savans français, peuvent à peine passer encore pour des portraits; mais tant mieux pour la physiognomonie. Ces lignes et ces contours, quelque animés qu'ils paraissent, ont néanmoins un caractère qui n'échappera point à l'observateur. Abstraction faite, et une fois pour toutes, de l'air du visage ou de l'expression momentanée de ses traits, ces sourcils épais, l'intervalle qui est entre eux, la forme des yeux et du nez, n'indiquent-ils pas assez le grand homme? Et ce caractère de grandeur, combien il brille aussi dans l'ensemble !

Malezieu.

2. Le lecteur se souviendra que je distingue entre le talent et le génie, entre une grande physionomie et une physionomie spirituelle. Ce visage-ci, soit que je le considère d'après la forme de l'ensemble ou séparément, selon chacune de ses parties, n'annonce ni le grand homme ni le génie supérieur; mais il promet de l'habileté et un caractère de bonté. Que ce soit illusion ou non, je crois démêler, jusque dans cette gravure, le coloris qui distingue les gens à talens, ce teint reposé qui indique ordinairement une conception aisée et la clarté de l'esprit. Je suis sûr que dans l'original les yeux sont bleu-clair, et qu'ils ne sauraient être

bruns. Je suis sûr encore que la nature les forma pour envisager chaque objet avec netteté, avec justesse, et toujours du côté le plus avantageux. Une douceur bienveillante, une condescendance amicale, semblent animer la bouche, quoique son éloquence me persuadera plutôt qu'elle ne m'entraînera. Enfin, et quand on me taxerait de prévention, je croirais sur-le-champ les traits de générosité qu'on me raconterait de cet homme, ne fût-ce qu'à cause de la coupe du menton, et de l'arrangement pittoresque de la chevelure.





V.

GÉNÉRAUX ET HOMMES D'ÉTAT.

CHARLES XII.

CETTE estampe a été gravée assez médiocrement d'après le buste de Bouchardon, c'est-à-dire, d'après un original qui lui-même a été fait d'idée et de grandeur colossale. Serait-il possible de dire en le voyant : « C'est là un visage ordinaire? » Pourrait-on n'y rien apercevoir de ce caractère ouvert, droit, courageux, de cette âme ferme, inébranlable, pleine du sentiment de sa force?

Il est évident que le nez est trop grand; la narine d'ailleurs a été honteusement négligée, comme dans la plupart de ces copies. La bouche est parlante, quoique le dessin manque de précision. Comme elle est éloignée de toute espèce de timidité et d'affectation ! quel air royal, dirais-je presque, dans toute la partie inférieure du visage ! Il est vrai que l'artiste, travaillant d'idée, a cru devoir adoucir ce caractère dur et inflexible; mais on le retrouve encore dans l'ensemble, surtout dans les sourcils et leur rapport avec le nez. Des intrigues de cabinet n'ont point sillonné ce front; il ne médite point des plans conçus de sang-froid, et ne s'arrête pas à peser tranquillement le pour et le contre; il est ouvert, libre, prompt, impatient d'agir sans perdre le temps en paroles.

Je n'ai jamais vu les personnes que représentent les n°s 1 et 2; je ne connais ni leurs noms ni leurs caractères, et ne puis juger par conséquent de la ressemblance de ces portraits; mais il est certain que les deux hommes dont ils nous offrent l'image, semblent destinés par la nature à être des gens d'affaires.

Le premier est capable de beaucoup de progrès et d'une grande habileté dans les affaires. Il est fort susceptible aussi de penchans sensuels.

Le second parviendra plus tôt à la hauteur qu'il est capable d'atteindre. La nature paraît l'avoir formé pour être essentiellement utile. Des visages tels que ceux-ci pourraient être appelés physionomies de gens dont on ne peut se passer.

Sforzia.

3. J'espère que cette suite de portraits bien ou mal copiés, que je viens d'offrir, aura convaincu le lecteur attentif, qu'il serait difficile de citer un personnage remarquable dont le visage ne portât point des marques sensibles des qualités ou des talens qui le distinguent.

Il est aisé d'apercevoir les défauts qui défigurent ce profil du grand Sforzia : la narine a été encore totalement manquée; cependant quelle force productrice, quelle facilité à former des plans, quelle énergie, quelle fermeté dans l'exécution on aperçoit sur ce visage, sur ce front, dans cet œil et l'os qui le domine, dans le nez et jusque dans la barbe !


1
2


3.







JULES-CÉSAR, d'après Rubens.

QUE ce portrait de César soit ressemblant ou non, il est certain que tout homme raisonnable, s'il ne contredit pas formellement le sentiment interne, reconnaîtra dans la forme de ce visage, dans le contour des parties et le rapport qu'elles ont entre elles, l'homme supérieur, l'homme né pour régir l'univers. Le contour seul du front, depuis la pointe des cheveux jusqu'à l'angle au-dessus de l'œil gauche; cette éminence qui est au milieu du front et qui se termine presque en pointe, et, sans parler de l'oreille et du cou, ce nez considéré séparément, puis dans sa liaison avec le front, n'annoncent-ils pas plus de courage, de résolution et de dignité naturelle qu'on n'en trouve dans dix mille autres visages, même parmi ceux qui sont au-dessus du commun? L'abbé Raynal, par exemple, n'a certainement pas un visage ordinaire, mais combien ne diffère-t-il pas de celui-ci quant à la forme! A les considérer l'un et l'autre seulement comme bustes, et abstraction faite de la mine et des traits mobiles, on dira qu'à moins d'un miracle, leurs âmes ne pouvaient opérer de la même manière dans des formes si différentes.

Jules-César.

Pourrait-on mettre en question si le César que nous avons sous les yeux est plus sage, plus doux que le premier? si celui-là n'est pas plus général d'armée, celui-ci plus homme de cabinet? si l'un n'annonce pas plus d'héroïsme, l'autre plus de maturité et de sagesse? et ces distinctions ne se manifestent-elles pas suffisamment par les contours, c'est-à-dire par les parties solides?

Le contour extérieur depuis le bout du nez jusqu'à la lèvre d'en bas est déjà seul la marque infaillible d'une sagesse consommée. Quel contraste il forme avec la narine, dont le dessin si mauvais n'est pas seulement achevé! Cette oreille est bien plus faible, bien plus efféminée que celle de l'autre portrait.

Ici nous voyons le favori de la fortune arrivé au faîte de la gloire. Là, l'homme intrépide, bravant les coups du sort. Le profil ci-dessous tient le milieu entre ces deux extrêmes.





332

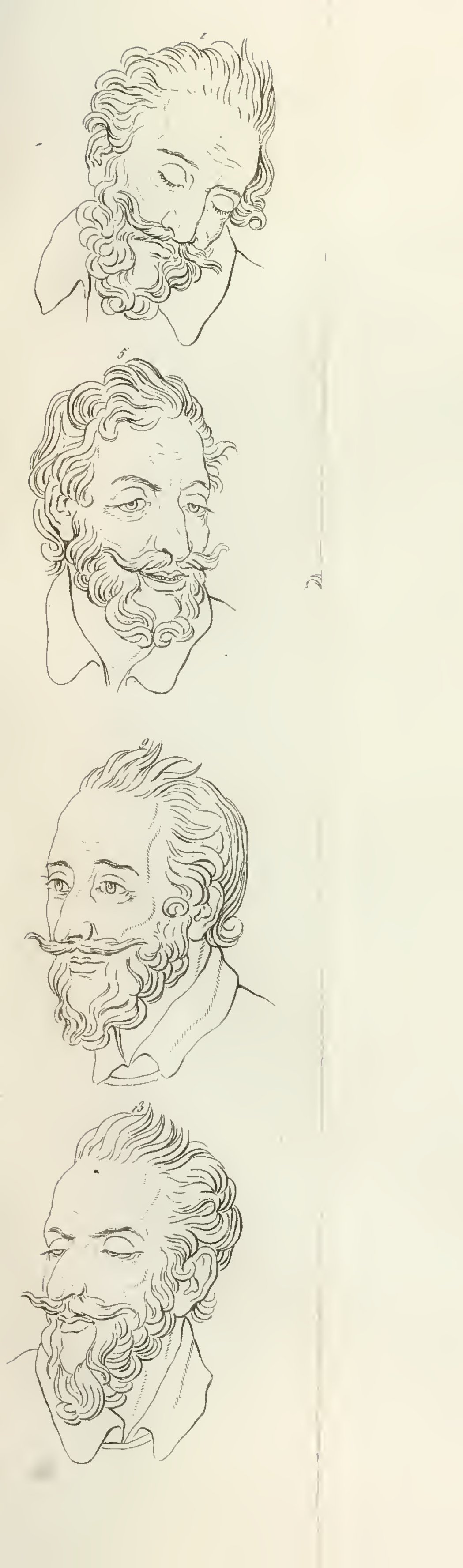


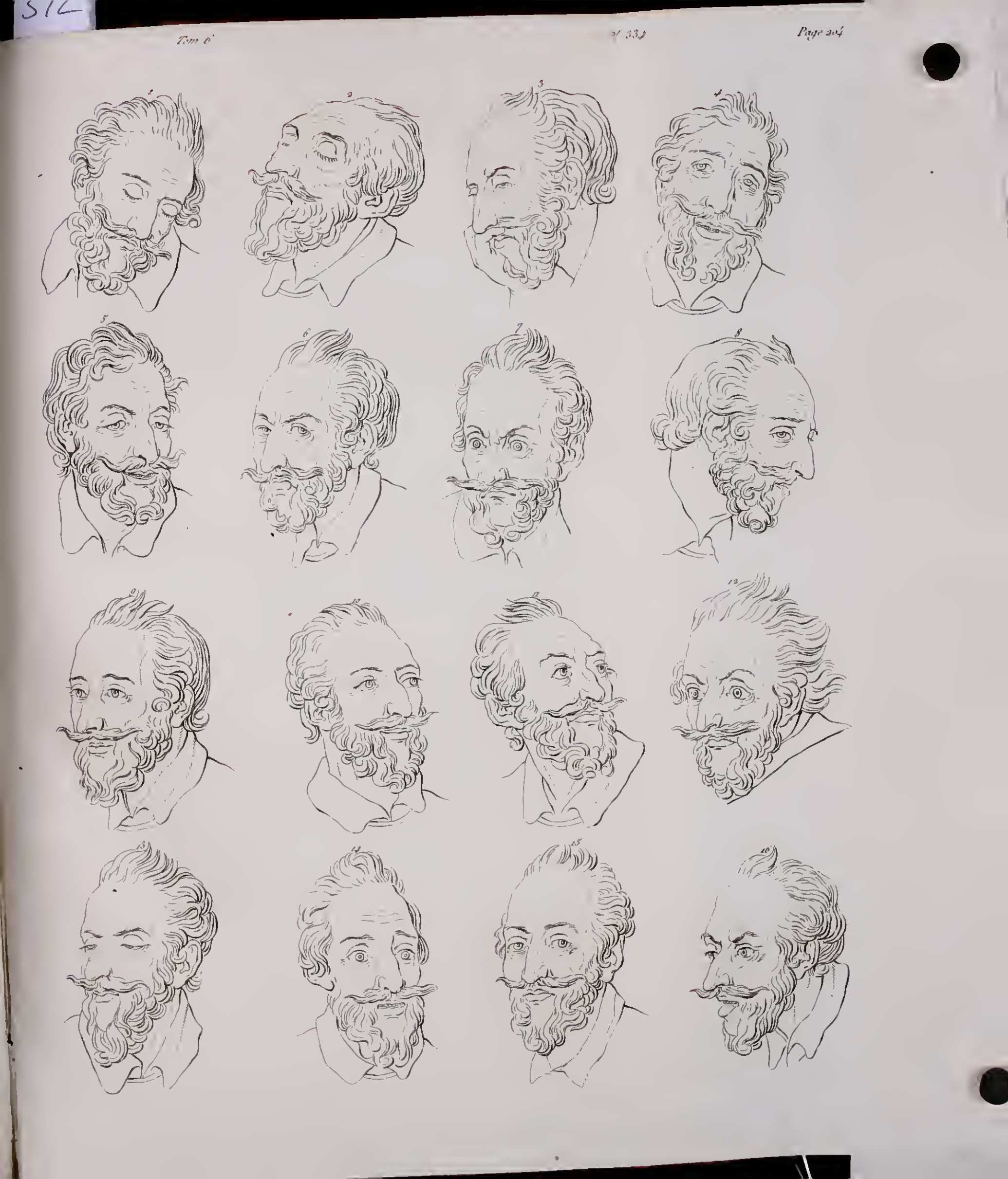




Henri IV, d'après Chodowiecki.

De toutes ces têtes il n'en est aucune qui soit celle de Henri IV, mais dans toutes ensemble on le retrouve jusqu'à un certain point. C'était une entreprise difficile que celle de représenter un grand homme dans seize situations différentes presque toutes supposées. Qui pourrait se flatter de réussir une seule fois à le rendre dignement? Les portraits des grands hommes sont toujours infidèles, qu'on les fasse au crayon ou au pinceau, dans un panégyrique ou dans un poème; le trop et le trop peu produisent toujours des caricatures, et plus encore la disproportion entre le bon et le mauvais, le grand et le petit, dont on compose leur image. Il est impossible d'exprimer ce qui constitue proprement leur vraie grandeur; le fond, le ressort principal, l'instinct primitif qui détermine et embrasse tout, le besoin particulier de leur caractère, le premier mobile, la notion directrice, le milieu par lequel ils envisagent les objets; tout cela est trop individuel, trop unique dans son espèce; cela tient trop à l'esprit, pour pouvoir être rendu par le burin, ou le pinceau, par des phrases ou des images poétiques. Tout ce qu'on peut dire ou dessiner d'un homme véritablement grand ne sera jamais que le masque solide de son visage ou de son caractère; surtout, lorsque, réduit à des copies, on n'est pas à portée de voir et d'étudier l'original. Peut-être n'avons-nous ici que la quarantième copie du visage d'un grand homme, et il est très certain que




1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

la meilleure de toutes laisserait encore beaucoup à désirer. Ce n'est donc pas sur l'homme que porteront nos jugemens, mais sur les masques que nous avons sous les yeux; puis nous dirons : « Combien devait être grand l'original, puisque ces faibles copies qui le représentent dans les situations les moins avantageuses, retracent encore des traits de sa grandeur ! »

Peut-on regarder 1, Henri IV endormi; 2, Henri IV mort; 3, Henri IV étonné, et ne pas sentir qu'il y a ici plus qu'un homme ordinaire? Un calme, une fermeté héroïque planent sur ce visage. C'est un oint du Seigneur qu'on ne touchera pas impunément. Même en examinant les visages 4 et 5, c'est-à-dire, Henri IV tel qu'il eût été dans l'état d'imbécillité ou d'ivresse, où les parties mobiles, les paupières, et surtout la lèvre d'en bas, se relâchent et s'affaissent : on ne saurait refuser aux parties solides et aux contours, de l'admiration et du respect.

Le vrai physionomiste rendra hommage au front et au nez, tandis qu'il fixera un regard de tristesse sur la dégradation volontaire des parties musculeuses, qui contrastent d'une manière si frappante avec les solides.

Le dépit mêlé de dédain qu'exprime la bouche 6, n'est pas fait pour ce visage énergique, quoiqu'il soit d'un meilleur style que les expressions du même genre que nous avons observées précédemment.

7. Ce visage peint la frayeur et le courroux, mais il exprime en même temps l'énergie d'un héros. Le

front n'est pas d'un si grand air que ceux des visages 3, 5 et 11.

8. Il indique de la crainte, de la faiblesse et du relâchement.

9. Le contour extérieur, depuis la chevelure jusqu'à la barbe, est émoussé; ce qui diminue considérablement l'expression d'énergie et de grandeur, naturelle à ce visage. D'ailleurs une attention réfléchie et un peu inquiète en est le caractère.

10. Ici c'est la lèvre d'en bas qui affaiblit l'expression de grandeur; mais ce visage est celui d'un homme courageux, prompt, actif.

11. Il est supérieur au précédent, entre autres à cause de l'épaisseur des paupières supérieures : seulement la courbure du nez près de l'œil gauche, étant un peu exagérée, lui donne un air plus commun. La bouche et le menton, dont le dessin manque aussi d'exactitude, ne sont pas assortis au caractère de grandeur qui réside dans le haut du visage. L'ensemble paraît exprimer un regard attentif et ferme, qui attend l'issue d'une grande entreprise.

12. Il annonce la crainte et l'épouvante. Ici encore la bouche est faible et n'exprime rien.

13. Réflexion, résolution, héroïsme accompagné de prudence, tels sont les caractères distinctifs de cette tête.

14. La crainte et l'effroi qu'on lit sur ce visage ne conviennent qu'à un lâche, dépourvu de toute énergie. Ce n'est point là cette bouche qui a prononcé tant de paroles mémorables.

15. Il s'en faut peu que ce visage soit celui d'un grand homme. Un regard vague et indéterminé peint une surprise mêlée de crainte et de mécontentement.

16. Naturellement grand, ce visage est totalement dégradé, et ne présente plus qu'un imbécile; image dont la réalité arracherait des larmes au physionomiste ami de l'humanité.

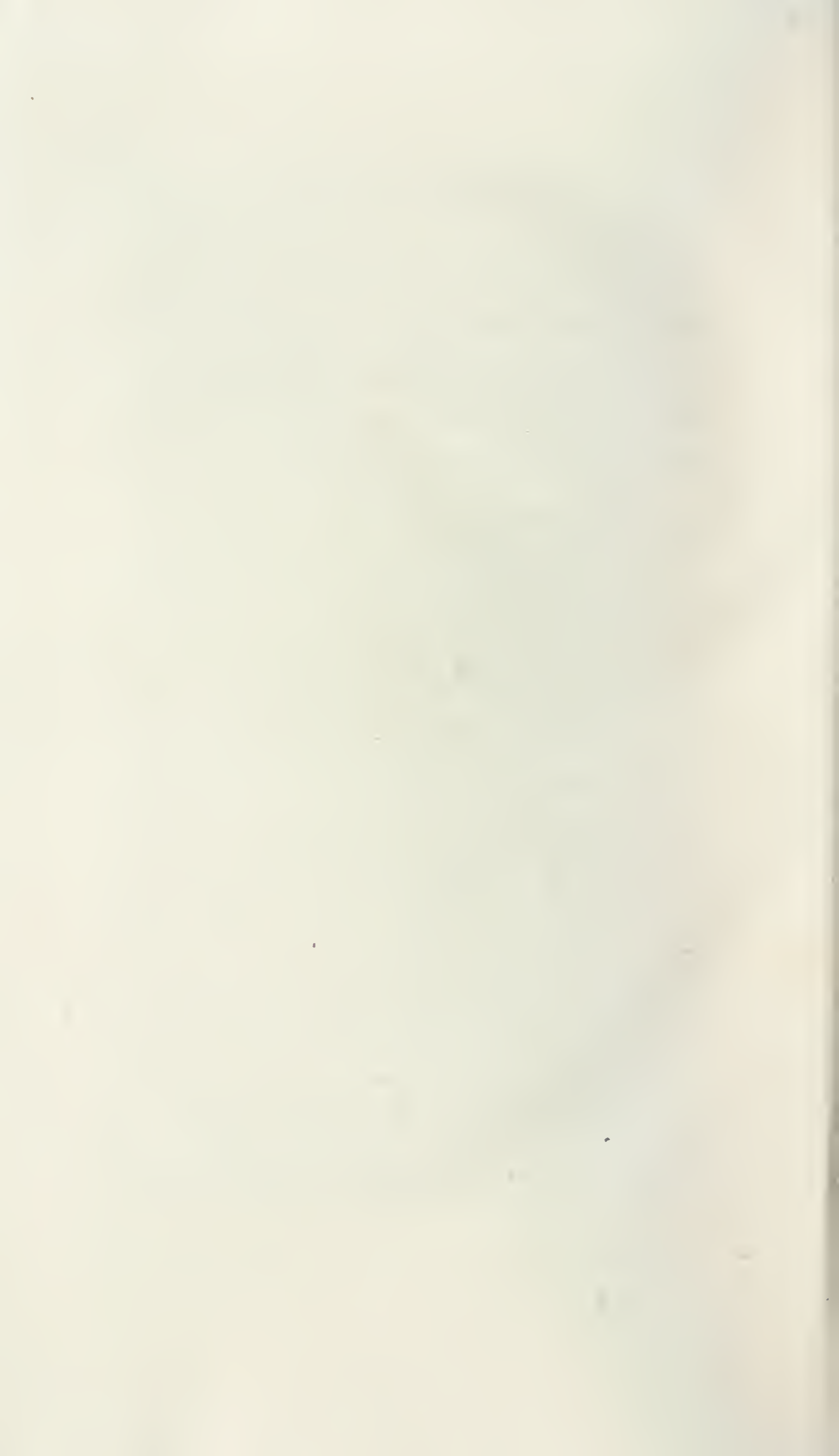
Frédéric II, roi de Prusse.

C'est à dessein que nous insérons dans ce fragment plusieurs portraits et profils gravés en taille-douce. Ils confirmeront notre assertion, en apparence si paradoxale et cependant si vraie : « Qu'une silhouette exacte dit plus que le portrait, à moins que celui-ci ne soit d'une ressemblance parfaite. »

Voici l'image assez ressemblante, ou du moins qui passe pour telle, d'un des plus grands rois, de ce monarque dont un poète allemand a dit : « Que tous les peuples le voudraient pour roi, et que tous les rois devraient le prendre pour modèle. »

Il y a dix-huit ans que j'eus le bonheur de voir ce roi, la terreur et l'admiration de l'Europe. Avec quelle avide impatience j'attendais le moment où il devait paraître ! Je connaissais de lui un nombre infini de portraits, qui tous s'offraient à mon esprit et le tenaient en suspens. Il vint, et sa présence dissipa toutes les images qui s'en étaient peintes dans mon cerveau; chaque idéal s'éclipsa comme une étoile devant le soleil. Que ce grand homme était différent de celui que j'avais mis à sa place, et qu'on l'avait rendu faiblement ! qu'il était même différent de ce portrait-ci, qui pourtant lui ressemble le plus ! Alors je n'avais aucune idée de la science des physionomies; mais jamais je n'oublierai le frémissement qui me saisit lorsque je vis cet auguste personnage. Oui, je le vis tel qu'il est représenté dans cette estampe, en tant que l'art du bu-





rin et l'imagination du dessinateur ont pu s'élever jusqu'à l'original, et le rendre surtout dans un aussi petit format. Ce n'est pas ainsi que des artistes ignorans en physionomie nous l'ont peint jusqu'ici; ils ont mis dans ses portraits un genre de beauté et de grandeur qui n'est que l'ouvrage de leur fantaisie. Frédéric pourrait se passer de tous les avantages de la figure, et nous n'en dirions pas moins que « depuis le premier linéament de son être, la nature le forma pour être un grand homme, pour commander aux peuples. » De toutes les physionomies qui ont passé sous mes yeux, il n'en est pas une seule qui porte comme celle-ci l'empreinte de ses hautes destinées. Tous les envieux (mais un roi est trop élevé en dignité pour avoir d'autres envieux que les rois ses rivaux), tous les envieux, tous les anti-physionomistes diront à la vue de ce prince : « Voilà un homme sublime, un héros! » ou s'ils ne disent pas, ils le sentiront.

Je ne parle encore que de la forme principale du visage; et, quoique le chapeau nous en cache une partie essentielle, on la devine pourtant aisément par le profil du nez. Un tel système osseux, que ne présageait-il pas?

Tous ceux qui ont vu le roi de Prusse ont été frappés de son regard; ils n'ont pu s'en taire. « Ses grands yeux lancent des regards perçans où se peint la clémence, a dit le poète Gleim; ses yeux, dit Lichtenberg, annoncent le grand homme, et ses traits le monarque. »

Je l'ai considéré de près, cet œil, je l'ai observé à

loisir. Plus ferme que brillant, il pénètre plutôt qu'il n'éblouit. L'estampe le rend avec assez de vérité, à quelques restrictions près. Dans l'original, le blanc paraît davantage, et la prunelle est par conséquent plus petite, mais d'autant plus concentrée. Une telle forme ne promet pas un regard ordinaire. Au reste, ce regard si vanté, je ne l'ai pas surpris dans son foyer, si je puis me servir de cette expression.

Mais, abstraction faite du regard, qu'on bande les yeux du physionomiste ; qu'on lui permette de passer légèrement le bout du doigt depuis le sommet du front jusqu'à l'extrémité du nez ; qu'on fasse subir cette épreuve à neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf visages ; que celui de Frédéric soit le dix-millième, et le physionomiste s'écriera dans l'admiration du respect : « Cet homme fut destiné au trône ! il est né pour étonner l'univers ! les grandes actions sont aussi nécessaires à son existence que l'air qu'il respire ! Tourmenté par son génie, il sent la supériorité de sa force ; et ce sentiment se change en impatience contre le genre humain, parce qu'il ne trouve nulle part son pareil, parce que ceux qui approchent le plus de sa grandeur ne sauraient pourtant l'atteindre. »

Cette impatience contre le genre humain, le front, qui forme presque une ligne droite et continue avec le nez, le front l'annonce, et doit en communiquer l'expression aux joues et aux lèvres. Le visage du roi est sillonné de rides et entrecoupé de petites veines ; tout y rappelle de grands projets et des desseins qui se croisent.

Une silhouette exacte de cet individu, unique dans sa classe, n'offrirait à l'œil qu'une légère trace de l'espèce d'impatience que nous lui attribuons; mais l'esprit la devinerait presque en entier. Vous remarquez dans l'original, et en partie aussi dans cette estampe, un singulier contraste : tout à la fois la tranquillité et le repos d'une âme élevée qui a le sentiment de sa propre grandeur; et l'inquiétude, le mécontentement d'un homme supérieur qui cherche un semblable avec lequel il puisse se mesurer, et qui ne le trouve point. De là il arrive que ceux qui ne saisissent point ce contraste, jugent si différemment notre héros. Pour les uns, sa physionomie est comme un ciel calme et serein, présage d'un beau jour; tandis qu'elle paraît aux autres telle qu'un ciel obscurci et chargé, qui porte dans son sein la foudre et les orages.

L'attitude n'est pas celle d'un vaillant guerrier. Le poids des années et des exploits, des soins et des projets, semble peser sur ses épaules. La taille me paraît un peu trop grande, et sa longueur contraste avec les traits resserrés du visage.

Ajoutons à ce morceau, si faible et si incomplet, les autorités de deux écrivains de génie.

« Chaque grand homme a un regard qui lui appartient en propre, et que personne ne saurait imiter. Cette marque que la nature a empreinte sur son visage, est au-dessus de tous les avantages de la figure, et fait un bel homme d'un Socrate.... Quiconque a reçu cette marque distinctive, sent à la vérité qu'il en est revêtu, mais il en ignore le siége, qui varie à

l'infini. » (Cela est vrai, et cependant j'ai presque toujours retrouvé cette marque dans le contour de la paupière, entre les sourcils, ou près de la racine du nez; c'est à cette dernière place qu'elle paraît distinctement chez notre héros.) « Les souverains ont aussi leur trait caractéristique; mais il leur est commun à tous, car on peut dire qu'ils se ressemblent tous. L'éminence de leur dignité est exprimée sur leur visage. » (*Du Mariage*, page 131 de l'édition allemande.)

« Un nouveau jour est parti du centre qu'il occupe, et s'est répandu sur le reste de l'Europe. Dans l'art de la guerre et du gouvernement; dans les affaires de religion, et dans la législation; comme protecteur des muses, et dans sa vie privée, il sera toujours le modèle des rois. Que de bien n'a-t-il pas fait durant le cours de son règne glorieux! C'est du haut de son trône que nous avons vu s'élancer la lumière qui éclaire et vivifie les sciences; c'est lui qui a établi l'esprit de philosophie et de tolérance. Il a aboli le faste oriental, le luxe et les excès, qu'on croyait autrefois si nécessaires à la splendeur des cours; il a porté des coups mortels à l'ignorance, au faux zèle et à la superstition; partout il a introduit l'économie et le bon ordre, l'activité et l'exactitude. Que ne lui doivent pas les beaux-arts? Son siècle a pris son caractère, et ce siècle est son plus bel éloge.... Mais, en admirant tant de merveilles, fruit d'un vaste génie, l'ami de l'humanité, le philosophe, gémira encore sur l'imperfection et l'instabilité qui sont attachées à toutes les choses humaines. Il ne se cachera pas que les progrès

de l'esprit énervent en même temps le courage; que l'économie peut être poussée trop loin; que la philosophie a souvent engendré l'incrédulité; que la trop grande tolérance encourage une témérité d'esprit et un relâchement de mœurs qui peuvent avoir des suites dangereuses pour les générations futures; enfin, il se rappellera que chez les Romains le goût des conquêtes et de la guerre prépara de loin la décadence de l'empire. D'autres temps, d'autres circonstances, peuvent amener d'autres effets. L'équilibre de l'Europe pourra venir à vaciller, la balance montera et descendra; mais de quel côté penchera-t-elle? C'est ce qui nous reste caché; celui-là seul le sait qui pèse les destinées des nations. » (*Herder.*)

La vignette ci-jointe représente le même visage dessiné plus en grand, et tout le monde le reconnaîtra. On y trouvera encore de la ressemblance, soit en comparaison de tant d'autres portraits du roi, qui ressemblent beaucoup moins, soit parce qu'une tête aussi caractéristique ne saurait être entièrement méconnaissable, surtout si l'on y ajoute des attributs. Mais comparez cette vignette avec le profil que nous placerons dans l'article suivant, et vous verrez combien elle perdra, et vous vous convaincrez que nous n'avançons pas une proposition hasardée, en soutenant qu'une silhouette exacte peint mieux le caractère moral qu'un portrait qui ne ressemble qu'à demi.

336.

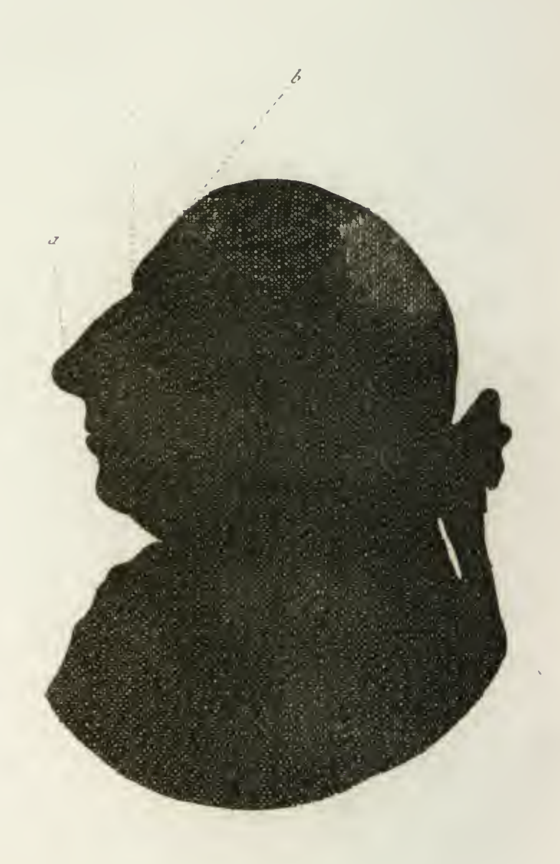






Page 210

Tom. 6. Pl. 337



Je suppose que cette silhouette n'a point été tirée au naturel, mais qu'elle a été découpée d'idée; et cependant elle est si pleine de vérité et d'expression, qu'elle peut défier l'antagoniste de notre science le plus opiniâtre et le plus incrédule. Mise en parallèle avec cent mille, cette silhouette conservera toujours le caractère distingué, le caractère unique de celui qu'elle représente. Je proteste solennellement qu'aussi souvent que je la regarde, et dans le moment même où j'écris ceci, je suis pénétré d'une vénération telle que me l'inspirerait la vue d'un habitant d'un monde supérieur. Je n'ose pas dire tout ce que je pense, ou plutôt tout ce que je sens. Quelle harmonie, quelle unité, quelle justesse de rapport dans l'ensemble! quelle force d'expression, quelle énergie dans le nez seul, ou seulement, si l'on veut, dans son élévation presque imperceptible, qui a été entièrement négligée dans la vignette précédente, et qui est pourtant toujours d'une signification étonnante! Tout annonce ici un esprit qui voit, qui juge, qui produit, qui veut et qui agit avec la rapidité de l'éclair; tout nous indique un génie toujours victorieux par lui-même, un homme accoutumé à donner la loi aux autres, et qui ne la reçoit de personne. Où est le mortel qui lui dira : « Que vas-tu faire? » Sa volonté est inébranlable; il sait qu'il peut ce qui serait impossible à des millions d'hommes, et ce caractère est exprimé par l'arc vraiment original que forme le contour du visage. Détachez de ce profil l'angle qui résulte des lignes *a* et *b*, appliquez-le à mille autres silhouettes, et trouvez son pareil si vous

pouvez. Mais, avec tout le respect qui est dû à un si grand personnage et à un aussi glorieux monarque, nous ne dissimulerons pas que, d'après l'inspection des traits de son visage, l'indulgence et la modération paraissent en lui plutôt des vertus acquises qu'une disposition naturelle.





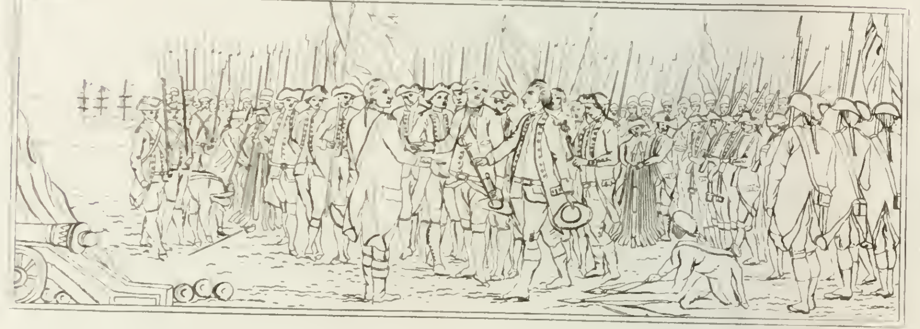
Le général Elliot.

Reconnaissez ici l'image de la valeur, ou renoncez à la chercher ailleurs. Si nous n'avions jamais entendu parler de ce héros, oserions-nous, d'après ces traits, l'accuser de timidité, l'appeler courageux à demi? Quoi! la nature moulerait une telle forme sans but et sans dessein? Elle n'imprimerait point un sceau respectable à ses productions les plus sublimes? Souveraine de l'univers, elle n'aurait point le privilége d'ennoblir ses favoris; elle n'aurait ni titres ni marques de dignité à distribuer? et il n'y aurait d'autres décorations pour un grand homme que celles dont l'honorent, ou dont croient l'honorer nos princes, qui sont quelquefois eux-mêmes des êtres très subalternes dans la nature?

Il est très apparent que cette estampe n'est qu'une faible reproduction d'une copie défectueuse; mais je suis sûr que la ressemblance y est conservée du plus au moins, et qu'elle n'est pas tout-à-fait indigne de l'original. Il n'y a que des personnages extraordinaires qui soient caractérisés par des traits aussi saillans; ce n'est que chez eux que l'on retrouve cet accord parfait, cette heureuse unité, qui ajoutent tant à l'expression de la physionomie. Nous devons nous en prendre au dessinateur si l'œil n'est pas entièrement harmonique avec le reste du visage, et particulièrement avec ce nez énergique, dont la narine cependant est encore trop mesquine. C'est dommage que le chapeau

cache la plus belle partie du visage. Le front nous retracerait, comme le reste de la physionomie, le vrai héros qui ne cesse jamais de l'être, et qui, toujours grand par lui-même, se serait signalé dans toutes les situations où le sort l'aurait appelé. On se plaint si souvent et si injustement de ce que les grands génies ne sont pas à leur véritable place! Croyez-vous qu'Elliot ait été déplacé à Gibraltar? Washington l'a-t-il été en Amérique? Necker à la tête des finances de la France? Frédéric, sur le trône de la Prusse? Appliquons-nous, mes chers lecteurs, à devenir plus discrets dans nos jugemens, et persuadons-nous que l'Être des êtres sait assigner à chacun le rang qui lui convient. Vouloir prescrire des lois à sa sagesse, serait folie et témérité.



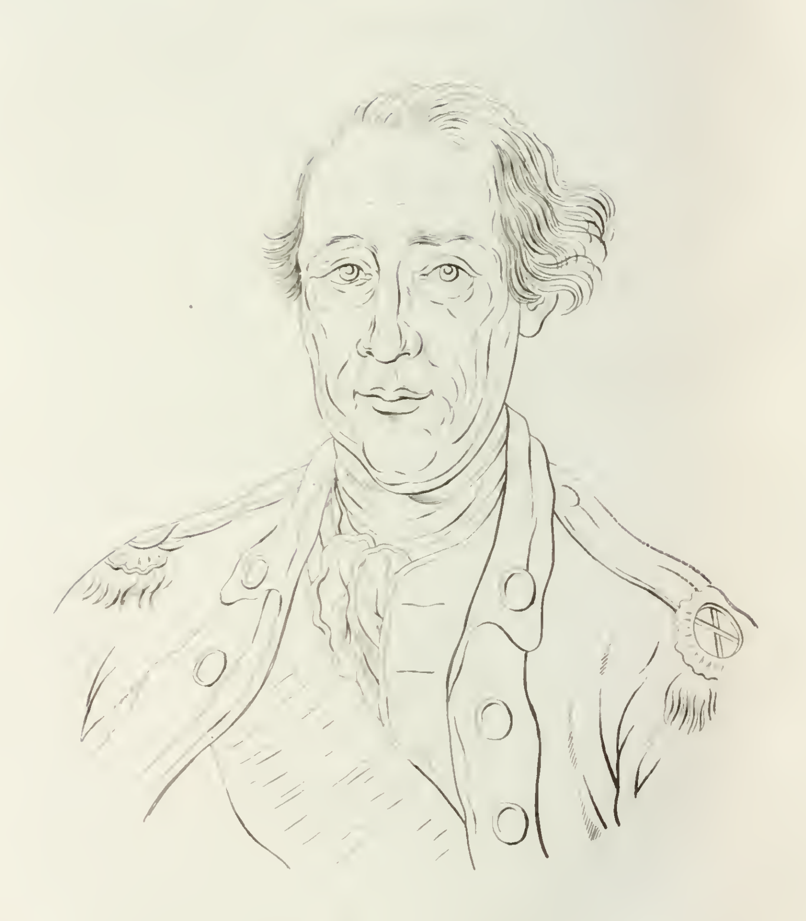


Washington.

On sait déjà que je me défie, une fois pour toutes, de la ressemblance des portraits gravés, et je crois aussi avoir dit précédemment que je regarde en général les images des hommes célèbres à peu près comme autant de caricatures. Je ne connais pas celui qu'on a voulu représenter dans cette estampe, mais il a opéré de grandes choses, des choses étonnantes, qu'à peine un seul entre dix mille oserait entreprendre; et peut-on refuser le caractère de la grandeur à celui qui imprime ce caractère à ses actions? ou, supposé même qu'un homme ordinaire fût parvenu à décider un événement qui fixe l'admiration de son siècle, et qui paraissait impossible dans l'exécution, le physionomiste ne serait-il pas intéressé à connaître les traits du mortel que le sort aurait choisi pour être l'instrument d'une révolution aussi mémorable? Je retrouve ici la même forme oblongue que les autres portraits de Washington ont exagérée encore davantage. Une telle forme, lorsqu'elle n'est pas trop anguleuse, indique toujours le flegme et la fermeté. C'est bien là aussi le caractère de cette physionomie, qui d'ailleurs se recommande également par sa grande sérénité, par son air intrépide, par son expression de probité, de sagesse et de bonté. Sans être aussi imposante que celles de Jules-César et de Newton, elle est pourtant du nombre de ces physionomies qui gagnent à être examinées de près; et dans ce portrait-ci elle paraîtrait encore beaucoup

plus à son avantage si la touche en était plus large et plus vigoureuse. Je dirai plus, et j'avouerai que, si la fermeté et la douceur, réunies dans une juste proportion et dans une parfaite harmonie, forment le caractère d'une grande âme, ce visage offre ce caractère jusqu'à un certain point; mais j'ajouterai en même temps que, si l'original ne le fait pas sortir davantage, si par la vivacité et la noblesse des traits il ne s'élève pas au-dessus de la copie, il réduit la physiognomonie au silence. Ce front, en dénotant beaucoup de clarté, n'a pas assez de profondeur, et quoique heureusement constitué, il semble exclure la pénétration; les yeux sont pleins de douceur et de bonté, mais ils n'ont ni la bienveillance, ni la prudence, ni la force héroïque, qui sont inséparables de la vraie grandeur. Tout annonce dans ce visage l'homme de bien, un homme droit, uni, sincère, ferme, réfléchi et généreux, et ces différentes propriétés prises ensemble peuvent former un personnage du premier mérite; mais ce n'est qu'autant que l'une ou l'autre excelle à un point éminent. Je persiste donc à dire que, si Washington est l'auteur de la révolution que nous lui avons vu entreprendre et achever avec tant de succès, il faut de toute nécessité que le dessinateur ait laissé échapper quelques-uns des traits les plus saillans de l'original. Chacun de nous est au-dessus de ses actions, et personne ne parvient à concentrer toutes ses facultés, toutes ses capacités, dans ce qu'il fait ou dans ce qu'il produit, et à plus forte raison la physionomie d'un homme célèbre doit toujours être supérieure aux meilleurs portraits

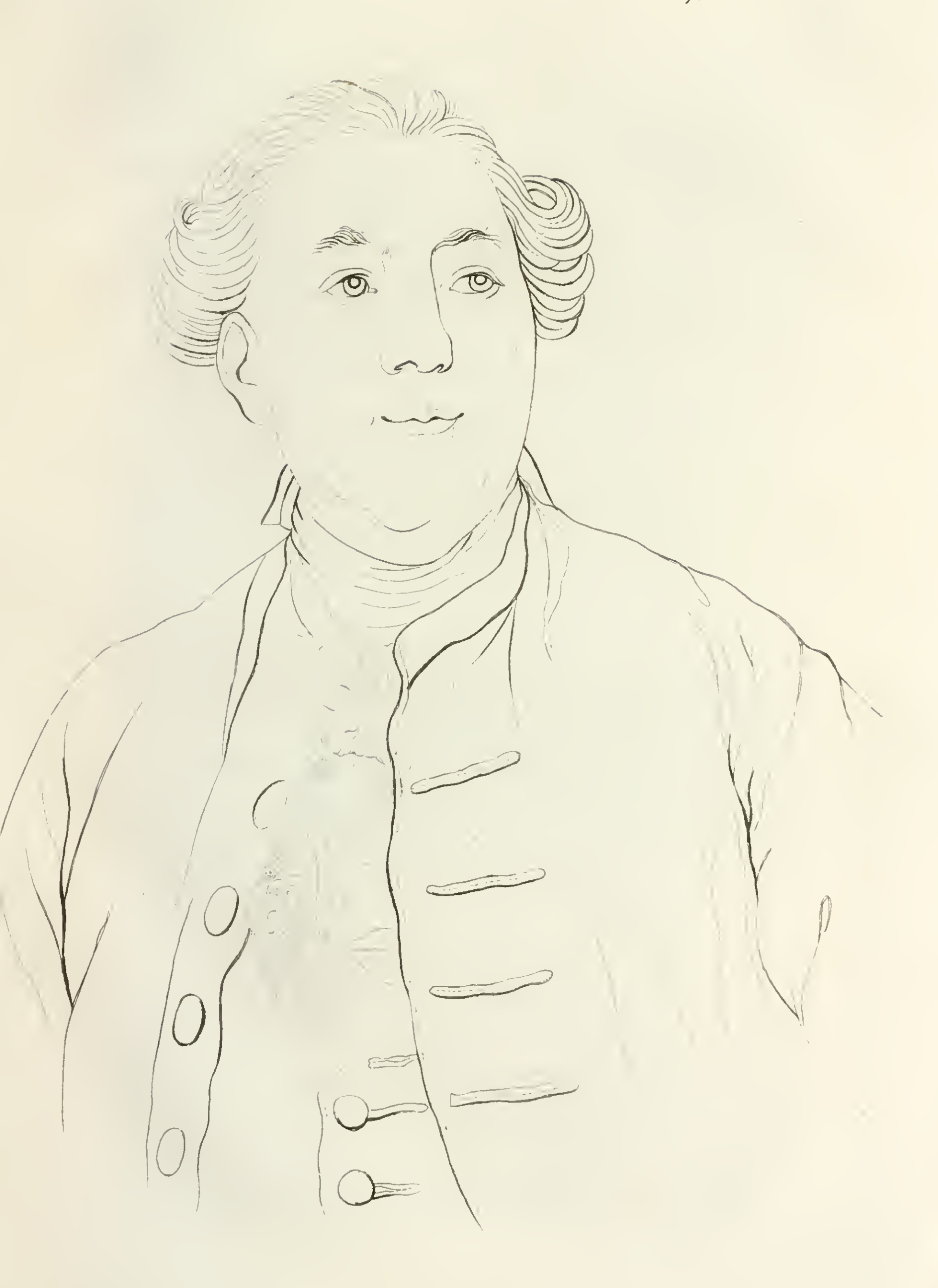




qu'on puisse faire de lui. L'esquisse de la planche suivante me plaît infiniment mieux que la planche 339. Je le dis sans partialité, car j'ignore laquelle des deux est la plus ressemblante. Je souhaite cependant que ce soit la dernière où je démêle le plus de délicatesse, le plus de pénétration, quelque chose qui commande le respect, et ce sentiment qui est le résultat d'un parfait accord avec soi-même. La valeur qui se peint sur ce visage semble en même temps modérée par la sagesse et par la modestie exempte de prétention. C'est une noble hardiesse : elle ne se laisse point aller à la fougue des passions, mais elle est calme, parce qu'elle a le sentiment de son énergie.

Necker.

Je n'ai pas l'honneur de connaître de vue ce grand homme, également célèbre par son mérite et par les événemens de sa vie, par le nombre de ses amis et de ses ennemis. Cependant, en supposant d'après mes principes que jamais le portrait d'un personnage distingué n'est parfaitement ressemblant, et que chaque nouvelle copie renchérit toujours sur les défauts de la précédente, je déduirai sans balancer, et je mettrai uniquement sur le compte de l'artiste l'air doucereux qui me choque dans cette estampe, et qui est si fort en dissonance avec une physionomie aussi mâle, aussi énergique. Selon moi, le dessin du front n'est pas expressif, à beaucoup près, quoique dans son état actuel même il ne saurait convenir à un homme ordinaire, quoiqu'on y découvre encore un caractère réfléchi et résolu; mais, à en juger par ces sourcils pleins de force, il doit nécessairement décrire par le haut une voûte plus agréable et plus significative. Il faudrait être entièrement destitué de sensibilité, si on n'apercevait point dans ces yeux la probité et la bienveillance : il faudrait entièrement manquer de tact pour n'y pas reconnaître le regard du génie. Le nez, sans avoir un caractère dominant, dit beaucoup, et la section supérieure suffit déjà pour indiquer au physionomiste exercé la droiture du bons sens, une activité inaltérable, l'esprit d'ordre et de calcul. Abstraction faite de l'incorrection que j'ai déjà reprochée à la bouche, et qui





provient de ce que les deux coins des lèvres remontent un peu trop, il est impossible de refuser à cette partie l'amour du bien et de l'humanité. Jamais la bouche d'un homme dur, faux, complaisant ou rampant, n'a été dessinée, ni même caricaturée de la sorte. Je me sens obligé d'aimer ce long menton, si heureusement nuancé, si judicieux et d'une si grande expérience, si dégagé de toute espèce d'inquiétude, si hardi à combattre les préjugés de toute une nation et l'égoïsme de ses oppresseurs. Je chéris en général et du fond de mon âme la sublime clarté de cette tête d'Hercule, et je me fais gloire de l'attachement que je lui porte. Celui qui oserait fixer une telle physionomie sans lui accorder son affection, sa confiance, son estime, n'est pas digne de paraître en sa présence. Celui qui ne sait pas apprécier tant de candeur, réunie à un esprit aussi lumineux; tant de simplicité, jointe à un courage aussi élevé; tant d'énergie, justifiée par un si noble sentiment de sa propre force, celui-là ne sera pas mon homme, et, à moins que je n'y sois contraint, je ne veux avoir rien de commun avec lui.

OBSERVATIONS

SUR

LES SIGNES PHYSIONOMIQUES DES PROFESSIONS.

Par L.-J. MOREAU (de la Sarthe), professeur à la Faculté de médecine de Paris.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil philosophique sur l'influence des arts et métiers et des professions.

On a dû être frappé, dans les observations de LAVATER qui précèdent, des effets de certaines professions sur la physionomie Quelques-unes de ces professions, telles que celles de prêtre, de courtisan, d'homme d'état, d'artiste, de poète, ont toutefois une influence plus remarquable, et donnent à l'ensemble ou à quelques parties du visage un mouvement particulier, une attitude, un caractère que tout observateur peut aisément interpréter. Ces chiffres physionomiques ne sont sûrement pas douteux, et les personnes les moins disposées à croire en LAVATER ne peuvent, en les voyant, méconnaître ces rapports du moral et de la tournure de l'esprit des hommes, avec l'état habituel et caractéristique de leur visage.

Tout métier, toute profession est une condition par-

ticulière de la vie, qui fait dominer, ou qui du moins rend permanentes certaines habitudes physiques ou morales, certaines directions de l'esprit, dont l'expression profonde et sans cesse renouvelée donne à tous les hommes du même état un air de famille.

Si la profession et le métier sont exercés en commun, il se joint à leur effet la puissance incalculable de l'imitation, une sorte d'action sympathique de l'homme sur l'homme.

Rien en général ne tend plus fortement à donner à la physionomie et à l'esprit un caractère uniforme et commun, comme d'être sous le même joug, de porter les mêmes fers, de travailler et de vivre ensemble dans une même atmosphère, dans un espace resserré, dans une usine, dans un bagne, sur un vaisseau, dans un cloître, dans un atelier, dans une manufacture.

Goodwin, dans le roman de Fleetwood, a très bien décrit cette uniformité de physionomie, dépendante d'un métier exercé dans le même local, par un grand nombre de personnes.

Un personnage épisodique de son roman, Rusigny, est frappé de cet effet profond et général de la même occupation, dans une filature de soie à Lyon. Là, dit-il, toutes les physionomies des hommes, des femmes et des enfans occupés à la filature, avaient la même expression, c'est-à-dire l'air d'une attention stupide, d'une contrainte douloureuse, d'un emploi machinal et monotone de leurs forces, et d'une intelligence peu développée.

Cet effet du rapprochement, qui favorise si puissam-

ment les tendances sympathiques et la faculté d'imitation, se montre encore d'une manière plus remarquable dans la physionomie des moines des différens ordres, et surtout des chartreux, des carmélites, etc.

L'influence d'une même occupation et d'une réaction continuelle des physionomies est si puissante, qu'elle ne laisse presque plus de physionomie individuelle. Le caractère particulier est en quelque sorte masqué et enveloppé par le caractère général de la profession. C'est sans doute par un effet de la même cause, que les habitans d'un village ou d'une petite ville ont un air de famille bien plus marqué que les habitans des grandes villes, où, indépendamment de la diversité des exercices et des passions, le principe de l'imitation agit avec moins de force.

Une profession exercée pendant long-temps, et que l'on abandonne ensuite, laisse souvent un caractère *indélébile*, un certain air, une habitude de corps, une tournure particulière, qui n'échappent point à l'œil pénétrant et exercé d'un observateur habile.

Un de mes amis, qui voyageait en Italie à l'époque où un grand nombre de moines sécularisés s'y trouvaient, manquait rarement de les reconnaître, non-seulement à cette physionomie d'uniforme que l'on remarque plus particulièrement chez les moines des différens ordres, mais à une certaine manière de se tenir et de marcher, déterminée par l'habitude de porter la robe longue. M. Destutt de Tracy, qui réunit à un esprit éminemment philosophique une grande délicatesse de tact et d'observation, m'a dit qu'étant co-

lonel au régiment de Penthièvre, il reconnaissait à la première vue si un homme qui se présentait pour s'engager avait déjà servi, quel que fût d'ailleurs son costume, et dans le cas même où cet homme aurait quitté le service depuis long-temps. Plusieurs déserteurs furent reconnus de cette manière, et forcés d'avouer leur désertion. Un de ces hommes se présenta un jour au moment d'une parade; M. de Tracy le reconnut aussitôt, et fit part de son observation au major du régiment. Celui-ci répondit qu'en effet il était évident que cet homme avait déjà servi, mais qu'en outre il sortait des galères. Un mouvement habituel de la paupière, dont les galériens contractent l'habitude en travaillant au soleil avec un simple bonnet, avait fait une aussi redoutable révélation au clairvoyant major.

L'homme qui voulait s'enrôler confirma par ses aveux les soupçons des deux officiers auxquels il s'était adressé, et dont l'art de deviner lui donna autant d'effroi que de surprise.

Plusieurs métiers et plusieurs professions ne bornent pas d'ailleurs, comme on sait, leur influence à des changemens dans les traits du visage. Les différentes attitudes que plusieurs de ces professions exigent, l'emploi inégal des forces de la vie dans leur exercice, la manière dont les organes extérieurs sont modifiés dans cet emploi; l'éducation, le développement, l'augmentation du volume des uns; l'oisiveté, la faiblesse, l'appauvrissement des autres; tous les changemens de forme, d'allure, de physionomie, de caractère, qui dépendent de ces différences, occasionnent dans

l'espèce humaine des variétés et presque des races particulières d'hommes, que l'observateur philosophe se plaît à remarquer et à reconnaître au milieu d'une grande population, comme celle de Londres ou de Paris.

Les métiers et les professions doivent être considérés par le physiologiste relativement, 1° aux organes ou à l'organe qu'ils emploient; 2° aux facultés intellectuelles mises en usage; 3° aux passions développées et devenues dominantes; 4° au milieu dans lequel s'exerce la profession, et à l'influence duquel se rapportent tous les arts et métiers qui modifient la physionomie par des altérations plus ou moins profondes. Tous les arts et métiers et les différentes professions pourraient être rangés dans une classification générale sous ces quatre titres.

On a bien observé et bien décrit les grandes variétés de l'espèce humaine : il ne serait pas moins curieux et moins utile d'étudier les variétés de détail, qui sont si nombreuses, et qui dépendent de la diversité des conditions des hommes chez les peuples policés. L'organisation humaine, soumise chez ces peuples à tant de cultures différentes, pliée à tant d'usages divers, appliquée à une si grande multitude de services et d'emplois, et changée, altérée ou perfectionnée par toutes ces causes de modification, doit présenter et présente en effet une foule de variétés de formes et de physionomies, qui seraient encore bien plus remarquables et plus profondes sans le changement perpétuel et le croisement de toutes les conditions.

Un naturaliste philosophe a souvent remarqué combien la puissance de l'homme apportait de variétés dans l'histoire de la nature ; et, en effet, les animaux, les plantes, envahis, subjugués par la toute-puissance de l'homme, ont éprouvé des transformations continuelles. Les animaux domestiques, entraînés pour ainsi dire par les révolutions et les vicissitudes humaines, ont changé de forme en changeant de climat, de nourriture, d'habitudes; quelques-uns, plus particulièrement tourmentés et travaillés sans cesse par l'homme, ont perdu entièrement leur caractère originel; des déformations éventuelles, des empreintes profondes de servitude, des stygmates de douleur et d'altération, se sont transmis par hérédité, et, après avoir été des changemens individuels, sont devenus propres à l'espèce, comme on le voit par le cochon domestique, la chèvre d'Angora et le chameau.

L'homme n'a pas exercé une moindre influence sur lui-même par la variété de ses occupations, à mesure que la civilisation a fait des progrès; et si, chez les peuples modernes, les professions et les métiers étaient héréditaires, comme dans l'antique Égypte, on conçoit aisément qu'il se formerait au milieu des grandes villes, des races d'hommes qui différeraient les unes des autres, de manière à ce qu'il fût impossible de les méconnaître.

Chaque métier, chaque profession doit être regardée en général comme une éducation spéciale prolongée, et de toute la vie, qui développe, exerce, fortifie quelques

organes, et établit un rapport particulier de l'homme avec la nature.

Que de différences et de variétés dans les effets de cette éducation ! ici c'est l'œil qui domine, et qui est parvenu à un degré de justesse, de finesse et d'activité inconcevables ; ici ce sont l'oreille et toutes les actions, toutes les combinaisons de mouvemens et d'idées qui se rapportent à ce sens ; dans d'autres cas, ce sont l'odorat, la main, le bras, le tronc, les jambes, le larynx ; dans d'autres enfin, le cerveau, qui lui seul se prête à tant de culture et de modifications différentes dans les phénomènes de la mémoire, de l'observation, du calcul, de la méditation, de l'imagination, etc., etc.

C'est de toutes ces différences dans l'emploi de l'organisation et la direction de la vie que résultent nécessairement parmi les hommes tant d'inégalités, de dissemblances, de forces, de supériorités relatives.

Toutefois les divers perfectionnemens opérés par tant d'habitudes différentes ne sont que partiels, et ce n'est même qu'aux dépens des autres organes que la partie du corps, ou le genre de faculté le plus employé, acquièrent une prédominance marquée.

Dans la petite économie vivante de l'individu, comme dans la grande organisation sociale, l'empire ne s'acquiert que par des sacrifices ; et du luxe, de la force, de la richesse, naissent l'appauvrissement et la débilité : on dirait qu'il n'y a pour toute l'organisation qu'une quantité donnée de force vitale ; et *qu'éduquer* plus particulièrement et perfectionner, par l'apprentissage et l'exercice d'une profession quelconque, un genre

d'organes et de facultés, c'est affaiblir les autres, en accumulant par une sorte d'usurpation les puissances de la vie dans quelques régions privilégiées de l'organisation (1). On va même quelquefois jusqu'à sacrifier entièrement des organes pour en perfectionner d'autres; et c'est ainsi que l'on mutile les hommes pour les faire mieux chanter, et que l'on dénature les plantes pour avoir des fleurs doubles, aux dépens des organes de la reproduction.

Si l'on voulait trouver la véritable cause de l'inégalité parmi les hommes, il faudrait chercher dans cette diversité d'emplois et d'usages auxquels les progrès de l'art social ont insensiblement façonné l'organisation.

Les conditions, les professions dans lesquelles les forces de la vie se dirigent plus particulièrement du côté de l'organe intellectuel, tout en affaiblissant l'organisation, doivent faire obtenir les premiers rangs; ils sont annoncés par les signes de noblesse les moins équivoques, par une physionomie morale bien développée, et par tous les signes du développement et de l'empire de la vie intellectuelle, aux dépens de la vie animale.

Les conditions, les professions qui n'exigent que des facultés physiques, et qui laissent à la vie animale toute son activité, marquent nécessairement les dernières places; et, entre ces deux extrêmes, se trouvent dis-

(1) *Voyez* Bichat, de la Vie et de la Mort, première partie, ou partie dogmatique.

tribués les autres professions et métiers, où les forces physiques sont combinées avec un développement intellectuel qui augmente insensiblement, depuis les arts et métiers les plus simples, jusqu'aux beaux-arts, dont l'exercice exige à la fois un esprit cultivé et une éducation particulière des sens et de la main.

CHAPITRE II.

Des variétés qui dépendent de l'influence physique des métiers et des professions.

Chaque métier, chaque profession a une influence bien marquée, non-seulement sur la physionomie, mais sur la forme du corps et sur l'ensemble de l'organisation. Lichtemberg, dans son commentaire curieux et piquant de l'œuvre d'Hogarth, a très bien remarqué que ce célèbre peintre des vices et des ridicules a donné l'air d'un cordonnier au tailleur qui se trouve dans la première des planches, n° 342, dont la série présente le tableau de la vie d'un libertin.

Parmi les arts et métiers ou les professions qui ont une influence physique aussi remarquable, les uns agissent sur l'ensemble du corps, d'autres sur quelques-unes de ses parties, dont l'altération et le perfectionnement entraînent ensuite des variétés générales.

Les métiers qui agissent plus particulièrement sur l'ensemble du corps, sont ceux du soldat, de tireur d'armes, etc.

Les soldats ont en outre la poitrine saillante, le sternum sensiblement élevé, les muscles pectoraux volumineux, et les épaules reculées et rapprochées l'une de l'autre.

D'autres habitudes de métier donnent plus de force et de volume à la partie postérieure du corps, et

l'emploient d'une manière prédominante ; d'autres augmentent le volume, l'énergie, la flexibilité des jambes et des cuisses, des bras et des avant-bras, des hanches et des omoplates.

Tous les hommes qui portent des fardeaux sont en général faciles à distinguer par leur dos un peu voûté, la largeur de leurs épaules, la force et la masse de tout l'appareil musculaire dorsal et lombaire, et le rétrécissement de la poitrine. Les vignerons, les cultivateurs, dans tous les pays où l'on travaille à la houe, se courbent avant l'âge, et plutôt par la nature que par le nombre de leurs travaux.

Les faiseurs de tours, et principalement les danseurs de corde, n'ont pas les muscles des jambes et des cuisses aussi développés que les danseurs et les coureurs. L'éducation particulière qu'ils donnent à leurs muscles a constamment pour objet, surtout chez les danseurs de corde, de maintenir le centre de gravité dans les positions les plus difficiles, ce qui doit donner, et ce qui donne en effet aux muscles des lombes, du bassin et de la cuisse, une force et une flexibilité caractéristiques. Dans ces professions, et dans toutes celles qui s'en rapprochent, la colonne dorsale acquiert une souplesse et une extensibilité que l'on conçoit à peine.

L'habitude des révérences et des inflexions que multiplie une politesse sans mesure et sans vérité, donne aussi à la longue une mollesse et une docilité de corps qui font caractère, et à l'occasion desquelles un satirique a dit avec beaucoup d'esprit, qu'il fallait ranger

certains courtisans parmi les animaux sans vertèbres. Les danseurs sont facilement reconnaissables à l'étendue des mouvemens de la cuisse sur le bassin, à leur corps toujours sensiblement porté en arrière, à leurs pieds tournés en dehors, enfin au volume et à la force de tous les muscles extenseurs des extrémités inférieures.

Les maîtres à danser, qu'il ne faut pas confondre avec les danseurs, ont ordinairement quelque chose de gêné dans les manières, d'affecté, d'académique, tourné en ridicule par Hogarth, et sur lequel Diderot revient souvent dans ses observations sur les salons (1).

Les tailleurs ont un peu les pieds tournés comme ceux des danseurs; leur poitrine est étroite, enfoncée. L'air commun de leurs attitudes et leurs mouvemens les font aisément reconnaître, même à travers le cos-

(1) « Sachez donc ce que c'est que la grâce, et surtout ne la prenez pas pour celle de l'acteur ou du maître à danser. La grâce de l'action et celle de Marcel se contredisent exactement. Si Marcel rencontrait un homme placé comme l'Antinoüs, lui portant une main sous le menton, l'autre sur les épaules, allons donc, grand dadais, lui dirait-il, est-ce que l'on se tient comme cela? Puis lui repoussant les genoux avec les siens, et le relevant par-dessous le bras, il ajouterait : On dirait que vous êtes de cire et que vous allez fondre. Allons, nigaud, tendez-moi ce jarret, déployez-moi cette figure; ce nez un peu au vent. Et quand il en aurait fait le plus insipide petit-maître, il commencerait à lui sourire et à s'applaudir de son ouvrage. » DIDEROT, vol. XIII, page 426.

tume souvent élégant, dont quelques-uns affectent de se parer.

Les cordonniers ont encore à un degré plus marqué ce resserrement de la poitrine que l'on observe chez les tailleurs, et sont bien signalés par ces attitudes raides et ces mouvemens qui ne font jamais décrire aux membres qui les exécutent ces lignes ondoyantes, propres aux évolutions et aux attitudes gracieuses et distinguées.

Une semblable physionomie de profession ne peut guère se méconnaître; et il fallait sans doute toute l'expérience de la jeune fille dont parle un philosophe, pour regarder comme un amant tout prêt à lui faire déclaration d'amour l'*homme* habillé de noir qui se mit à ses pieds pour en prendre la mesure.

Ramazzini, qui a publié un excellent ouvrage sur les maladies des artisans, attribue une influence beaucoup plus déformatrice aux métiers de tailleur et de cordonnier. Suivant cet observateur, les cordonniers, *sutores*, et les tailleurs, *sarcinatores*, ainsi que tous les ouvriers et ouvrières qui travaillent à l'aiguille, sont exposés à se courber avant l'âge, et ont une démarche gauche, embarrassée. C'est un spectacle vraiment curieux, ajoute Ramazzini, que de voir, à certaine fête de l'année, les communautés de cordonniers et de tailleurs aller en procession en bon ordre, deux à deux, ou bien assister au convoi de quelques-uns de leurs confrères (1).

(1) *Voyez* Essai sur les maladies des artisans, par Ramazzini, trad. par M. Fourcroy, page 372.

Les cordonniers ont en outre dans l'expression morale et la physionomie quelque chose de caractéristique, des traits ou air de *corps*, que Lavater avait décrit dans l'édition allemande de son ouvrage; ce qui lui attira les remontrances dont nous avons parlé en rendant compte des principaux événemens de sa vie privée et littéraire.

La manière de marcher des marins et leur attitude habituelle ne sont pas moins caractéristiques que toutes les variétés qui viennent d'être indiquées. Les hommes de cette profession se tiennent et marchent toujours les jambes très écartées et les pieds tournés en dedans : posture qu'ils ont évidemment prise par l'habitude des mouvemens nécessaires pour maintenir leur équilibre au milieu des oscillations du vaisseau.

Le métier de tisserand, auquel Montaigne a attribué une influence si singulière (1), et dont les effets ont d'ailleurs été pris en considération par les médecins qui ont écrit sur les maladies des artisans, ne paraît pas modifier l'extérieur du corps assez fortement pour former un caractère de profession. Les cavaliers ont dans la forme des cuisses et des jambes une tournure

(1) « A propos ou hors de propos, on dit en Italie en commun proverbe, que celui-là ne cognoît pas Vénus en sa parfaite douceur qui n'a couché avec la boiteuse.... Je viens d'apprendre que mesme la philosophie ancienne en a décidé, en donnant aussi la raison pourquoi les Grecs décriaient les tisserandes d'estre plus chaudes que les autres femmes, à cause du métier qu'elles font sans grand exercice de corps. » *Voyez* les Essais, édition d'Amsterdam, 1781, vol. III, pages 428 et 429.

particulière, une configuration qui les fait aisément reconnaître, comme on peut le remarquer en observant avec attention les courriers et les postillons. On a cependant parlé diversement de ces différences. Suivant l'auteur des Essais, « Torquato Tasso, en la comparaison qu'il a faite de la France à l'Italie, dit avoir remarqué cela, que nous avons les jambes plus grêles que les gentilshommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval, qui est celle même de laquelle Suétone tire une toute contraire conclusion; car il dit au rebours que Germanicus avait grossi les siennes par continuation du même exercice. » Suétone et le Tasse ont fait une observation juste, et ne sont pas en opposition, comme le laisse entendre Montaigne.

En effet, l'habitude de l'équitation, tournée en profession, appauvrit à la longue les parties inférieures des cuisses et des jambes, et l'observation du Tasse peut aisément être vérifiée ; mais la même habitude augmente nécessairement la partie supérieure et interne de la cuisse, en donnant plus de volume aux muscles de cette région, dont les portions tendineuses paraissent s'allonger : les cavaliers sont en outre sensiblement arqués, ce qui caractérise surtout les postillons.

Les métiers qui exercent plus particulièrement les extrémités supérieures, et dont on reconnaît l'influence au développement des bras, sont ceux de boulanger, de tanneur et de batelier, etc., etc.

Si je voulais peindre Caron, dit Hogarth, je lui

donnerais des jambes grêles et de larges épaules, dussé-je ne pas avoir pour moi l'autorité du plus petit bas-relief.

Il y a des métiers et des professions paisibles et sédentaires qui, sans changer en aucune manière la forme du torse ou des membres, se manifestent par des altérations du visage.

Ainsi, par exemple, l'habitude de fumer rend la lèvre inférieure un peu plus grosse et pendante, ce que l'on peut aisément remarquer chez les personnes qui font usage de la pipe.

Les souffleurs en verre, les musiciens qui donnent du cor, de la trompette, ont, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, les joues plus volumineuses, par un effet nécessaire de l'extension forcée et souvent renouvelée des muscles buccinateurs. Les joueurs de flûte, de haut-bois, de clarinette, ont au contraire le milieu des joues serré et un peu creux, par une suite nécessaire de la contraction fréquente et vive des mêmes muscles buccinateurs.

Les horlogers, et en général les ouvriers en petits objets, les naturalistes, mais principalement les botanistes et les faiseurs d'observations microscopiques, ont, toutes choses égales d'ailleurs, le front inégalement ridé, et des rides rayonnantes plus marquées à l'angle externe de l'œil gauche qu'ils tiennent habituellement fermé.

La profondeur et l'étendue des rides intersourcilières annoncent l'habitude de la méditation. Nous avons eu occasion de remarquer que le même chiffre

physionomique était quelquefois gravé par d'autres habitudes étrangères à l'exercice de la pensée, comme chez l'ouvrier employé à la soudure, dont nous avons cité l'exemple.

Chez les forgerons, les serruriers, les verriers, les émailleurs et tous les ouvriers qui sont constamment exposés à une chaleur rayonnante, on aperçoit assez ordinairement, et d'une manière plus sensible que chez les autres hommes, des rides rayonnantes autour de chaque œil, ce qui dépend de la contraction habituelle de l'orbiculaire des paupières.

Ces emplois, si différens, de la force musculaire, qui s'annoncent ainsi par des caractères extérieurs et par des variétés dans la forme humaine, produisent dans la même force, comparée chez un grand nombre d'individus, des diversités et des variations qui ont beaucoup moins de latitude dans le genre de vie uniforme des Sauvages.

Voici à ce sujet les résultats aussi curieux qu'intéressans de quelques expériences faites avec le dynamomètre de Régnier, par M. Péron, chez plusieurs peuplades très peu avancées en civilisation.

A la terre de Diémen, dont les habitans en sont encore à la première époque de la civilisation, aucun Sauvage n'a pu faire, par la pression des mains, qu'un effort égal à soixante myriagrammes, et indiqué par le degré 60.

A l'île Maria, M. Péron fit usage du même instrument devant plusieurs des habitans, pour les engager à l'imiter; aucun d'eux ne put porter l'aiguille aussi

loin que lui ; mais l'un de ces Sauvages, humilié par cette différence, fit les plus grands efforts pour avoir plus de succès; irrité par son impuissance, et voulant donner un démenti à l'instrument, il s'avança sur M. Péron, et saisit fortement son poignet avec les deux mains en le défiant de se dégager.

Quoique troublé par le ton de colère du Sauvage, M. Péron lui fit bientôt lâcher prise ; et, le saisissant à son tour, il résista à tous ses efforts, en prouvant ainsi que l'instrument avait raison.

A la Nouvelle-Hollande, où la civilisation est un peu plus avancée, il y eut un Sauvage qui fit marcher l'aiguille jusqu'au soixante-deuxième degré.

A Timor et chez les Malais, l'aiguille fut portée un peu plus loin, mais toujours beaucoup moins que par les Français et les Anglais, soit par la pression avec les mains, soit par la force des lombes. Ce qui est d'ailleurs plus remarquable dans ces expériences, c'est le caractère de leur résultat d'uniformité et de rigueur chez les Sauvages, opposé aux variations et aux diversités de ces mêmes résultats chez les Européens ; ce qui ne peut dépendre que de l'inégalité des conditions, et des différences et des modifications sans nombre de l'organe musculaire par les métiers et les professions (1).

Si nous voulions suivre l'organisation humaine à travers tous les changemens que lui impriment l'ap-

(1) Le Mémoire d'où nous tirons ces résultats est encore inédit : MM. Péron et le Sueur l'ont communiqué, il y a près d'un an, à la première classe de l'Institut.

prentissage et l'exercice des arts et métiers, nous verrions que plusieurs de ces changemens ne se bornent pas à l'extérieur du corps et à des variations dans les formes.

Plusieurs de ces conditions de la vie ont une influence profondément nuisible, et agissent en dérangeant la santé et en altérant sensiblement l'organisation.

Les professions dangereuses, souvent mortelles, sont malheureusement trop nombreuses, et les gens du monde qui jouissent en paix des avantages d'une haute civilisation, sont loin de savoir à combien de maux et de dangers se trouvent exposés les hommes qui leur procurent une partie de ces avantages.

Des recherches sur un pareil sujet sont bien affligeantes; elles ne portent pas sans doute à calomnier les sciences, ou à se plaindre avec l'éloquent philosophe de Genève, des progrès de l'art social; mais elles jettent involontairement dans une mélancolie philanthropique, qui dispose à porter sur les derniers rangs de la société un coup d'œil moins indifférent; elles engagent surtout à s'occuper avec le zèle d'une humanité plus fervente et plus généreuse, des moyens et des ressources les plus propres à diminuer le nombre des maux et des dangers attachés à un si grand nombre de conditions.

Les signes extérieurs les plus apparens de ces métiers insalubres et dangereux sont des altérations des traits et de la couleur du visage, qui appartiennent plutôt à une histoire des maladies qu'à un traité de physiognomonie.

Qui pourrait analyser et signaler toutes ces altérations et la multitude des dégénérescences de la carnation naturelle, que présente la teinte jaunâtre et rembrunie, ou les divers degrés d'étiolement d'un grand nombre d'artisans, qui exercent leur métier au milieu des entours les plus insalubres, à l'ombre et à l'humidité, etc. ?

Il y a quelques années, tous les ouvriers d'une galerie de charbon de terre près Valenciennes furent attaqués d'une maladie dont plusieurs moururent, et qui parut assez grave et assez extraordinaire pour exciter la sollicitude du gouvernement, au point de l'engager à faire envoyer à Paris, dans l'hospice de l'école de médecine, quatre de ces malades. J'ai examiné plusieurs fois avec le sentiment d'une vive commisération les malheureuses victimes d'une profession aussi insalubre. Leur physionomie, toute l'habitude extérieure de leur corps, laissaient voir aisément l'étendue et la profondeur du dérangement de leur organisation.

La décoloration de la peau était universelle, et non-seulement leur teint était blafard et jaunâtre, mais la conjonctive, le revers des paupières, l'intérieur des lèvres et de la bouche, et jusqu'à la langue, étaient également privés de leur couleur naturelle. Le visage était bouffi et d'un jaune blafard, non pas comme dans la jaunisse, mais de ce jaune que présente la cire blanche quand elle a été gardée.

Cette altération de la couleur peut être regardée comme un degré extrême, dont se rapprochent

par

une foule de nuances plus ou moins fortes d'autres altérations également produites par les arts et métiers. De tels signes annoncent bien évidemment un dérangement intérieur, dépendant du milieu dans lequel l'artisan travaille, ou des substances qu'il manie; une influence profonde qui a porté atteinte à la vie dans ses foyers, et occasionné de véritables dégénérescences de l'espèce humaine : altérations dont malheureusement on ne trouvera que trop d'exemples; si, se consacrant à l'observation particulière des dernières classes du peuple avec cet esprit qui conduisit le vertueux Howart dans les prisons et dans les hôpitaux, on visitait avec soin les mines, les fosses, les réduits, les laboratoires, les ateliers insalubres où tant d'ouvriers et d'artisans sont renfermés, et passent souvent une grande partie de leur vie sans éprouver l'action vivifiante de la lumière.

CHAPITRE III.

Des variétés de l'homme qui dépendent de l'influence morale des métiers et des professions.

Les différens métiers et plus particulièrement les différentes professions font dominer dans le caractère de celui qui les exerce certaines facultés intellectuelles, ou certaines passions, dont l'expression habituelle donne nécessairement à la physionomie quelque chose de caractéristique.

Cette influence morale des diverses conditions de la vie n'est pas toujours, il faut l'avouer, aussi marquée que l'influence physique de la même cause. Souvent même, cette influence morale est si délicate, si légère, que le physionomiste le plus habile a peine à la soupçonner ou du moins à la reconnaître.

Les physionomies des métiers et des professions les plus faciles à commenter et à reconnaître, sont d'ailleurs celles qui dépendent, soit d'une passion modérée, mais continue et en quelque sorte absorbante et exclusive, soit de passions ou d'émotions plus variées, mais violentes, cruelles et déformatrices. Les deux planches ci-jointes nous offrent plusieurs exemples de physionomies altérées par des passions violentes et par des vices, qui sont malheureusement trop communs dans les dernières classes du peuple. Ces exemples ont été tirés de l'œuvre d'Hogarth, par Lavater, qui en a fait usage dans son édition allemande, et que l'on avait

eu le tort impardonnable de ne pas conserver dans l'édition française de Hollande.

« Comme le vice enlaidit ou rend difforme! Voyez-le encore ici.... Mais reprenez courage pour supporter un tableau aussi horrible de dégradation, et pleurez avec moi l'avilissement de la nature humaine. »

Voyez réunis dans ce groupe ce que la légèreté, la méchanceté et la bassesse peuvent avoir de plus hideux et de plus repoussant.

La colère méprisante d'un être fort et sans pitié.

La raillerie diabolique et ignoble d'une méchante femme.

Les cris du désespoir et du vice; la fureur stupide et l'étonnement de la perfidie trompée elle-même, et enlacée dans ses filets.

Une coquetterie insipide et grotesque.

Le délire furieux d'un prodigue ruiné par le jeu

La plus rampante avarice.

L'anéantissement et la dégradation par l'inconduite et la folie.

Plus bas sont quatre têtes assez insignifiantes, tirées du tableau de saint Paul devant Félix.

Le rôle de ces différens personnages, dans l'œuvre d'Hogarth, est parfaitement d'accord avec tout ce que Lavater découvre dans leurs physionomies. C'est le geôlier impitoyable de la maison de travail, dont le tableau forme la quatrième station de la vie d'une courtisane. *Maria*, l'héroïne de cette série de gravures, est forcée, dans cette maison de retraite, à battre du chanvre, ou exposée à être battue elle-même. Ce









1
2
3
5
6

geôlier, que rien ne peut toucher, la menace de son nerf de bœuf, et exprime dans tous ses traits une sévérité farouche et impitoyable, qui dépend autant de l'habitude que du caractère.

Dans le personnage n° 2, vous voyez la femme de ce geôlier, dont la figure hideuse de méchanceté est en outre horriblement décomposée et altérée par l'habitude de l'ivrognerie.

La femme n° 9 est une misérable prostituée, dont la physionomie exprime assez la condition. On voit cette figure dans une des planches dont Hogarth a consacré les suites à l'exposition de la vie de l'apprenti industrieux et de l'apprenti paresseux et libertin.

Mais quittons ce premier groupe pour passer au second.

4 et 5. Ce sont le libertin ruiné, et la vieille femme qu'il avait épousée pour obtenir une seconde fortune, qu'il a dissipée comme la première. Tous les commentateurs d'Hogarth s'accordent à dire qu'il est impossible de représenter avec plus de force la misère, le chagrin, le double tourment du repentir et du désespoir. Il y a, surtout dans la figure n° 4, un épuisement très remarquable.

Le personnage n° 6 : c'est ce même libertin, M. Rakewell, dans les convulsions du désespoir d'un joueur qui a tout perdu, et que sa funeste passion vient de faire passer de l'opulence à la misère.

Les personnages réunis dans les groupes de la planche suivante, offrent également l'empreinte, soit des passions honteuses et véhémentes, soit des habitudes

ignobles et grossières des gens du peuple dans les grandes villes, où malheureusement l'ignorance et le défaut de culture s'associent plus rarement avec la simplicité des mœurs, qu'avec les vices les plus dégradans et la plus révoltante immoralité.

C'est là ce que disent ces figures; et pourquoi les commenter? Tout parle en elles; les chiffres du vice, de la débauche, de la stupidité, sont sur tous ces visages; ces acteurs, mis en scène par Hogarth, jouent parfaitement leur rôle.

Dans les diverses physionomies qui dépendent de la profession ou d'une habitude dominante quelconque, on reconnaît ou une sensibilité très exercée, et un empire bien marqué, et une direction particulière de la vie intellectuelle, ou une sensibilité morale très obscure et en prépondérance désagréable de la vie animale. C'est à ce dernier genre de physionomie qu'appartiennent les personnages d'Hogarth, avec lesquels nous venons de faire connaissance, et dont la rencontre dans quelques rues écartées ou sur un grand chemin ne pourrait manquer de nous être infiniment désagréable.

Parmi les physionomies remarquables par l'empire de la vie intellectuelle et la direction particulière des idées et des sensations, suivant la profession et la condition sociale, il y en a quelques-unes bien caractérisées, et dont un peintre habile peut à volonté combiner avec plus ou moins d'effet les élémens. On peut citer comme exemple les gens d'affaires, dans les caricatures d'Hogarth, et celles du médecin et du notaire

dans le testament d'Eudamidas, par le Poussin, si toutefois on peut rapprocher les noms d'Hogarth et du Poussin sans blasphème.

Il y a des types de profession presque convenus, arrêtés et non moins d'uniforme que l'habit, la décoration ou la livrée de certaines conditions. Pourrait-on nier, par exemple, qu'il n'y a pas des physionomies ministérielles, diplomatiques, auliques, militaires, sacerdotales, médicales, académiques, etc., etc.?

Un léger mouvement, une simple grimace, peut faire la révélation la plus terrible, comme nous l'avons vu dans l'exemple du galérien qui, après avoir fait son temps, se présentait à M. de Tracy pour servir dans son régiment.

J'ai entendu dire plusieurs fois à un observateur plein de sagacité, que les chirurgiens habiles et très exercés ont dans la physionomie un trait particulier et dominant, qui dépend d'un mouvement habituel d'élévation de la lèvre supérieure, que l'on peut attribuer à l'effort qu'ils font sur eux-mêmes pour résister à l'impression que tend à leur faire éprouver le spectacle de souffrance et de douleur qu'ils ont sous les yeux pendant les grandes opérations.

L'attention de l'homme qui écoute ne modifie pas la physionomie, comme celle de l'homme qui regarde; et il faudrait être bien peu observateur pour ne pas avoir été frappé souvent du genre de physionomies propres aux sourds-muets et aux aveugles.

Un semblable sujet de recherches serait inépuisable. Il offre non-seulement de grands traits, des indications

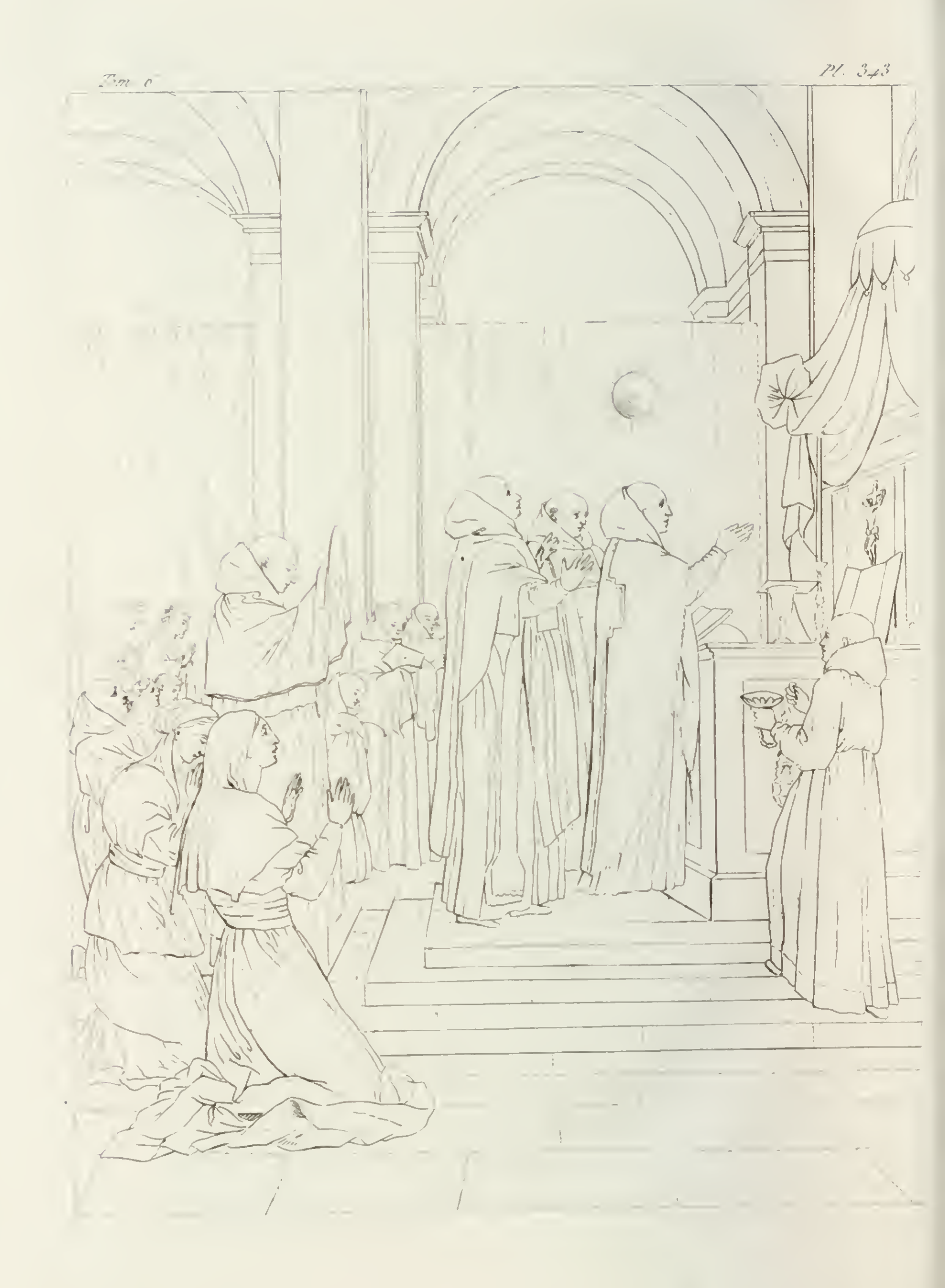
bien marquées à saisir; mais aussi des nuances très délicates, et des variations que l'observateur le plus exercé peut seul reconnaître. Un même genre de physionomies est souvent susceptible de plusieurs modifications. Le type sacerdotal est dans ce cas : il y a des physionomies sacerdotales subalternes, populaires, et des physionomies pontificales.

Les physionomies sacerdotales d'une classe inférieure sont remarquables en général par quelque chose de résigné, de calme, qui annonce un esprit borné, croyant; expression dans laquelle on démêle aussi trop souvent des signes de dissimulation, d'une modestie affectée et d'une humilité qui est moins dans l'âme que dans les manières.

Les physionomies sacerdotales d'un ordre plus élevé, s'annoncent à l'observateur exercé par des marques d'une hypocrisie plus raffinée. Elles rentrent dans les physionomies diplomatiques. Ce sont des visages faits et imperturbables, des masques qu'une volonté forte et éclairée et de grands intérêts opposent comme une barrière à l'effet extérieur des mouvemens de l'âme et des orages des passions. Nous trouvons des exemples de ce genre de physionomies dans les portraits de Ximenès, Léon X, Loyola, Bossuet, Jules II, etc. Quelques physionomies sacerdotales sont remarquables par un certain air de fanatisme non équivoque, mêlé à la sévérité cruelle et à l'entêtement opiniâtre d'un esprit borné. Tel est le caractère que l'observateur le plus superficiel ne peut guère s'empêcher de remarquer



Tom. 6 Pl. 343



dans les différens portraits du Père Le Tellier, gravés par Nanteuil.

Les prêtres de chaque nation réunissent au type sacerdotal quelque chose de particulier qu'il est plus facile d'apercevoir que de décrire. Cette observation a déjà été faite par LAVATER, pour les prêtres berlinois. Elle s'applique encore peut-être plus directement aux prêtres italiens; et, par exemple, qui pourrait ne pas reconnaître un air de parenté entre les deux prélats peints, il y a plus de deux siècles, par Raphaël, dans le tableau de Léon X, et les ecclésiastiques qui formaient le cortége du pape Pie VII, pendant son séjour à Paris?

Les moines de différens ordres ont leurs physionomies particulières presque aussi marquées que celle d'un peuple isolé et formant une grande variété de l'espèce humaine. On a dû faire souvent cette réflexion en admirant les tableaux de Le Sueur. Comme ces moines qu'il a peints sont bien caractérisés! comme toutes ces physionomies réfléchissent bien et avec la plus grande propriété d'expression l'âme de ces pieux solitaires! Il y a dans ces figures quelque chose de calme, de reposé, d'étranger à la terre, qui se reproduit sous mille formes, sans fatiguer par l'uniformité. Si les solitaires de la Thébaïde, les bénédictins, les cordeliers, les capucins, avaient eu un Le Sueur pour les peindre, nous ne serions pas moins frappés du caractère particulier de leur physionomie, et du double effet produit sur les traits du visage de ces hommes rassemblés par le pouvoir de l'imitation et l'action sans

cesse renouvelée d'habitudes et de pensées semblables.

Dans la société, les physionomies que l'on reconnaît le plus aisément, sont celles de marchands en détail, de gens d'affaires. Les petites passions, et principalement l'avarice et toutes ses modifications, donnent à presque tous les hommes qui exercent ces professions quelque chose de mesquin, de resserré, de commun et d'antipathique pour tout homme accoutumé à de grandes pensées et à de généreux sentimens. Le savant, l'homme de lettres, le philosophe, qui se rencontrent par hasard dans un tel monde, s'y trouvent à l'étroit, et dans un état de gêne et d'oppression.

En général, les différentes professions s'annoncent, ou par l'état du front et de l'œil, ou par l'état et les traits des ailes du nez et de la bouche, suivant que dans l'exercice de ces professions dominent les hautes méditations, l'observation, les sentimens profonds et durables, ou l'attention superficielle, les perceptions rapides et les petites passions des gens du monde.

Il est à remarquer surtout que les gens du monde, les courtisans, tous les hommes qui cultivent beaucoup leur extérieur, qui font métier d'être aimables, ont une mobilité très remarquable dans les ailes du nez et dans la lèvre supérieure, dont il est évident que l'appareil musculaire est plus développé que chez les autres hommes.

Les gens de lettres diffèrent entre eux suivant le genre de vie et d'études qu'ils ont adopté, suivant qu'ils




1
2
3
4

vivent dans la solitude ou qu'ils se répandent dans la société.

Il est à remarquer que Virgile et Racine, les deux poètes les plus corrects et les plus élégans, avaient un très beau profil, et quelque chose même d'idéal dans la physionomie. Raphaël, que l'on pourrait bien appeler le Virgile ou le Racine de la peinture, se rapproche aussi de ces deux grands poètes, par la beauté et la noblesse de sa physionomie.

Il est impossible de ne pas entrevoir quelque liaison entre la profession, le talent, le caractère de plusieurs grands hommes et les traits de leur visage. J'ai fait souvent cette réflexion en contemplant avec une admiration religieuse un grand nombre de portraits de savans, de poètes, d'artistes du premier ordre ; mais principalement deux profils rapidement esquissés de l'Arioste et d'Annibal Carrache, qui font partie de la belle collection de gravures et de dessins que mon honorable ami M. Le Breton a rassemblés pour servir à un grand travail sur l'état des arts en France.

Il est impossible de ne pas apercevoir la même liaison dans le buste de Molière, par Houdon ; dans les beaux portraits de Ducis et de Corvisart, par Gérard ; dans celui de Fox, par Reynolds ; dans les têtes de Bossuet, Montesquieu, Raynal, Franklin, Diderot, etc.

Les quatre têtes suivantes offrent également l'exemple d'un rapport bien marqué entre la nature des affections, le caractère historique et moral de chaque personnage et le caractère de sa physionomie.

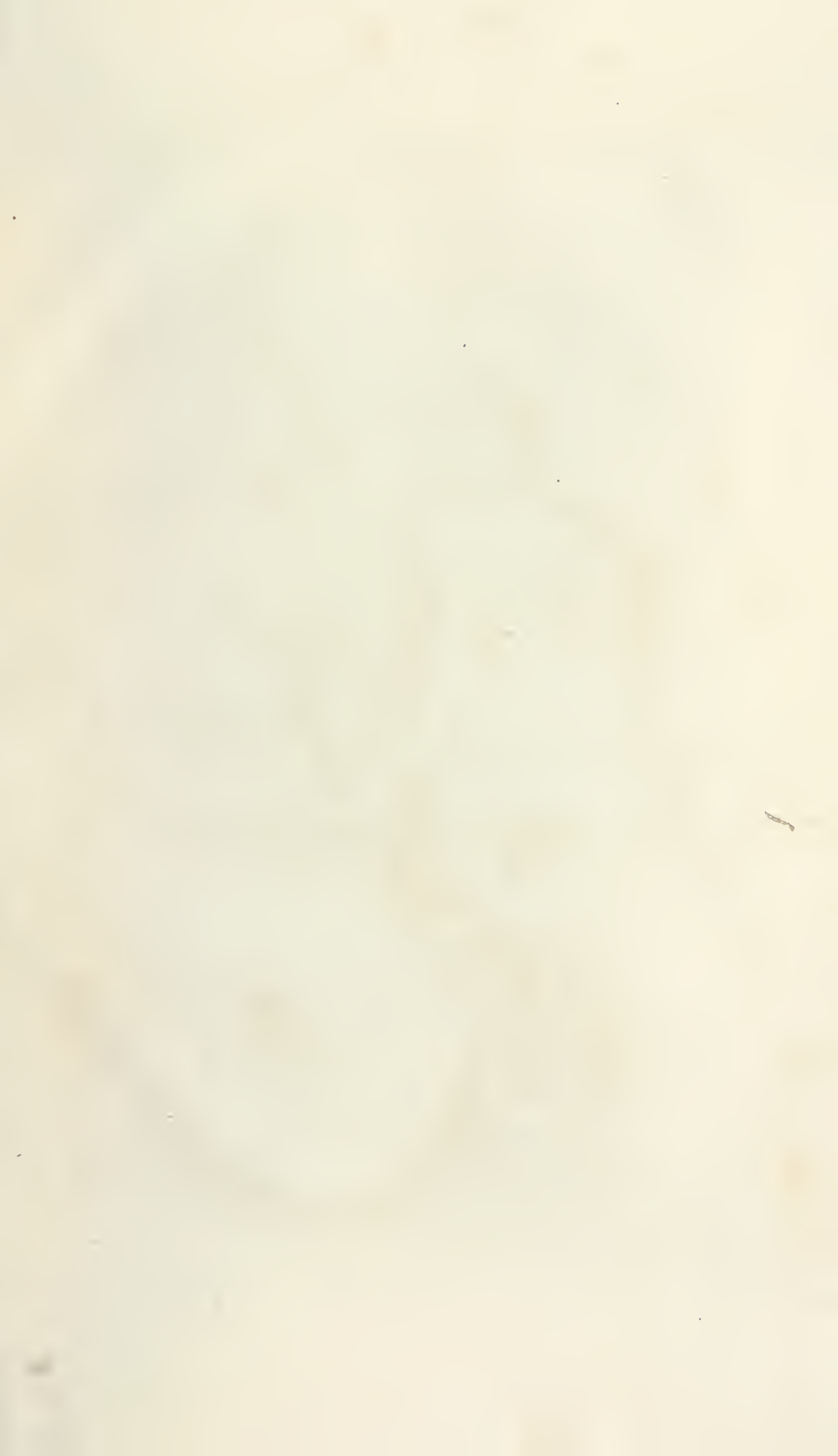
L'une de ces têtes est celle de Louis XI, n° 1. La lâ-

cheté, l'humeur chagrine, quelque chose de bas et de cruel, de pusillanime et de féroce, une dégradation morale unie à un esprit adroit, souple, profondément exercé dans l'art de tromper, s'aperçoivent aisément dans ce portrait, malgré l'embonpoint et la flaccidité des chairs, dans lesquelles le moral n'a pu ainsi se montrer que par la constance et la force de sa perversité.

Les trois autres têtes sont celles de Charles IX, n° 2; du duc de Guise, n° 4, et du duc d'Anjou, depuis Henri III, n° 3. Elles ont été tirées d'un tableau du temps, très curieux (1), représentant une mascarade de la cour. La physionomie de Charles IX n'a pas besoin de commentaire : même au milieu des plaisirs, elle a quelque chose de farouche, d'exalté et de mélancolique, qui doit paraître assez naturel dans un monarque devenu dans la suite l'assassin de ses sujets par fanatisme. La finesse du courtisan, et les vues profondes, le caractère soucieux de l'homme d'état, me paraissent bien indiqués dans le profil du duc de Guise. Il y a beaucoup de faiblesse et un peu d'égarement dans la tête du duc d'Anjou.

Détournons nos regards affligés par ces physionomies qui rappellent tant de malheurs et de crimes, pour les arrêter sur l'esquisse ci-jointe, qu'il sera difficile d'examiner sans avoir quelques momens d'une douce émotion.

(1) Ce tableau est de Probus l'ancien. J'en dois la connaissance à mon respectable ami M. Bourdois, qui en est le propriétaire.




Tom 6
Page 255.
Pl. 345.

La belle madame R..... faisant une visite à La Harpe pendant sa maladie; tel est le sujet de cette jolie gravure, qui a été faite d'après le dessin d'une jeune Anglaise présente à l'entrevue. Tout est significatif dans ce croquis : on y reconnaît La Harpe comme dans le meilleur portrait. Son émotion, sa reconnaissance, sont visibles, et laissent cependant paraître la trace de l'humeur chagrine et l'austérité affectée d'un saint jadis philosophe, mais qui, pendant tout le temps de son apostasie, ne remplit que la moitié du rôle de chrétien, et oublia de sacrifier à sa religion la violence et l'aigreur du vieil homme.

Quant à madame R....., elle est malheureusement placée de façon à ne pas laisser apercevoir son charmant visage; mais l'aimable inclinaison de sa tête et de son cou, sa manière de présenter les épaules, les grâces de sa personne et de son attitude, ont évidemment quelque chose de très significatif, et la font aisément reconnaître.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES,

PLANCHES ET VIGNETTES,

CONTENUES DANS CE SIXIÈME VOLUME,

AVEC LEUR EXPLICATION.

Nota. Tous les articles non designés comme étant des Éditeurs, sont de LAVATER.

Tous ceux signés des lettres initiales (J. P. M.), sont de M. le docteur MAYGRIER.

SUITE

DES ÉTUDES DE LA PHYSIONOMIE.

VIme ÉTUDE.

DES PHYSIONOMIES MORALES.

VIIme ÉTUDE.

DES PHYSIONOMIES INTELLECTUELLES.

OBSERVATIONS

SUR LES SIGNES PHYSIONOMIQUES DES PROFESSIONS,

Par L.-J. MOREAU (de la Sarthe), docteur en médecine, professeur à la faculté de médecine de Paris.

FIN DE LA TABLE.

